D

SUR
le
G
no
m
le
de
to
vi
di
l'

Chez

Av

RECUEIL
D'OBSERVATIONS
CURIEUSES,

SUR LES MŒURS, LES COUTUMES, les Uſages, les différentes Langues, le Gouvernement, la Mythologie, la Chronologie, la Géographie ancienne & moderne, les Cérémonies, la Religion, les Méchaniques, l'Aſtronomie, la Médecine, la Phyſique particuliere, l'Hiſtoire Naturelle, le Commerce, la Navigation, les Arts & les Sciences de différens Peuples de L'ASIE, de L'AFRIQUE, & de L'AMERIQUE.

TOME IV.

A PARIS,
Chez PRAULT fils, Quai de Conty, à la Charité.

M. DCC. XLIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce quatriéme Volume.

CHAPITRE I.

SITUATION du Pays des Moxes ; leur Gouvernement, leurs Occupations, leur Religion, leurs Miniſtres, leurs Sociétés ; Cérémonies de leurs Enterremens & de leurs Mariages ; Remédes dont ils ſe ſervent dans leurs Maladies ; Simples qui croiſſent dans leur Pays ; Particularités d'un Animal appellé Ocorame. 1

CHAP. II. *Révolutions de Perſe ſous Thamas Kouli-Kan, juſqu'à ſon expédition dans les Indes.* 20

CHAP. III. *Raiſons qui ont empêché les Chinois de perfectionner l'Aſtronomie ; leur goût pour l'Aſtrologie judiciaire : Fidélité & ſincérité de leur Hiſtoire : Comment leurs anciens Livres proſcrits par un Empereur ont été conſervés : Papier Chinois ; tems auquel il fut inventé ; comment on y ſuppléoit avant ſon invention : Circulation du Sang connue depuis long-tems des Chinois: Découverte extraordinaire de la partie où ſe trouve le fiel de l'Eléphant.* 68

CHAP. IV. *Deſcription de quelques Iſles de l'Archipel, de Syphanto, de Serpho, de Thermia, d'Andros, d'Apano Caſtro : Etendue & fertilité de ces Iſles ; fruits & animaux qui s'y trouvent ; caractére des habitans.* 87

CHAP. V. *Utilité de la Gazette Chinoiſe : Feſtin pour honorer dans chaque Ville les perſonnes les plus diſtinguées par leur probité ; autre réglement pour honorer le mérite : Pêche des Perles tirée d'un mémorial : Anciens ordres renouvellés en faveur*

des parens infirmes & fort âgés. L'Empereur offre un ſacrifice au commencement du Printems, & va labourer la terre. 95

CHAP. VI. *Deſcription de la Ville de Ganjam ; hiſtoire de l'Idole qu'on y révére : Deſcription de Brampour : Cérémonie extravagante des Brames : Temple & Pagode de Jagrenat ; hiſtoire de ſon origine ; concours prodigieux de Pélerins à Jagrenat ; excès de leurs auſtérités.* 117

CHAP. VII. *Gouvernement ſingulier de l'Iſle de Tſonming : Quel eſt l'emploi des Mandarins d'Armes ; quelle eſt l'autorité des Mandarins de Lettres. Cérémonie de demander de la pluie : Ordre des Lettrés, ordre du peuple ; caractére de ces Inſulaires.* 127

CHAP. VIII. *Deſcription de l'Iſle de Ténériffe ; maniere dont ſe vendange la Malvoiſie. Deſcription de l'Iſle de Cuba ; du Port & de la Ville de Havane, de la Vera-Crux, de la Puebla de Los-Angelos, de Mexico, d'Acalpulco, & du Royaume de Zuoda.* 137

CHAP. IX. *Differentes particularités du Royaume de Sannar ; Deſcription de la Capitale & du Palais ; Ordre qui s'obſerve lorſque le Roi va à la campagne ; Maniére dont s'adminiſtre la juſtice ; Richeſſes & Fertilité du Pays ; Différentes Monnoies qui y ont cours ; Mœurs, Coûtumes & Commerce des Habitans ; Habillemens ſinguliers des Dames de qualité ; Arbres extraordinaires qui ſe trouvent dans ce pays.* 150

CHAP. X. *Deſcription de Gondar, Capitale de l'Ethiopie ; Grand Commerce qui s'y fait ; Monnoies qui ont cours dans l'Empire ; Vaſte étendue de l'Ethiopie ; Richeſſes & Fertilité du Pays ; Puiſſance de l'Empereur. Cauſe du débordement du Nil ; Sources de ce Fleuve : Habillemens des perſonnes de Qualité. De la Civette : des Hippopotames ; maniére dont on les prend : Deſcription d'Erfras : Cérémonies que les Ethiopiens obſervent dans leurs Funérailles.* 162

CHAP. XI. *Divers remédes fort ſimples, dont ſe ſervent utilement les Méde-*

eins Indiens pour différentes ſortes de maladies. 180

CHAP. XII. *Situation & étendue de l'Egypte ; ſon Gouvernement ; ſes productions ; Cours du Nil ; différentes Antiquités du Caire, d'Aléxandrie & de Thébes.* 189

CHAP. XIII. *Cérémonies que les Chinois obſervent dans leurs devoirs de civilité, dans leurs viſites, dans les lettres qu'ils s'écrivent, & dans leurs feſtins.* 211

CHAP. XIV. *Expédition de Thamas Kouli-Kan dans l'Empire du Grand Mogol.* 237

CHAP. XV. *De l'autorité, de la puiſſance, des revenus & des dépenſes ordinaires de l'Empereur de la Chine. De la magnificence de ſa marche lorſqu'il ſort de ſon Palais.* 273

CHAP XVI. *Uſages, Mœurs, Coûtumes, Habillemens, Occupations des Dames Mogoles ; Education des jeunes Filles de Condition.* 288

CHAP. XVII. *Du Gouvernement Chinois, pour ce qui concerne la Police, les Douanes, & les Poſtes.* 301

CHAP. XVIII. *Des Mandarins de Lettres, & des Mandarins d'Armes ; de leurs dignités, de leurs emplois, de leurs fonctions.* 111
CHAP. XIX. *Cérémonies que les Chinois observent dans leurs mariages, & dans leurs funérailles.* 323
CHAP. XX. *Sur les différentes sortes de châtimens, dont on punit les criminels à la Chine.* 357
CHAP. XXI. *De l'Agriculture, & du commerce des Chinois.* 59
CHAP. XXII. *Du Vernis, & des Soieries de la Chine.* 379
CHAP. XXIII. *Des différens degrés de la Noblesse Chinoise ; des Droits, des Honneurs, des Prérogatives dont elle jouit ; de la sujettion, & de la dépendance dans laquelle sont retenus les Princes du Sang.* 399

Fin de la Table du quatriéme Volume.

RECUEIL

RECUEIL
D'OBSERVATIONS
CURIEUSES,

SUR LES MŒURS, LES COUTUMES, les Uſages, les différentes Langues, le Gouvernement, la Mythologie, la Chronologie, la Géographie ancienne & moderne, les Cérémonies, la Religion, les Méchaniques, l'Aſtronomie, la Médecine, la Phyſique particuliere, l'Hiſtoire Naturelle, le Commerce, la Navigation, les Arts & les Sciences de différens Peuples de L'ASIE, de L'AFRIQUE, & de L'AMERIQUE.

CHAPITRE I.

Situation du Pays des Moxes; leur Gouvernement, leurs Occupations, leur Religion, leurs Miniſtres, leurs Sociétés; Cérémonies de leurs Enterremens & de leurs Mariages; Remédes

dont ils ſe ſervent dans leurs Maladies ; Simples qui croiſſent dans leur Pays ; Particularités d'un Animal appellé Ocorame.

SOUS le nom de *Moxes*, on comprend un aſſemblage de différentes Nations d'Infidéles de l'Amérique. Ces Peuples habitent un pays immenſe, qui ſe découvre à meſure qu'en quittant Sainte Croix de la Sierra, on cotoye une longue chaîne de montagnes eſcarpées, qui vont du Sud au Nord. Il eſt ſitué dans la Zone torride, & s'étend depuis dix juſqu'à quinze degrés de latitude méridionale. On en ignore entiérement les limites.

Cette vaſte étendue de terre paroît une plaine aſſez unie ; mais elle eſt preſque toujours inondée, faute d'iſſue pour faire écouler les eaux. Ces eaux s'y amaſſent en abondance par les pluies fréquentes, par les torrens qui deſcendent des montagnes, & par le débordement des riviéres,

Pendant plus de quatre mois de l'année, ces peuples ne peuvent avoir de communication entre eux ; car la néceſſité où ils ſont de chercher des hauteurs pour ſe mettre à couvert de l'inondation, fait que leurs cabannes ſont fort éloignées les unes des autres.

Outre cette incommodité, ils ont encore celle du climat, dont la chaleur eſt exceſſive. Ce n'eſt pas qu'il ne ſoit tempéré de tems en tems en partie par l'abondance des pluies, & l'inondation des riviéres, en partie par le vent du Nord, qui y ſouffle preſque toute l'année ; mais auſſi d'autres fois le vent du Sud, qui vient du côté des montagnes couvertes de neige, ſe déchaîne avec tant d'impétuoſité, & remplit l'air d'un froid ſi piquant, que ces Peuples preſque nuds, & d'ailleurs mal nourris, n'ont pas la force de ſoutenir ce dérangement ſubit des ſaiſons, ſur-tout lorſqu'il eſt accompagné d'inondations, qui ſont preſque toujours ſuivies de la famine & de la peſte.

Les ardeurs d'un climat brûlant, jointes à l'humidité presque continuelle de la terre, produisent une grande quantité de serpens, de viperes, de fourmis, de mosquites, de punaises volantes, & une infinité d'autres insectes, qui ne donnent pas un moment de repos. Cette même humidité rend le terroir si stérile, qu'il ne peut porter ni bled, ni vignes, ni aucun des arbres fruitiers qu'on cultive en Europe; c'est ce qui fait aussi que les bêtes à laine ne peuvent y subsister. Il n'en est pas de même des Taureaux & des Vaches; on a éprouvé qu'ils y multiplioient comme dans le Pérou.

Les Moxes ne vivent guére que de la pêche, & de quelques racines que le Pays produit en abondance. Il y a de certains tems où le froid est si apre, qu'il fait mourir une partie du poisson dans les rivieres. Les bords en sont quelquefois tous infectés; c'est alors que les Indiens courent avec précipitation sur le rivage, pour en faire leur provision. Quelque puant que

soit ce poisson, ils ne le mangent pas avec moins d'appétit, parce que le feu, selon eux, raccommode tout.

Ils sont pourtant obligés de se retirer sur les montagnes une bonne partie de l'année, & d'y vivre de la chasse. On trouve sur ces montagnes une infinité d'Ours, de Léopards, de Tigres, de Chevres, de Porcs sauvages, & quantité d'autres animaux tout-à-fait inconnus en Europe. On y voit aussi différentes espéces de Singes. La chair de cet animal, quand elle est boucanée, est pour les Indiens un mets délicieux.

Ce qu'ils racontent d'un animal appellé *Ocorame*, est assez singulier. Il est de la grandeur d'un gros chien; son poil est roux, son museau pointu, ses dents fort affilées. S'il trouve un Indien désarmé, il l'attaque, & le jette par terre, sans pourtant lui faire de mal, pourvû que l'Indien ait la précaution de contrefaire le mort: alors l'Ocorame remue l'Indien, tâte avec soin toutes les parties de son corps, & se persuadant qu'il est mort

effectivement, comme il le paroît, il le couvre de paille & de feuillages, & s'enfonce dans le bois le plus épais de la montagne. L'Indien échappé de ce danger se relève aussi-tôt, & grimpe sur quelque arbre, d'où il voit revenir peu après l'Ocorame accompagné d'un Tigre, qu'il semble avoir invité au partage de sa proie : mais ne le trouvant plus, il pousse d'affreux hurlemens, en regardant son camarade, comme s'il vouloit lui témoigner la douleur qu'il avoit de l'avoir trompé.

Il n'y a parmi les Moxes ni Gouvernement, ni Police. On n'y voit personne qui commande, ou qui obéisse. S'il survient quelque difficulté parmi eux, chaque particulier se fait justice par ses mains. Comme la stérilité du Pays les oblige de se disperser dans diverses contrées, afin d'y trouver de quoi subsister, il est rare qu'ils puissent se rassembler. Ils bâtissent des cabannes fort basses dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur retraite, & chaque cabanne est ha-

bitée par ceux de la même famille. Ils ſe couchent à terre ſur des nattes, ou bien ſur un hamac, qu'ils attachent à des pieux, ou qu'ils ſuſpendent entre deux arbres; & là ils dorment expoſés aux injures de l'air, aux inſultes des bêtes, & aux morſures des Moſquites. Néanmoins ils ont coutume de parer à ces inconvéniens, en allumant du feu autour de leur hamac: la flamme les échauffe, la fumée éloigne les Moſquites, & la lumiére écarte au loin les bêtes féroces; mais leur ſommeil eſt bien troublé, par le ſoin qu'ils doivent avoir de rallumer le feu quand il vient à s'éteindre.

Ils n'ont point de tems réglé pour leur repas. Toute heure leur eſt bonne, dès qu'ils trouvent de quoi manger. Comme leurs alimens ſont groſſiers & inſipides, il eſt rare qu'ils y excédent; mais ils ſçavent bien ſe dédommager dans leur boiſſon. Ils ont trouvé le ſecret de faire une liqueur très-forte avec quelques racines pourries, qu'ils font infuſer dans

de l'eau. Cette liqueur les enivre en peu de tems, & les porte aux derniers excès de fureur. Ils en uſent principalement dans les Fêtes qu'ils célébrent en l'honneur de leurs Dieux. Au bruit de certains inſtrumens, dont le ſon eſt très-agréable, ils ſe raſſemblent ſous des eſpéces de berceaux, qu'ils forment de branches d'arbres entrelaſſées les unes dans les autres; & là ils danſent tout le jour en déſordre, & boivent à longs traits leur liqueur enivrante. La fin de ces ſortes de Fêtes eſt preſque toujours tragique; elles ne ſe terminent guére que par la mort de pluſieurs, & par les débauches les plus infâmes.

Quoiqu'ils ſoient ſujets à des infirmités preſque continuelles, ils n'y apportent toutefois aucun reméde. Ils ignorent même la vertu de certaines herbes médicinales, que le ſeul inſtinct apprend aux bêtes pour la conſervation de leur eſpéce. Mais en revanche ils ſont très-habiles dans la connoiſſance des herbes vénéneuſes, dons ils ſe ſervent à toute occa-

sion, pour tirer vengeance de leurs ennemis. Ils ont accoutumé d'empoisonner leurs fléches, lorsqu'ils se font la guerre ; & ce poison est si présent, que les moindres blessures deviennent mortelles.

L'unique soulagement qu'ils se procurent dans leurs maladies, consiste à appeller certains Enchanteurs, qu'ils s'imaginent avoir reçu un pouvoir particulier de les guérir. Ces Charlatans vont trouver les malades, récitent sur eux quelques prieres superstitieuses, leur promettent de jeûner pour leur guérison, & de prendre un certain nombre de fois par jour du tabac en fumée ; ou bien, ce qui est une insigne faveur, ils sucent la partie mal affectée, après quoi ils se retirent, à condition toutefois qu'on leur payera libéralement ces sortes de services.

Ce n'est pas que le Pays manque de remédes propres à guérir tous leurs maux ; il y en a abondamment, & de très-efficaces. Ceux qui se sont appliqués à connoître les simples qui y

croiſſent, ont compoſé de l'écorce de certains arbres, & de quelques autres herbes, un antidote admirable contre la morſure des ſerpens. On trouve preſqu'à chaque pas ſur les montagnes de l'Ebene & du Gayac. On y trouve auſſi la canelle ſauvage, & une autre écorce d'un nom inconnu, qui eſt très-ſalutaire à l'eſtomac, & qui appaiſe ſur le champ toutes ſortes de douleurs.

Il y croît encore pluſieurs autres arbres, qui diſtillent des gommes & des aromates propres à réſoudre les humeurs, à échauffer, & à ramollir, ſans parler de pluſieurs ſimples connus en Europe, & dont ces Peuples ne font nul cas, tels que ſont le fameux arbre de Quinquina, & une écorce appellée Caſcarille, qui a la vertu de guérir toutes ſortes de fiévres. Les Moxes ont chez eux toute cette botanique, ſans en faire aucun uſage.

Rien ne fait mieux voir leur ſtupidité, que les ridicules ornemens dont ils croient ſe parer, & qui ne

ſervent qu'à les rendre beaucoup plus difformes qu'ils ne le ſont naturellement. Les uns ſe noirciſſent une partie du viſage, & ſe barbouillent l'autre d'une couleur qui tire ſur le rouge. D'autres ſe percent les levres & les narines, & y attachent diverſes babioles qui font un ſpectacle riſible. On en voit quelques-uns qui ſe contentent d'appliquer ſur leur poitrine une plaque de métal. On en voit d'autres qui ſe ceignent de pluſieurs fils remplis de grains de verre, mêlés avec les dents & des morceaux de cuir des animaux qu'ils ont tués à la chaſſe. Il y en a même qui attachent autour d'eux les dents des hommes qu'ils ont égorgés ; plus ils portent de ces marques de cruauté, plus ils ſe rendent reſpectables à leurs compatriotes. Les moins difformes ſont ceux qui ſe couvrent la tête, les bras & les genoux de diverſes plumes d'oiſeaux, qu'ils arrangent avec un certain ordre qui a ſon agrément.

L'unique occupation des Moxes eſt d'aller à la chaſſe & à la pêche, ou

d'ajuſter leurs arcs & leurs fléches. Celle des femmes eſt de préparer la liqueur que doivent boire leurs maris, & de prendre ſoin des enfans. Ils ont la coutume barbare d'enterrer les petits enfans, quand la mere vient à mourir ; & s'il arrive qu'elle enfante deux Jumeaux, elle enterre l'un d'eux, alléguant pour raiſon, que deux enfans ne peuvent pas bien ſe nourrir à la fois.

Toutes ces différentes Nations ſont preſque toujours en guerre les unes contre les autres. Leur maniére de combattre eſt toute tumultuaire. Ils n'ont point de Chefs, & ne gardent nulle diſcipline ; du reſte une heure ou deux de combat finit toute la Campagne. On reconnoît les vaincus à la fuite. Ils font Eſclaves ceux qu'ils prennent dans le combat, & ils les vendent pour peu de choſe aux Peuples avec qui ils ſont en commerce.

Les Enterremens des *Moxes* ſe font ſans cérémonie. Les parens du défunt creuſent une foſſe ; ils accompagnent enſuite le corps en ſilence,

& en pouſſant des ſanglots. Quand il eſt mis en terre, ils partagent entre eux ſa dépouille, & dès-lors ils perdent pour jamais la mémoire du défunt.

Ils n'apportent pas plus de cérémonies à leurs mariages. Tout conſiſte dans le conſentement mutuel des parens de ceux qui s'épouſent, & dans quelques préſens que fait le mari au pere ou au plus proche parent de celle qu'il veut épouſer. On ne compte pour rien le conſentement de ceux qui contractent; & c'eſt une autre coutume établie parmi eux, que le mari ſuit ſa femme par tout où elle veut aller.

Quoiqu'ils admettent la Polygamie, il eſt rare qu'ils ayent plus d'une femme, leur indigence ne leur permettant pas d'en entretenir pluſieurs. Cependant ils regardent l'incontinence de leurs femmes, comme un crime énorme; & ſi quelqu'une s'oublioit de ſon devoir, elle paſſe dans leur eſprit pour une infâme: ſouvent même il lui en coûte la vie.

Parmi les Moxes, il y en a qui adorent le Soleil, la Lune & les Etoiles ; d'autres adorent les Fleuves, quelques-uns un prétendu Tigre inviſible : quelques autres portent toujours ſur eux un grand nombre de petites Idoles d'une figure ridicule. Mais ils n'ont aucun dogme qui ſoit l'objet de leur créance : ils vivent ſans eſpérance d'aucun bien futur ; & s'ils font quelque acte de Religion, la crainte ſeule en eſt le principe. Ils s'imaginent qu'il y a dans chaque choſe un eſprit, qui s'irrite quelquefois contre eux, & qui leur envoye les maux dont ils ſont affligés ; c'eſt pour cela que leur principal ſoin eſt d'appaiſer, ou de ne pas offenſer cette vertu ſecrette à laquelle, diſent-ils, il eſt impoſſible de réſiſter. Du reſte ils ne font paroître au dehors aucun culte extérieur & ſolennel ; & parmi tant de Nations diverſes, on n'en a pu découvrir qu'une ou deux, qui uſaſſent d'une eſpéce de Sacrifice.

On trouve pourtant parmi les Mo-

xes deux ſortes de Miniſtres, pour traiter des choſes de la Religion. Il y en a qui ſont de vrais Enchanteurs, dont l'unique fonction eſt de rendre la ſanté aux Malades. D'autres ſont comme les Prêtres deſtinés à appaiſer les Dieux. Les premiers ne ſont élevés à ce rang d'honneur, qu'après un jeûne rigoureux d'un an, pendant lequel ils s'abſtiennent de viande & de poiſſon. Il faut outre cela qu'ils ayent été bleſſés par un Tigre, & qu'ils ſe ſoient échappés de ſes griffes. C'eſt alors qu'on les révére comme des hommes d'une vertu rare, parce qu'on juge de-là qu'ils ont été reſpectés & favoriſés du Tigre inviſible, qui les a protégés contre les efforts du Tigre viſible avec lequel ils ont combattu.

Quand ils ont exercé long-tems cette fonction, on les fait monter au ſuprême Sacerdoce. Mais pour s'en rendre dignes, il faut encore qu'ils jeûnent une année entiére avec la même rigueur, & que leur abſtinence ſe produiſe au dehors par un vi-

ſage have & exténué. Alors on preſſe certaines herbes fort piquantes pour en tirer tout le ſuc, qu'on leur répand dans les yeux, ce qui leur fait ſouffrir des douleurs aigues ; & c'eſt ainſi qu'on leur imprime le caractére du Sacerdoce. Ils prétendent que par ce moyen leur vûe s'éclaircit, ce qui fait qu'ils donnent à ces Prêtres le nom de *Tiharaugui*, qui ſignifie en leur langue, celui qui a les yeux clairs.

A certains tems de l'année, & ſurtout vers la nouvelle Lune, ces Prêtres raſſemblent les peuples ſur quelques collines un peu éloignées de la Bourgade. Dès le point du jour tout le peuple marche vers cet endroit en ſilence ; mais quand il eſt arrivé au terme, il rompt tout à coup ce ſilence par des cris affreux. C'eſt, diſent-ils, afin d'attendrir le cœur de leurs Divinités. Toute la journée ſe paſſe dans le jeûne & dans ces cris confus ; & ce n'eſt qu'à l'entrée de la nuit qu'ils les finiſſent par les cérémonies ſuivantes.

Leurs Prêtres commencent par ſe couper

couper les cheveux, (ce qui eſt parmi ces peuples le ſigne d'une grande allégreſſe) & par ſe couvrir le corps de différentes plumes jaunes & rouges. Ils font apporter enſuite de grands vaſes, où l'on verſe la liqueur enivrante, qui a été préparée pour la ſolennité. Ils la reçoivent comme des prémices offertes à leurs Dieux; & après en avoir bu ſans meſure, ils l'abandonnent à tout le peuple, qui à leur exemple, en boit auſſi avec excès. Toute la nuit eſt employée à boire & à danſer : un d'eux entonne la chanſon, & tous formant un grand cercle, ſe mettent à traîner les pieds en cadence, & à pancher nonchalamment la tête de côté & d'autre, avec des mouvemens de corps indécens; car c'eſt en quoi conſiſte toute leur danſe. On eſt cenſé plus dévot & plus religieux, à proportion qu'on fait plus de ces folies & de ces extravagances. Enfin ces ſortes de réjouiſſances finiſſent d'ordinaire par des bleſſures, & par la mort de pluſieurs d'entr'eux.

Ils ont quelque connoiſſance de l'immortalité de l'ame, mais ils ne ſoupçonnent pas même qu'il y ait des châtimens à craindre, ou des récompenſes à eſpérer.

Toutes ces Nations ſont diſtinguées les unes des autres par les diverſes langues qu'elles parlent. On en compte juſqu'à trente-neuf différentes, qui n'ont pas le moindre rapport entr'elles.

Les plus féroces ſont les *Guarayens*, qui ſe ſont rendus redoutables par leur cruauté, & la barbare coutume qu'ils ont de ſe nourrir de chair humaine. Ils pourſuivent les hommes à peu près de la même maniére qu'on va à la chaſſe des bêtes. Ils les prennent vivans s'ils peuvent, ils les entraînent avec eux, & ils les égorgent l'un après l'autre, à meſure qu'ils ſe ſentent preſſés de la faim. Ils n'ont point de demeure fixe, parceque, diſent-ils, ils ſont ſans ceſſe effrayés par les cris lamentables des ames dont ils ont mangé les corps : ainſi errans & vagabonds, ils répandent

par-tout la consternation & l'effroi.

Il n'en est pas de même des *Banyres*. Ils sont doux & humains, & même plus civilisés que les *Moxes*. Leurs Bourgades sont fort nombreuses. On y voit des Rues & des Places d'Armes, où leurs Soldats font l'exercice. Chaque Bourgade est environnée d'une bonne palissade, qui la met à couvert des armes qui sont en usage dans le Pays. Ils dressent des espéces de trappes dans les grands chemins, qui arrêtent tout court leurs ennemis. Dans les combats ils se servent d'une sorte de boucliers, faits de cannes entrelassées les unes dans les autres, & revêtues de coton & de plumes de diverses couleurs, qui sont à l'épreuve des fléches. Ils font choix de ceux qui ont le plus de valeur & d'expérience, pour en faire des Capitaines à qui ils obéissent. Ils reçoivent bien leurs Hôtes. Une de leurs cérémonies est d'étendre à terre une grande piéce de coton, sur laquelle ils font asseoir ce-

lui à qui ils veulent faire honneur.

Non loin des *Baures*, eſt, dit-on, le pays des Amazones, femmes belliqueuſes. Tout ce qu'on en ſçait, eſt qu'à certains tems de l'année, elles reçoivent des hommes chez elles; qu'elles tuent les enfans mâles qui en naiſſent; qu'elles ont grand ſoin d'élever les filles, & que de bonne heure elles les endurciſſent aux travaux de la guerre.

CHAPITRE II.

Révolutions de Perſe ſous Thamas Kouli-Kan, juſqu'à ſon expédition dans les Indes.

LES Aghuans, ces fameux Rébelles, qui ont aſſujetti & déſolé pendant huit ans les principales Provinces du Royaume de Perſe, s'imaginerent qu'après avoir pris Iſpahan, renverſé Schah Huſſein de ſon Trône, conquis la plus grande partie de ſes Etats, & battu les Troupes des

Turcs, il n'y avoit plus de Puiſſance au monde qui pût les abattre. Aſzraff, le Chef de ces Rébelles, enflé de ſes Victoires, ne regardoit plus Schah Thamas, dont il avoit détrôné le pere, que comme un ennemi qu'il écraſeroit, s'il oſoit ſe montrer.

Les continuelles Victoires que ce Tyran remportoit ſur les Perſans ou ſur les Turcs, le rendirent ſi fier & ſi préſomptueux, qu'il ne daigna plus paroître en campagne à la tête de ſes Troupes; il ſe livroit à toutes les délices de la Capitale, alloit à la chaſſe avec un pompeux cortege, faiſoit de nouveaux traités avec les Européens, & ſe comportoit comme ſi le Trône ſur lequel il étoit aſſis, eût été ſi bien affermi, que nulle Puiſſance ne fût en état de l'ébranler.

Tandis que ce Tyran Aſzraff tranchoit ainſi du grand monarque, Schah Tamas de ſon côté travailloit au rétabliſſement de ſes affaires. Ce Prince avoit eu le bonheur de ſe ſauver d'Iſpahan durant le Siége, avec une ſimple eſcorte de 500. hommes,

Elevé comme le ſont ordinairement les fils des Rois de Perſe, il n'avoit rien vû lorſqu'il ſortit d'Iſpahan, que l'intérieur du ſerrail, des femmes & des eunuques. Il trouva un dérangement affreux dans le Royaume; pas un Gouverneur qui eût le nombre de troupes, que ſa Charge l'obligeoit d'entretenir; les finances épuiſées, des ennemis de tous côtés, & une foule de flatteurs qui l'environnoient, & qui n'avoient en vûe que leur intérêt propre, ſans penſer le moins du monde aux beſoins de l'Etat. Il ne laiſſa pas pourtant de lever des Troupes; mais il combattit avec tant de déſavantage, qu'il ſe trouva tout-d'un-coup réduit à la ſeule Province de Mazandéran, à une partie du Schirvan, & à une autre partie du Khoraſſan. Lorſque les affaires de ce Prince étoient le plus déſeſpérées, il s'éleva parmi les Officiers de Guerre un brave Perſan deſtiné à les rétablir. (C'eſt le fameux Thamas Kouli-Kan.) Il étoit âgé de quarante ans; & dès ſa plus

tendre jeuneſſe, il avoit exercé la profeſſion des armes, & s'étoit toujours diſtingué par ſon courage & ſes autres vertus militaires : d'ailleurs, homme d'eſprit, franc & ſincére, récompenſant bien la valeur de ſes ſoldats, & puniſſant de mort les lâches qui fuyoient, lorſqu'ils pouvoient réſiſter. Il mérita l'eſtime & l'affection de ſon Roi par les preuves continuelles qu'il donnoit de ſa capacité, de ſon zéle, de ſon courage & de ſa fidélité.

Quand Kouli-Kan vit qu'il étoit entré bien avant dans les bonnes graces de ſon Prince, il lui fit diſcerner les flatteurs & les traîtres, de ceux qui lui étoient véritablement dévoués : il l'engagea à châtier les uns, & à éloigner les autres ; il ſçut même adroitement lui inſinuer, qu'il devoit s'affranchir de certains vices, qui terniſſoient l'éclat de ſes grandes qualités. Le Roi écouta ſes conſeils, les goûta & les ſuivit ; & ſes affaires commencérent à ſe rétablir.

L'armée Royale n'étoit pas fort

nombreuſe; mais elle étoit bien payée & bien diſciplinée. Les principaux Officiers, & la plûpart des ſubalternes étoient du choix de Kouli-Kan, qui connoiſſoit leur expérience & leur courage. C'eſt avec cette armée, qu'en l'année 1727. Schah Thamas gagna trois batailles contre les Afdalis, qu'il avoit repris Hera & Maſchat, & ſoumis tous les rébelles du Khoraſſan, & des environs.

Après ces victoires, l'Armée Royale marcha contre les Aghuans. Aſzraff ſe mit en campagne avec toutes ſes forces, ne laiſſant dans Iſpahan que deux ou trois cens hommes, qui ſuffiſoient pour contenir dans le devoir ce qui reſtoit d'habitans; car il en avoit chaſſé tous les Perſans capables de porter les armes. Ce Tyran, qui n'avoit jamais vû les Perſans tenir ferme en ſa préſence, s'avança avec toute la confiance d'un homme, qui ſe croit déja vainqueur. Les Armées ſe joignirent à Damguan, petite Ville ſur les frontiéres du Schirvan. L'attaque des rébelles fut vigoureuſe;

goureuſe ; mais les Perſans la ſoutinrent ſans s'ébranler. Aſzraff fit deux détachemens pour attaquer les Perſans en queue & en flanc ; mais ces détachemens furent repouſſés & mis en déroute : le corps d'Armée où commandoit Aſzraff commença à s'ébranler ; les Perſans redoublerent leur feu, & ſe jettérent ſur les rébelles qui prirent auſſi-tôt la fuite, & ſe ſauverent de ſi bonne grace, qu'en vingt-quatre heures, il firent ſept journées ordinaires de chemin, & vinrent juſqu'à Theram, où ils ſe repoſerent un jour entier ; après quoi doublant toujours leurs journées, ils continuerent leur marche juſqu'a Iſpahan.

Le lendemain de leur arrivée, Aſzraff donna ordre à tous les ſiens de ſe retirer dans le Château avec leurs biens & leur famille ; ce qui étant fait, il rentra en Campagne, & vint établir ſon camp à neuf ou dix lieues d'Iſpahan. Cependant l'armée Royale avançoit à journées réglées. Thamas Kouli-Kan qui ne vouloit partager

avec perſonne la gloire de la victoire, obtint que le Prince demeureroit à Tehran avec un corps de réſerve de neuf à dix mille hommes ; & pour lui, il continua ſa marche ſans aucun obſtacle.

Les deux armées ſe trouverent en préſence le 13. de Novembre à huit heures du matin. Le Général Perſan qui mépriſoit ſon ennemi, ne daigna pas ſeulement ſe ſervir de ſon canon: après avoir eſſuyé toute la décharge de celui des rébelles, il marcha droit à eux à travers le feu de leur mouſqueterie, & ſans tirer un ſeul coup, juſqu'a ce qu'il fût ſur leur batterie, où il fit à bout portant la premiére & l'unique décharge ; car les rébelles épouvantés de cette fiére manœuvre prirent auſſi tôt la fuite, & ſe ſauverent à Iſpahan ; & dès le lendemain ils abandonnerent le Château, qui fut pillé pendant deux jours & demi.

L'arrivée de Thamas Kouli-Kan fit ceſſer le pillage. On apprit par des eſclaves échappés des mains des ré-

belles, qu'ils marchoient quinze lieues ſans s'arrêter. Ils avoient pris d'abord la route du Kirman ; mais ayant ſçû que les paſſages en étoient fermés, ils tournerent du côté de Schiras, où ils maſſacrerent tous les Perſans qu'ils rencontrerent.

Aſzraff enleva 300. chameaux chargés d'or & d'argent, & des meubles les plus précieux de la Couronne, avec la famille de Mahmoud & la ſienne. Il emmenoit encore toutes les Princeſſes du Sang Royal, à la réſerve de la mere de Schah Thamas, qu'il ne connoiſſoit pas, & qui pendant le régne des rébelles fit toujours l'office de ſervante dans le Serrail, ſans que les autres femmes & les Eunuques l'euſſent jamais découverte. Tous les Aghuans qui étoient reſtés à Iſpahan, furent maſſacrés.

Le Roi n'arriva à Iſpahan que le neuf de Décembre. Thamas Kouli-Kan alla avec vingt mille hommes le recevoir à une lieue de la Ville. Thamas Kan deſcendit de cheval, & courut vers le Roi pour l'empêcher

de mettre pied à terre. » Laiſſe-moi » faire, dit gracieuſement ce Prince : » j'ai fait vœu de marcher ſept pas » devant toi la premiére fois que je » te verrois, après avoir chaſſé mes » ennemis de ma Capitale.

Il deſcendit effectivement de cheval, marcha quelques pas, & prit du caffé ; après quoi ils remonterent à cheval, & continuerent leur marche vers la Ville. Le calme y fut bientôt rétabli, & on ne parla plus que de divertiſſemens & de plaiſirs : mais le Roi conſervoit toujours un air inquiet & chagrin ; & lorſque Thamas Kan, lui repréſenta qu'il devoit déſormais oublier les diſgraces paſſées, ce Prince lui fit entendre, que quand même il ne penſeroit plus aux malheurs publics, & à ſes diſgraces domeſtiques, il ne pouvoit ignorer, que le meurtrier de ſon pere & les bourreaux de ſes freres étoient encore à Schiras.

Le Général comprit ce que le Roi vouloit dire, & au même moment il donna ſes ordres. En quatre ou cinq

jours toute l'armée fut prête à marcher, & elle entra en Campagne sur la fin de Décembre. Les Mahométans n'aiment pas a faire la guerre en hiver; mais Thamas Kan étoit un guerrier de toutes les saisons. Comme il ne se traitoit pas autrement que le simple soldat, il fut servi dans cette nouvelle expédition avec tant de zéle & d'ardeur, qu'il força tous les obstacles de la saison. Malgré les pluies, les neiges & les glaces, il s'ouvrit par-tout un chemin; mais ce ne fut pas sans perdre beaucoup d'hommes & de chevaux.

Enfin, après bien des fatigues essuyées pendant vingt jours de marche, il joignit les rébelles, qui s'étoient avancés à deux journées en deçà de Schiras; & nonobstant l'avantage du poste où ils s'étoient placés, il les battit, & les mit en fuite. Il ne jugea pas à propos de les poursuivre, de crainte de quelqu'embuscade. Il avoit pour maxime de ne jamais séparer ses troupes, de peur que quelque détachement venant à

être battu, ne jettât l'épouvante dans le reſte de l'armée ; il avoit même accoutumé de dire, que les victorieux joignent au petit pas l'ennemi qui fuit à toute bride.

Les rébelles eurent donc le tems de ſe rallier dans Schiras, & réſolurent de faire un dernier effort. Aſzraff, & les principaux Chefs, firent jurer aux Officiers & aux Soldats, qu'ils étoient prêts de vaincre ou de mourir.

Ils promirent les uns & les autres plus qu'ils ne pouvoient, ni ne vouloient tenir ; car ils n'avoient ni la force de vaincre, ni le courage de mourir : ils furent battus ; & cette bataille, ſi l'on peut donner ce nom à quelques miſérables actions, où il n'y eut pas deux mille hommes de tués ſur la place, fut la derniére, & la moins vigoureuſe de toutes. Les rébelles épouvantés plus que jamais, oublierent leurs promeſſes & leurs ſermens. Ils attaquoient tumultuairement, & par pelotons ; mais à peine étoient-ils

arrivés à la portée du fusil, qu'ils faisoient leur décharge & se retiroient : enfin, voyant que les Persans faisoient bonne contenance, & avançoient toujours en bon ordre, ils prirent bien vite la fuite.

Thamas Kouli-Kan les laissa fuir, & ne les suivit qu'au petit pas, selon sa coûtume ; mais à ce coup-là, il fut la dupe de sa maxime. Afzraff s'en prévalut pour le tromper. Aussitôt qu'il fut rentré dans Schiras, il lui députa deux de ses principaux Officiers pour traiter d'accommodement. Ils offrirent de rendre tous les trésors de la Couronne ; pourvu qu'on les laissât se retirer tranquillement, où bon leur sembleroit. Thamas Kan leur répondit, que dans un autre tems il auroit pû écouter cette proposition ; mais que les tems étoient changés, & qu'il les passeroit tous au fil de l'épée, s'ils ne lui remettoient Afzraff entre les mains.

Ces députés, qui ne cherchoient qu'à l'amuser, lui promirent tout ce qu'il voulut, lui demandant pour

toute grace, qu'il leur fût permis d'en aller conférer avec les autres Officiers ; ce qui parut raisonnable. Mais quand ils furent rentrés dans la Ville, ils trouverent que tout étoit prêt pour assurer leur fuite ; ils se sauverent donc tous ensemble, avec leurs familles & leur butin.

Ils étoient déja bien loin, quand le Général Persan fut informé de leur retraite. Il fit quelques détachemens de son armée pour les suivre. L'un de ces détachemens les joignit au passage d'un pont. Les Aghuans firent volte-face, pour faciliter le passage à leurs équipages, & à leurs familles. Le détachement fut battu, & contraint de se retirer. Ils continuerent donc leur marche ; mais comme ils ne tenoient aucune route certaine, & que tout le pays leur étoit contraire, les paysans les harceloient continuellement. Le moindre Village qui pouvoit assembler dix fusiliers, leur disputoit le passage ; il n'y avoit point de défilé, où ils ne fissent quelque perte : au commencement

c'étoient les gros équipages, une autre fois, c'étoit de leurs femmes & de leurs enfans ; & il y en avoit parmi ces barbares, qui les tuoient de rage, afin qu'elles ne tombaſſent pas entre les mains de leurs ennemis. Pendant la nuit les eſclaves détournoient toujours quelques chameaux ; & c'eſt de cette maniére, que furent ramenées la ſœur & la tante de Schah Thamas, avec quelques autres Princeſſes du Sang Royal.

Enfin, ces miſérables ne trouvant nulle part de quoi fournir à leur ſubſiſtance, & preſſés par la faim & par la ſoif, commencerent à ſe débander. Aſzraff reſta avec quatre ou cinq cens hommes de ſes plus fidelles amis. Son deſſein étoit de ſe retirer aux Indes ; mais comme il lui falloit paſſer néceſſairement aux environs de Candahar, Huſſein Kan, frere de Mahmoud qui étoit en poſſeſſion de cette Place, en ſortit avec un corps de troupes fraîches, lui coupa le chemin, le combattit, lui enleva le reſte de ſes tréſors, & le tua. C'eſt

ainſi que périt cet uſurpateur, qui, apres une ſuite de cruautés inouies, oſa tremper ſes mains dans le ſang de Schah Huſſein, le plus pacifique & le meilleur Prince, qui ait porté la couronne de Perſe.

Auſſi-tôt que Thamas Kouli-Kan fut entré dans Schiras, cette Ville offrit le même ſpectacle d'horreur, qu'on avoit vû auparavant dans Iſpahan. Les rues furent bientôt remplies de cadavres des Aghuans, qui n'avoient pû ſe ſauver avec les autres. Il n'y eut aucun lieu qui pût leur ſervir d'azile. On ne pardonna qu'à trois ou quatre des plus apparens, qui furent envoyés au Roi. Tout le reſte fut paſſé au fil de l'épée.

Les Perſans qui voyoient arriver chaque jour des débris de l'armée rébelle, ſe conſolerent plus aiſément de la faute qu'avoit fait leur Général de les laiſſer échapper; & quoiqu'il eût été très-important de reprendre les tréſors de la couronne, ce Général n'en reçut aucun reproche du Roi, qui le ménageoit, &

n'osoit lui causer le moindre dégoût.

Cette affaire ayant été ainsi terminée, toute l'attention de Thamas Kan se porta du côté des Turcs. Il laissa respirer ses troupes tout le reste de l'Hiver dans Schiras ; mais à peine le Printems fut-il arrivé, qu'il se mit en Campagne. Après avoir visité le Laristan, & les Arabes de Koquilou, il tourna du côté d'Hamadam, où la victoire qu'il remporta sur les Turcs le mit en état de reprendre Hamadam, Tauris, & presque tout le pays que les Turcs avoient enlevé pendant les troubles, jusqu'à Erivan.

Un Roi rétabli dans ses Etats, plusieurs batailles gagnées, un grand Royaume en quelque sorte reconquis en moins de deux années ; c'en étoit bien assez pour mettre Thamas Kan au rang d'un grand nombre de Héros des siécles passés.

Les rares talens de ce Général pour la Guerre, le bonheur qui l'accompagnoit dans toutes ses expéditions, la confiance du Soldat qui l'aimoit & le craignoit ; tout cela

joint enſemble le rendoit redoutable chez les ennemis, & ſuſpect à la Cour du Roi ſon maître. Tout trembloit dans les Provinces à ſon ſeul nom. A Iſpahan le Peuple, la Cour, le Roi, tous craignoient qu'il n'eût l'ambition de monter plus haut. Un pas en avant le mettoit ſur le Trône. Il étoit le maître abſolu. Le Roi n'avoit encore nommé à aucun des premiers emplois. Il l'en détournoit, ſous prétexte que les appointemens attachés à ces Charges ſeroient plus utilement employés au payement des troupes. A l'Armée, il étoit le ſeul Officier Général, tous les autres n'étoient que des ſubalternes, qu'il abaiſſoit, qu'il élevoit, qu'il puniſſoit, qu'il récompenſoit, qu'il caſſoit & rétabliſſoit comme il lui plaiſoit. Rien d'important ne ſe concluoit ſans ſon avis. Il ſembloit même que depuis ſes victoires, il abuſoit de l'autorité ſans bornes, que le Roi lui avoit confiée dans la néceſſité de ſes affaires. Ce Prince étoit obligé de diſſimuler; mais on a ſçu par des perſonnes qui

l'approchoient, qu'il souffroit impatiemment le joug, & qu'il songeoit à parler en maître, quand la guerre avec le Turc seroit entiérement terminée. Thamas Kouli-Kan de son côté craignoit le Roi, & n'ignoroit pas combien il avoit d'ennemis. C'est pourquoi il prit le parti de se tenir à l'armée tant qu'il pourroit. Telle étoit la situation des affaires de Perse au mois de Mai de l'année 1730.

Thamas Kouli-Kan ne manqua pas de prétextes ou de raisons, pour continuer de tenir la campagne, & d'être toujours a la tête d'une nombreuse armée, toute dévouée a ses ordres. Aux Aghuans qu'il avoit chassés du Royaume, succéda un ennemi plus redoutable. Les Turcs occupoient encore plusieurs pays appartenans à la Perse, que les Aghuans leur céderent, lorsqu'ils eurent usurpé la Couronne, pour n'être point troublés dans leur tyrannie par une puissance si formidable. Ces fiers Ottomans prétendoient bien s'y maintenir, & même faire de nouvelles conquêtes,

ſi on oſoit leur en diſputer la poſſeſſion. C'eſt pourtant ce qu'entreprit le Général Perſan ; mais avant que de leur déclarer la guerre, il tira ſous divers prétextes Schah Thamas d'Iſpahan, & le fit tranſporter à Maſchat, Capitale du Khoraſſan, où il le tint ſous une ſûre garde, &, pour ainſi dire, dans une honorable priſon.

Il y avoit déja du tems que ce Prince n'avoit que l'ombre & les apparences de l'autorité Royale ; c'étoit Thamas Kan, qui l'exercoit réellement, & qui commandoit en Souverain : il en vint juſqu'à porter l'aigrette ſur ſon Turban, marque de diſtinction, que le Roi ſeul a droit de porter. Il raſſembla ſes troupes à Tauris, tandis que le Général Turc aſſembla les ſiennes à Erivan ; il ſe trouva bientôt à la tête de ſoixante mille hommes d'élite, & il n'en voulut pas davantage, quoi qu'il lui fût libre de rendre ſon armée beaucoup plus nombreuſe. Cette armée n'étoit compoſée que de Cavalerie. Il ſe ren-

dit à Bagdat, qui eſt l'ancienne Babylone ; & après l'avoir bloquée, il s'avança juſqu'à Diarbekir & aux environs, ravageant le pays par où il paſſoit. La fortune qui l'avoit toujours favoriſé juſques-là, lui devint alors contraire ; ſon armée fut défaite, & il en ramena les debris juſqu'aux environs d'Hamadam.

On ne doutoit pas que le vainqueur ne profitât du déplorable état où ſe trouvoit la Perſe, épuiſée tout à la fois d'hommes & d'argent, pour conduire ſes troupes victorieuſes juſqu'à Iſpahan. Cependant, il ne fit aucun mouvement, & demeura tranquille dans ſon camp, ſans ſonger à rien entreprendre ; ce qu'on peut attribuer ou à la crainte qu'il eut de ruiner ſes troupes pendant les chaleurs qui commençoient à être exceſſives, ou à la défiance que l'on avoit conçûe de ce Bacha à la Porte, ou à l'affoibliſſement de ſon armée, dont on avoit fait un démembrement, pour renforcer celle que commandoit le Bacha d'Erivan, ou à la

jalouſie & à la méſintelligence qui régnoit entre ces deux Généraux, ou enfin à la lenteur de la marche d'un renfort qui ſe faiſoit attendre depuis long-tems, & qui ne devoit peut-être jamais arriver, par le beſoin que le Grand Seigneur en avoit en Europe. Il n'y eut que le Bacha de Tauris, qui s'approcha d'Erivan, & qui s'en empara. Mais il l'abandonna bientôt; & Thamas Kan y envoya des troupes fraîches, qui entrerent dans cette place, & la mirent en état de défenſe.

L'inaction des troupes Ottomanes donna tout le loiſir au Général Perſan de ſe rétablir, & de lever une nouvelle armée beaucoup plus forte que la premiére. Auſſi-tôt que la ſaiſon le permit, il rentra en campagne, & retourna à Bagdat. Après avoir formé le blocus de cette Ville, il alla chercher l'armée des Turcs qui s'étoit aſſemblée aux environs de Diarbekir. Le Bacha auquel ſes premiers ſuccès devoient inſpirer de la confiance, n'oſa pourtant tenter une action

action générale. Il n'y eut que quelques escarmouches de part & d'autre, où les Persans eurent toujours l'avantage. Enfin, on parla de paix ; on entra en négociation, & les articles furent envoyés par le Bacha au Grand Seigneur, pour lui en demander la ratification.

C'est environ ce tems-là qu'arriva le Prince Galliczin, en qualité d'Ambassadeur de Russie. On ne sçavoit alors que penser du sort de Schah Thamas; on ne pouvoit dire s'il étoit mort, ou s'il avoit été contraint d'abdiquer la Couronne. Tout ce qu'il y avoit de certain, est que Thamas Kouli Kan, pour mieux couvrir le dessein qu'il méditoit, avoit fait placer sur le Trône un des enfans du Roi, qui n'étoit âgé que de cinq ou six mois.

Le motif apparent de l'Ambassade de Russie, dont on flattoit le Peuple, étoit d'engager le Général Persan à rétablir le Roi dépossé, & à faire un traité de commerce entre la Russie & la Perse ; mais le motif secret étoit

de fomenter la guerre entre cette Cour-ci & la Porte. C'eſt dans cette vûe, & pour y réuſſir, que la Cour de Ruſſie rendit la riche Province de Gilhan, & toutes les Places appartenantes à la domination Perſanne, qu'elle occupoit dans le Schirvan, ſçavoir, Bakoud, Derbent, Mezova, Soulak, &c. & qu'elle lui fournit encore des ſecours conſidérables de vivres, d'artillerie, & d'autres munitions de guerre.

Cette Ambaſſade fut toute ambulante; car le Prince Galliczin, auſſitôt après la premiére audience que lui donna le Général Perſan, recut ordre de le ſuivre. Ce ne fut qu'à la fin de la Campagne qu'il prit ſon audience de congé, laiſſant par ordre de ſa Cour en qualité de Réſident M. Calouski, qui étoit Secrétaire de l'Ambaſſade. Ce Reſident accompagna pareillement Thamas Kan dans toutes ſes courſes, juſqu'à quelques journées d'Iſpahan, où celui-ci s'étant arrêté pour ſoumettre quelques montagnards, il permit au Réſident

d'aller l'attendre dans la Capitale.

Ces circonſtances n'étoient pas propres à diſpoſer Thamas Kan à une paix, qu'il n'avoit pas déja trop d'envie de conclure. Il ſongea donc à attaquer Abdalah Bacha d'Erivan, qui commandoit la ſeconde Armée du Grand Seigneur. Le Bacha qui ne ne ſe croyoit pas pour lors en état de réſiſter à un ſi redoutable ennemi, lui députa un Officier, pour le prier de faire attention qu'il avoit traité de la paix avec le Bacha de Bagdat, que les conditions en avoient été envoyées à la Porte, & que ſans doute elles y ſeroient approuvées; qu'il alloit de ſon côté écrire au Grand Seigneur pour en preſſer la ratification; & qu'il étoit raiſonnable de ſuſpendre tout acte d'hoſtilité, juſqu'à ce qu'il en eût reçû réponſe.

Thamas Kan vit bien qu'on cherchoit à l'amuſer pour gagner du tems; mais comme il avoit en tête une autre entrepriſe, qui demandoit de la célérité pour l'exécution, il fit ſemblant de ne pas s'en apperce-

voir, & ſe rendit aux raiſons du Bacha. Cette entrepriſe étoit de réduire les Leſchis. Ce ſont des eſpéces de Tartares, qui, dès le commencement des révolutions de Perſe, s'étoient emparés de Schamaki, & s'y maintenoient ſous la protection du Grand Seigneur, auquel ils s'étoient en quelque ſorte ſoumis. Il partit donc avec une Armée, qui n'étoit que de vingt mille hommes : encore n'y avoit-il guéres que douze mille hommes de bonnes troupes, qui portoient des cottes de mailles, ſur leſquelles il y avoit des plaques d'acier ; le reſte n'étoit que des valets & des jeunes gens, qu'ils appellent *Jclim*, c'eſt-à dire, orphelins, qui ne ſervent guéres qu'a ruiner le pays par où paſſe l'Armée.

Thamas Kan fit des marches forcées, & arriva ſur les bords de la riviere du Cours, à deux journées de Schamaki, ſans qu'on en fût informé. Deux mille hommes auroient ſuffi pour diſputer le paſſage de la riviere, & ſon Armée, faute d'eau

& de vivres, auroit péri infailliblement dans ces plaines arides du Monghan. Mais cette Province étoit entiérement dépourvûe de troupes ; & les *Leſchis* qui n'avoient aucun ſujet de défiance, s'étoient retirés deux mois auparavant dans leurs montagnes. Les Perſans voyant que perſonne ne s'oppoſoit à leur paſſage, traverſerent tranquillement la riviére, & arriverent à Schamaki, dont les portes leur furent ouvertes. Ce fut un bonheur pour cette Ville, qu'il n'y eût point de troupes capables de s'oppoſer aux Perſans ; car Thamas Kan avoit promis aux ſiens, que pour peu qu'il trouvât de réſiſtance, il leur en abandonneroit le pillage.

Il fit garder à ſes troupes la plus exacte diſcipline ; mais les contributions qu'il exigea de la Ville & de la Province ne différoient guéres d'un pillage général. On les levoit avec des cruautés inouies, mettant indifféremment ſous le bâton les Chrétiens & les Turcs, les hommes & les fem-

mes. Il y en eut plusieurs qui expirerent sous les coups.

Après la levée des contributions, Thamas Kan se disposa à aller combattre les *Leschis*. Il envoya d'abord son Lieutenant avec six à sept mille hommes, qui marcha du côté de la Citadelle de Bois, que Ser Kober leur chef avoit fait bâtir à l'entrée du Dagheſtan ; c'est le nom des montagnes qu'ils habitent. Quelques jours après il alla lui-même avec le reste de ses troupes de l'autre côté du Dagheſtan, pour y faire une pareille attaque. Les Leschis persuadés que c'étoit Thamas Kan en personne, qui venoit avec toutes ses forces du côté de la Citadelle, tournerent pareillement toutes leurs forces de ce côté-là. En même tems il vint de Ganges à leur secours dix ou douze mille hommes des troupes du Grand Seigneur. Le Lieutenant de Thamas Kan, sans s'étonner du grand nombre des ennemis, livra la bataille. A peine en fut-on venu aux mains, qu'on apprit que Thamas Kan s'avançoit de

l'autre côté. A l'instant les Leschis tournerent le dos, poussant leurs chevaux à toute bride, pour aller mettre à couvert leurs familles, & leurs effets. Les troupes de Ganges resterent seules, & combattirent encore quelque tems ; mais enfin se voyant abandonnées par les Leschis, elles prirent la fuite. Il y en eut grand nombre de tués, & presque point parmi les Leschis, qui enleverent tout ce qu'ils avoient dans leurs Villages les plus exposés, & se retirerent dans les montagnes les plus escarpées, où Thomas Kan ne put les forcer, ni les suivre.

Après l'expédition du Dagheſtan, l'Armée Persanne fut renforcée d'environ dix mille hommes, dont quatre mille avoient été levés dans cette Province, & six à sept mille étoient venus la joindre de divers endroits de la Perse. Thamas Kan marcha avec son armée vers Ganges, qu'on refusa de lui remettre, quoiqu'on la lui eût promise, de même qu'Erivan & Tefliis. Il y avoit déja

quelque tems que Ganges étoit assiégée, sans que le siége fût plus avancé que le premier jour. Comme cette Ville est située dans une plaine, & qu'elle n'est commandée de nulle part, les Persans eleverent une plate-forme, pour y dresser une batterie de canon. La Citadelle en est très-forte; elle a double enceinte & triple fossé. Il y avoit une bonne Garnison, & toutes sortes de provisions pour deux ou trois ans. Erivan n'étoit guére moins fortifié que Ganges. La Citadelle de Teflis étoit plus foible; mais elle avoit été fortifié récemcemment, & il y étoit entré beaucoup de Troupes. De plus Abdalah Bacha, Généralissime de l'armée Ottomane, s'avançoit depuis long-tems avec son armée, & étoit arrivé à Kars, qui n'est pas éloigné de Ganges.

Thamas Kan sentoit bien, qu'il ne lui étoit pas aisé de reprendre ces places occupées par les Turcs en présence de leur armée; il résolut donc de livrer bataille au Général Ottoman,

Ottoman, qui s'étoit posté à quelques lieues d'Erivan, & il le mit dans la nécessité de combattre. Il n'y avoit pas long-tems que l'on en étoit aux mains, lorsque je ne sçais quelle terreur panique s'empara des Troupes Ottomanes, & fit prendre la fuite à la plûpart sans tirer un seul coup. Ce fut plutôt une déroute qu'un combat. Il n'y eut guére que cent hommes de tués du côté des Persans, tandis qu'on fait monter la perte des Turcs à près de trente mille hommes, parmi lesquels on met leur Général Abdalah, & quelques Officiers de marque. Les Vainqueurs firent aussi quelques prisonniers, du nombre desquels étoit le Gendre du Grand Seigneur.

Le Général Persan se vit par cette victoire maître d'un butin considérable : il ravagea tout le Pays du côté de Kars & d'Erzérum, & fit quantité d'esclaves. Peu à près la Garnison de Ganges que les maladies avoient extrêmement diminuée, se rendit par capitulation, & fut conduite à Kars. Erivan fut ensuite éva-

cué & remis entre les mains de Thamas Kan, quoique cette place fût très forte, bien munie de toute sorte de provisions, & qu'elle n'eût été ni assiégée, ni bloquée. Avant la reddition d'Erivan, Teflis bloqué depuis long-tems fut forcé de se rendre.

On croyoit que les Turcs après la perte de cette bataille se rallieroient, & feroient de nouveaux efforts: mais ils restèrent dans l'inaction; & Thamas Kan de son côté après s'être rendu maître de Ganges, de Teflis & d'Erivan, ne poussa pas plus loin ses conquêtes. On en vint même à de nouvelles propositions de paix; & il paroît qu'on la souhaitoit de part & d'autre: le Grand Seigneur, par le besoin qu'il pouvoit avoir de toutes ses Troupes en Europe, & Thamas Kan, pour l'exécution du dessein qu'il méditoit depuis long-tems, de mettre la Couronne de Perse sur sa tête.

Une Victoire si décisive, & la cessation de toute hostilité, lui parurent

des circonſtances favorables. Il convoqua une grande aſſemblée des principaux Seigneurs du Royaume. L'Edit de convocation portoit, que toutes perſonnes diſtinguées par leur naiſſance, par leurs dignités, par leur eſprit & par leur ſçavoir, euſſent a ſe rendre au jour qu'il leur marquoit à *Mougan-Tehol*, éloigné de quatre ou cinq journées de Tauris, où il vouloit tenir les Etats du Royaume, & leur communiquer des affaires très-importantes au bien de la Religion & de l'Empire. Il fit faire a ce deſſein une tente ſuperbe de ſoixante dix toiſes de long, ſoutenue de trois rangs de colonnes; chaque rang étoit de quatorze colonnes poſées à cinq toiſes de diſtance de l'une à l'autre. Elles étoient chacune de trois piéces, qui s'emboettoient dans des cercles maſſifs de cuivre doré. Leur hauteur étoit de quinze à vingt pieds; & elles étoient ſurmontées chacune d'un globe de cuivre doré d'un pied & demi de diamétre. Rien ne fut négligé pour l'embelliſſement de cette tente.

Etoffes d'or & d'argent, crépines, broderies, tout y étoit magnifique. Le deſſein qu'il eut en tenant cette aſſemblée de tout ce qu'il y avoit de gens diſtingués dans la Perſe, étoit de prendre leurs ſuffrages, & de leur faire déclarer de la maniere la plus authentique, que le Royaume ne vouloit point d'autre Roi que lui.

Tout ſe paſſa dans cette aſſemblée ſelon ſes déſirs. Il y fut proclamé arbitre ſouverain de l'autorité Royale ſous le titre de *Velim Amet*, qui ne ſe donne qu'au Roi, & qui ſignifie le diſtributeur des graces. On dépêcha auſſi-tôt des Couriers dans tout l'Empire; la proclamation ſe fit à Iſpahan le jour de l'Equinoxe, & dans toutes les autres Villes plutôt ou plus tard, à meſure que les Couriers arriverent. Cette déclaration fut ſignée de tout ce qu'il y a de conſidérable dans le Royaume, au nombre de plus de quinze mille; & elle fut envoyée au Grand Seigneur par une Ambaſſade magnifique.

On regarda comme un grand ache-

minement à la paix cette Ambaſſade, & quelques autres démarches par leſquelles Velim Amet paroiſſoit d'intelligence avec la Porte, & déſiroit gagner l'amitié du Grand Seigneur. On peut compter parmi ces démarches, la complaiſance qu'il eut d'abolir parmi les Perſans une coûtume de Religion, dont les Turcs ſe ſont toujours tenus offenſés.

On ſçait que les Perſans & les Turcs, quoique Mahométans, forment deux Sectes différentes, qui ont pris naiſſance des premiers Deſcendans de Mahomet. Les Turcs ſont attachés à Omar, qu'ils regardent comme le légitime Deſcendant de leur Prophète, & le dépoſitaire de ſon autorité. Les Perſans déférent cet honneur à Hali gendre de Mahomet. Ils racontent qu'Omar & Hali armerent chacun de leur côté tout l'Empire Ottoman pour ſoutenir leurs Droits; qu'Omar fut victorieux; qu'Hali fut tué, & qu'après ſa victoire, Omar fit maſſacrer tous les enfans d'Hali, de crainte qu'ils ne ſuſcitaſſent quelque

nouvelle guerre. Pour perpétuer la mémoire & le reſſentiment d'une action ſi tragique, les Perſans en ont fait un point de Religion. Tous les jours les Moullahs du haut des tours attenantes à leurs moſquées, ajoutent aux prieres ordinaires des malédictions contre Omar. Tous les ans dans le mois du Moharam, qui eſt le nom du premier mois de l'année Arabique, ils font le dixiéme de la Lune une repréſentation du maſſacre d'Hali & de ſes enfans.

La cérémonie commence dans la Moſquée, où l'on choiſit les plus habiles Moullahs, pour faire l'Oraiſon funébre de ces pauvres Princes : tout le peuple s'y aſſemble en foule. Le Moullah monte ſur une grande eſtrade qu'on a eu ſoin de préparer, & va ſe placer ſur un fauteuil, qui eſt encore élevé de dix ou douze degrés au-deſſus de l'eſtrade, afin d'être vû de tout le peuple. Là tantôt aſſis, tantôt de bout, ſelon les endroits plus ou moins patétiques de ſon diſcours, il expoſe le plus éloquemment qu'il

peut l'indignité de ce maſſacre; & dans la diſpoſition où il trouve les eſprits, il ne lui eſt pas difficile d'émouvoir ſes Auditeurs, & d'exciter leur compaſſion.

Pour faire encore plus d'impreſſion ſur l'eſprit du peuple, ils font une repréſentation tragique de toutes les circonſtances de ce maſſacre, dans une proceſſion, qui marche autour de la Ville, & qui fait un ſpectacle aſſez curieux, quand on y aſſiſte pour la premiére fois. On voit différens chariots, dont les uns ſont chargés de divers Symboles, les autres portent des Princes morts ou mourans. Il y en a un ſur tout qui porte un Ambaſſadeur Européan, parce que, ſelon que le rapporte leur hiſtoire, un Ambaſſadeur d'Europe ſe trouvant aupres d'Omar, lui demanda la vie des jeunes Princes; & quoiqu'il ne l'obtint pas, ils ont cru devoir par reconnoiſſance lui donner une place dans leur proceſſion. Il eſt ordinairement vêtu d'une maniére groteſque. Il a ſur la tête un vieux cha-

peau, une guenille autour du col qui lui ſert de cravate, & ſur les épaules une vieille caſaque. C'eſt ſous ce burleſque équipage, qu'ils croyent bien repréſenter un Européan. Lorſque ce comique Européan paſſe devant quelque Franc, il ne manque pas de tirer ſon chapeau pour le ſaluer.

Ces différens chariots ſont ſuivis d'eſpace en eſpace de compagnies de gens nuds juſqu'à la ceinture, qui forment une eſpéce de danſe, en pouſſant des cris lamentables, en ſe frappant la poitrine, & ſe déchiquetant les bras d'où on voit couler le ſang. D'autres chantent des vers compoſés en faveur d'Hali.

Le ſpectacle qui touche le plus, c'eſt de voir une compagnie de jeunes Enfans de ſix à ſept ans, les plus jolis qu'on puiſſe trouver, en habit noir, la tête nue, les cheveux épars, liés & garotés, conduits comme des priſonniers par une eſpéce de Sbirres d'une mine affreuſe, qui les intimident de tems en tems par des menaces ſi

bien concertées, & qui paroiſſent ſi naturelles, qu'ils s'attirent les malédictions de toutes les femmes qui les voyent paſſer, & qui ne peuvent retenir leurs larmes, en conſidérant ces triſtes Victimes ſacrifiées à la fureur d'Omar.

C'eſt auſſi dans cette proceſſion, qu'on porte le ſabre admirable d'Hali. C'eſt une lame d'acier longue de trente pieds ſur un demi pied de largeur, & qui n'a d'épaiſſeur qu'autant qu'il en faut pour ſoutenir cette longueur. C'eſt, diſent-ils, avec ce fameux ſabre, qu'il fendit la Lune en deux. L'homme le plus fort a bien de la peine à le porter.

Revenons à Velim Amet. Soit qu'il penſât comme les Turcs en matiére de Religion, ſoit qu'il crût que la Religion dût quelquefois céder aux raiſons de politique, il fit une défenſe expreſſe de donner ces malédictions à Omar, & de faire cette repréſentation tragique du *Moharam*. Il porta de plus un Edit, par lequel il permettoit à tous ſes ſujets d'em-

braſſer laquelle des deux Sectes ils voudroient, ſans qu'il fût permis de les inquiéter.

Lorſqu'il fut parvenu à la Couronne, il fit battre une monnoye nouvelle, qui reſſembloit plus a la monnoye Turque qu'a la Perſanne; mais il n'y fit pas mettre ſon nom. Comme il témoigna qu'il iroit bientôt à la Capitale, on y travailla fortement à la réparation des maiſons Royales, & des autres endroits publics. Il y a ſur-tout à Iſpahan un beau cours, long d'une demi-lieue ſur trente toiſes de largeur. C'eſt un ouvrage que le fameux Schah Abas fit faire de ſon tems; il y fit planter deux rangs d'une eſpéce de peupliers, qui ſont fort hauts & fort gros. Il le diviſa dans ſa largeur en cinq parties. Les deux ailes étoient deſtinées pour le paſſage des gens à cheval, celle du milieu pour les gens à pied. Ces trois chemins étoient des levées bordées & ſoutenues de pierres de taille, & percées dans le milieu. Les entredeux de ces chemins étoient un

parterre continué d'un bout à l'autre, & rempli de toutes sortes de fleurs. Trois grands bassins qui recevoient l'eau de la riviére, la distribuoient continuellement dans des canaux, qui servoient à arroser ce parterre, & à y entretenir la fraîcheur. Mais depuis bien des années tout cela étoit abandonné, soit que ceux qui étoient prépossés à l'entretien des agrémens publics, trouvassent mieux leur compte à convertir les dépenses à leur avantage particulier, soit que les Princes eux-mêmes concentrés dans leur serrail, se missent peu en peine des plaisirs du dehors; ce cours étoit devenu seulement un lieu de passage, ou de courses de chevaux. Velim Amet pour faire revivre les grandes idées de Schah Abas, voulut qu'il fût rétabli dans sa premiére forme.

Reconnu pour Souverain dans toute la Perse, il méditoit encore de nouvelles entreprises, qui le portoient à terminer la guerre qu'il avoit eue jusques-là avec le Grand Seigneur.

Quoique le démêlé de ce Prince avec les Moſcovites ne laiſſât guére douter de ſon peu de diſpoſition a la paix, cependant Velim Amet ſe flatta qu'elle ſeroit le fruit de la terreur, que ſon nom avoit répandu dans tout l'Empire Ottoman. Ses deſſeins ne furent pas moins vaſtes que ceux d'Alexandre, auquel il ne faiſoit pas difficulté de ſe comparer. Etant informé que les Aghuans remuoient de nouveau, il partit pour aller faire le ſiége de Candahar, s'aſſûrant de prendre la Ville, de ſoumettre ces Barbares, de paſſer dans les Indes, & après les avoir conquiſes, de porter la guerre en Europe, pour y donner le dernier luſtre à la gloire de ſon nom.

Tandis qu'il aſſiégeoit Candahar, arriva un Ambaſſadeur de la Porte, nommé Hali-Bacha. Sa négociation ne fut pas longue; car dès la premiére audience, elle fut arrêtée par des demandes & des propoſitions ſi hautes de la part de Velim Amet, que l'Ambaſſadeur ne put y ſouſcrire. Il

répondit qu'il ne pouvoit rien conclure ſans en avoir donné avis à ſa Cour, pour en recevoir de nouvelles inſtructions. La diſtance des lieux ne permettant pas d'avoir ſi-tôt des nouvelles de la Porte, & Velim Amet voulant toujours ſuivre ſon entrepriſe, le parti qu'il prit fut de donner un plein pouvoir à un de ſes Kans ou Gouverneurs, pour traiter avec l'Ambaſſadeur, ſelon les réponſes qui lui viendroient de Conſtantinople. Bagdat fut choiſi pour le lieu des conférences, & les deux Plénipotentiaires s'y rendirent.

Les propoſitions de Velim Amet étoient, 1°. Qu'on lui rendît Balſora, Bagdat, Mouſſol, Diarbekir & Erzerum, qu'il prétendoit avoir été de l'ancien Domaine de Perſe. 2°. Qu'on lui permît d'avoir à la Mecque une Moſquée, où les Pélerins Perſans puſſent faire leurs priéres ſelon leurs uſages, & y euſſent un libre exercice de leur Religion. 3°. Qu'on y établît des Receveurs de la Nation, qui retireroient à ſon profit tout l'argent qui ſortiroit de Perſe.

Le siége de Candahar dura plus long-tems qu'il n'avoit cru ; ce ne fut qu'après quinze à seize mois, qu'il s'en rendit le maître. Cette place étoit le dernier retranchement des Aghuans : elle passoit pour imprenable ; & elle l'avoit été en effet depuis Schah Abas le Grand à tous les Rois ses Successeurs. Velim Amet y trouva des richesses immenses ; car les Aghuans y avoient ramassé toutes les dépouilles d'Ispahan & de la Perse, avec tout l'or & les joyaux de la Couronne. Le Chef des Rébelles, frere du fameux Mahmoud, qui avoit fait la premiére entreprise sur la Perse, & se nommoit Hussein Kan, fut pris & livré entre ses mains. La sœur d'Hussein étant une des femmes du Conquérant, se jetta à ses pieds, lui demanda sa grace, & l'obtint. Il offrit pareillement la liberté au fils de Mahmoud ; mais celui-ci ne croyant pas qu'il fût prudent de l'accepter, répondit qu'il ne pouvoit être mieux qu'auprès de son Prince. Il fut gratifié d'une pension. Le fre-

re d'Aſzraff, qui avoit ſuccédé à Mahmoud du tems de la domination des Aghuans, ne fit pas une réponſe ſi ſage aux mêmes offres qui lui furent faites ; il demanda la permiſſion de faire un pélerinage a la Mecque, & elle lui fut refuſée. La plûpart des Officiers & des Soldats Aghuans prirent parti dans ſes Troupes, & il les incorpora dans ſon Armée.

Après la priſe de Candahar, qui lui avoit coûté beaucoup de peines & de fatigues, il alla ſe délaſſer auprès de Kaboul, dont il fit le ſiége. C'eſt une Ville aſſez conſidérable à ſeize journées de Candahar, ſur les terres du Grand Mogol. Apres huit jours d'un ſimple blocus, elle ſe rendit.

Cette nouvelle conquête jetta l'épouvante dans toute l'Inde. L'Empereur Mogol lui ayant fait demander quelles étoient ſes prétentions, il répondit froidement, que ſon deſſein étoit de lui aller rendre viſite juſqu'à Dinabat, lieu de ſa réſidence ; & que ſi cette viſite devoit lui cauſer quel-

qu'embarras, il pourroit s'en délivrer, en lui envoyant une année de ſes revenus. On ne ſçait point qu'elle fut la réponſe du Mogol; mais ce qu'on ſçait, eſt que Velim Amet ſuivit ſon projet, & fit la conquête des Indes.

Ce Prince qui avoit pris le nom de Velim Amet, ſe fit enſuite appeller Schah Nader. Schah ſignifie Roi, & Nader eſt ſon propre nom; car Thamas Kouli-Kan, ou Thamas Kan, n'étoit qu'un nom emprunté, dont l'avoit honoré Schah Thamas en conſidération de ſes importans ſervices.

Thamas Kouli Kan étoit d'une taille haute & bien proportionnée, d'une mine fiére, d'un vaſte génie, hardi & brave juſqu'à la témérité. Il étoit très-ſecret dans les projets qu'il formoit, & également actif dans l'exécution. Il gouvernoit tout par lui-même, & ſçavoit ſe faire obéïr. Ses ordres ne ſouffroient ni repréſentations, ni délais; on étoit criminel, dès qu'on témoignoit la moindre répugnance

pugnance à les exécuter, quelque difficiles qu'ils paruſſent. Le procès étoit bien-tôt fait; au moindre ſigne qu'il donnoit, on étrangloit le coupable en ſa préſence, & on jettoit dehors le cadavre. C'étoit par une ſévérité extrême à punir les moindres contraventions, qu'il s'étoit acquis une autorité ſi abſolue.

Il ne conſultoit dans la diſtribution des emplois, ni la naiſſance, ni les talens, ni l'expérience; il affecta d'abaiſſer tous les Grands de l'ancien Gouvernement, & leur ſubſtitua des gens de néant. Son choix faiſoit tout leur mérite; comme il les élevoit ſans beaucoup d'attention, il les dépoſoit pareillement ſans grande formalité. Le moindre ſoupçon, le moindre ſujet de plainte, les faiſoit deſcendre auſſi promptement qu'ils étoient montés, & les réduiſoit a leur premier état.

Nul Prince n'a gouverné la Perſe d'une maniére ſi deſpotique. Rien de plus ſacré que ſa volonté. Religion, Loix, Coûtumes, il falloit que tout

lui cédât. Rien de plus reſpectable aux Perſans que la Religion, & principalement la Secte d'Hali, qui eſt parmi eux la dominante : il en proſcrivit les cérémonies les plus ſolennelles ; il réforma la maniére de prier, il fit défenſe ſous des peines très ſéveres de prononcer anathême contre les adverſaires de leur ſecte. Les plus zélés ſe contenterent d'en gémir en ſecret ; mais ils n'eurent garde de s'en plaindre publiquement. Le vin défendu par Mahomet, ſe vendit par ſes ordres indifféremment à tout le monde. A ſon exemple, les Grands & les petits ne ſe faiſoient nul ſcrupule d'en boire.

Il tenoit ſes Troupes dans une diſcipline beaucoup plus exacte, que ne font communément les Orientaux. Il les faiſoit avancer avec plus d'ordre, & il leur faiſoit faire leurs décharges plus à propos. Pour ce qui eſt des Villes dont il faiſoit les ſiéges, ſon principal ſecret étoit de les bloquer, & de les prendre par famine, ſoit faute d'Ingénieurs, ou d'artille-

rie, ou de gens qui ſçuſſent la ſervir. Auſſi les ſiéges qu'il formoit, étoient communément très-longs. Celui de Ganges le tint dix mois entiers, quoique les Moſcovites lui euſſent fourni des bombes, & des mortiers, des grenades; tout cela lui fut de peu d'uſage.

Lorſqu'il alla à la conquête des Indes, il laiſſa ſon fils aîné à Maſchat, & l'établit Lieutenant Général du Royaume, lui confiant toute l'autorité Royale pendant ſon abſence.

On trouvera dans la ſuite de ce Volume un Chapitre qui fera connoître, quel fut le ſuccès des expéditions du fameux Thamas Kouli-Kan dans l'Empire du Grand Mogol.

CHAPITRE III.

Raiſons qui ont empêché les Chinois de perfectionner l'Aſtronomie ; leur goût pour l'Aſtrologie judiciaire ; fidélité & ſincérité de leur Hiſtoire ; comment leurs anciens Livres proſcrits par un Empereur ont été conſervés : Papier Chinois ; tems auquel il fut inventé ; comment on y ſuppléoit avant ſon invention : Circulation du Sang connue depuis long-tems des Chinois ; découverte extraordinaire de la partie où ſe trouve le fiel de l'Eléphant.

LES Obſervations Aſtronomiques faites anciennement par les Chinois ſe trouvent dans leurs Hiſtoires, dans leurs Traités d'Aſtronomie, ou dans d'autres Livres d'une antiquité inconteſtable. Elles conſiſtent en vingt ſix Eclypſes de Soleil, qui ont été exactement calculées en Europe, & qui ont été trouvées tomber

juſte à l'an, au mois & au jour marqué dans les Auteurs Chinois.

On ne peut nier que les Chinois ne ſe ſoient appliqués de tout tems à l'Aſtronomie ; mais il n'eſt pas aiſé de dire, quel étoit le degré de capacité de leurs premiers Mathématiciens. Si l'on conſulte leur Hiſtoire, on voit les premiers Empereurs ordonner à l'un de régler or de réformer le Cycle ; à l'autre de faire des inſtrumens, des Sphéres, & d'obſerver le ciel. Celui-ci eſt chargé de travailler ſur les nombres, & celui-là ſur la muſique. On donne à un autre la commiſſion de travailler à un Calendrier ; les Empereurs eux-mêmes s'en mêlent, & les Princes du Sang ſont employés à l'exécution.

A l'égard des inſtrumens qu'on leur ordonnoit de faire, étoient-ils de leur invention, c'eſt ce qu'on ignore : ce qu'il y a de certain, eſt que ces premiers inſtrumens, dont il eſt parlé au commencement de l'Hiſtoire Chinoiſe, étoient bien éloignés de la perfection de ceux dont on ſe

ſert en Europe. Ils ſuffiſoient néanmoins à ces anciens Aſtronomes pour la fin qu'ils ſe propoſoient, c'eſt-à-dire, pour régler les ſaiſons, par rapport au gouvernement du peuple & à la culture des terres, pour déterminer les lunaiſons de chaque année ſolaire, & intercaller à propos, & pour faire un calendrier d'uſage. Ils n'avoient pas beſoin pour cela de voir les Satellites de Jupiter & les Anſes de Saturne, ni d'être au fait du rafinement & de la préciſion de notre ſiécle. Ils n'avoient point de Téleſcopes ; & ils ne ſe ſervoient que de longs tuyaux, qui pouvoient bien aider la vûe, mais non pas leur découvrir tout ce qu'on voit aujourd'hui dans le ciel.

Il paroîtra ſans doute ſurprenant, que les Chinois qui ont un certain fond d'eſprit, & une vivacité qui approfond't les matiéres, puiſqu'on les voit réuſſir en d'autres choſes qui ne demandent pas moins de pénétration & de gé ie que l'Aſtronomie, n'ayent pas pouſſé plus loin les connoiſſances

qu'ils ont de cette ſcience ; mais en voici les principales cauſes.

La premiere eſt, que ceux qui pourroient s'y diſtinguer, n'ont point de récompenſe à attendre. On voit dans l'Hiſtoire la négligence des Mathématiciens punie ; mais on n'en voit point dont le travail ait été récompenſé, ni que leur application à obſerver le ciel ait mis à couvert de l'indigence. Tout ce que peuvent eſpérer ceux qui paſſent leur vie dans le tribunal des Mathématiques, eſt de parvenir aux premiers emplois de ce tribunal ; mais les revenus de ces emplois ſuffiſent à peine pour un entretien aſſez modique : car ce tribunal n'eſt pas ſouverain ; il eſt ſubordonné à celui des Cérémonies, duquel il dépend. Il n'eſt pas du nombre des neuf, dont on aſſemble tous les Préſidens, pour délibérer des affaires importantes de l'Empire. En un mot, comme il n'a rien à voir ſur la terre, il n'a preſque rien à y prétendre.

Si le Préſident du Tribunal étant riche, & amateur de l'Aſtronomie,

s'étudioit à la perfectionner, s'il vouloit multiplier les observations, ou réformer la maniére de les faire, il s'exciteroit aussi-tôt un soulévement général parmi les membres du tribunal. » A quoi bon, diroient-ils, se » jetter dans de nouveaux embarras » qui nous exposent à faire des fau- » tes, qu'on ne manque jamais de pu- » nir par le retranchement d'une ou » de deux années de nos appoin- » temens ? N'est-ce pas chercher à » mourir de faim, pour se rendre uti- » le aux autres ?

La seconde cause qui arrête le progrès de cette science, est qu'il n'y a rien ni au dehors, ni au dedans, qui pique & entretienne l'émulation. Si la Chine avoit dans son voisinage un Royaume qui cultivât les sciences, & dont les Ecrivains fussent capables de relever les erreurs des Chinois en fait d'Astronomie, peut-être qu'ils se réveilleroient de leur assoupissement, & que les Empereurs deviendroient plus attentifs à avancer le progrès de cette science.

Il

Il n'y a pas plus d'émulation au-dedans, ou elle eſt ſi foible, qu'on ne s'en apperçoit pas. Cela vient de ce que l'étude de l'Aſtronomie n'eſt nullement la voie qui conduiſe aux richeſſes & aux honneurs. La grande route pour parvenir aux emplois, c'eſt l'étude des *King*, de l'hiſtoire, des loix, de la morale; c'eſt d'apprendre ce qu'ils appellent le *Ouent-chang*, c'eſt-à-dire, à écrire poliment, en termes choiſis, & propres au ſujet qu'on traite: c'eſt par cette voie, qu'on parvient au dégré de Docteur; & dès la qu'on a obtenu ce grade, on eſt dans l'honneur, & dans un crédit que les commodités de la vie ſuivent de près, parce qu'alors on ne tarde pas à être Mandarin.

Au reſte il ne faut pas croire que pour obtenir ce degré, on doive pâlir toute ſa vie ſur les livres. Dans les examens qui ſe font à Peking tous les trois ans, ceux qui parviennent au degré de Docteur, dont le nombre eſt fixé à cent cinquante, ne ſont âgés pour l'ordinaire que de 24. à

30. ans. Les *Hanlins* ſont choiſis parmi les plus habiles Docteurs. Ils ſont chargés d'écrire l'Hiſtoire ; & l'Empereur les conſulte dans les affaires importantes. C'eſt de leur corps, qu'on tire ceux qu'on envoie dans les Provinces, afin d'y être examinateurs des compoſitions que font les Lettrés, pour parvenir aux degrés de Bacheliers & de Licenciés.

S'il eût été établi dès le commencement de la Monarchie, qu'il y auroit des Docteurs Aſtronômes; qu'ils ne ſeroient admis dans le Tribunal, qu'après avoir paſſé par de rigoureux examens ; mais que dans la ſuite, quand ils auroient donné des preuves de leur mérite, ils ſeroient faits Gouverneurs de Province, ou Préſidens des grands Tribunaux de la Cour, les Mathématiques & les Mathématiciens ſeroient bien plus en honneur.

L'Aſtrologie plaît davantage aux Chinois que l'Aſtronomie. Qu'on dife à un Chinois, qu'il ſera bientôt Mandarin, l'Aſtrologue eſt payé ſur le

champ. Ce qu'il y a de ſingulier à la Chine, eſt qu'il n'y a que des aveugles qui ſe mêlent de l'Aſtrologie judiciaire, & qui prédiſent la bonne ou la mauvaiſe fortune. Quand on reproche cette foibleſſe aux Chinois un peu éclairés, ils répondent, qu'à la vérité ils entendent volontiers ce qui flatte leur amour propre ; mais qu'ils ne ſont pas aſſez ſimples, pour croire que ces aveugles ayent une connoiſſance certaine de l'avenir ; qu'il n'y a que le Peuple crédule, qui ajoûte foi a leurs prédictions, que pour eux, s'ils font venir ces ſortes de gens dans leurs maiſons, c'eſt par maniére de paſſe-tems, parce qu'ils ſavent jouer des inſtrumens, qu'ils chantent bien, & qu'ils racontent agréab'ement une hiſtoire.

Il ne faut pas au reſte s'imaginer, que la langue Chinoiſe ſoit un obſtacle au progrès des ſciences ſpéculatives. Les Mantcheoux eux-mêmes les plus habiles avouent, qu'il y a dans la langue Chinoiſe de tours fins, des expreſſions délicates, & un laco-

niſme auquel le langage Mantcheou ne peut atteindre ; qu'un petit nombre de caractéres Chinois forment dans l'eſprit des idées vaſtes, nobles & difficiles à rendre dans une autre langue ; & que ſi dans le diſcours, elle eſt ſuſceptible d'équivoques, il ne s'en trouve jamais dans les livres.

Venons à la ſincérité & à la vérité de l'Hiſtoire Chinoiſe. On ne voit point que les Chinois, comme d'autres nations, ayent eû des raiſons priſes ou de l'intérêt, ou de la jalouſie des peuples voiſins, pour altérer ou falſifier leur Hiſtoire : elle conſiſte dans une expoſition fort ſimple des principaux faits, qui peuvent ſervir de modéle & d'inſtruction à la poſtérité. Leurs Hiſtoriens paroiſſent ſincéres, & ne chercher que la vérité. Ils n'affirment point ce qu'ils croient douteux ; & lorſqu'ils ne s'accordent point enſemble ſur la durée plus ou moins longue d'un régne particulier, ou d'une dynaſtie entiére, ou de quelque autre fait, ils apportent leurs raiſons, & laiſſent à chacun la liberté d'en croire ce qu'il voudra.

On ne remarque pas que leurs Hiſtoriens aillent chercher l'origine de leur nation dans les tems les plus reculés : il ne paroît pas même qu'ils ſoient perſuadés, que venir de loin ce ſoit venir de bon lieu, ni que la gloire d'une nation conſiſte dans ſon ancienneté. Si cela étoit, on ne verroit pas les Chinois révoquer en doute les tems avant *Fo-hi*, juſqu'à *Hoangti*. Ils ne diroient pas que depuis *Fo-hi* juſqu'à *Yao*, il y a des régnes incertains ; qu'on ne convient pas que les Empereurs placés entre *Chin-nong* & *Hoangti* ſe ſoient ſuccédé les uns aux autres ; & qu'il ſe peut faire que ce n'étoient que des Princes tributaires, ou de grands Officiers contemporains.

Il eſt vrai, que quelques Auteurs Chinois ont fait commencer leur Empire un nombre prodigieux d'années avant *Fo-hi* ; mais on ſçait aſſez à la Chine que cette ſupputation eſt l'effet de leur ignorance, plutôt que de leur malice ; & qu'ils ont été trompés par les époques feintes de quel-

ques Aſtronômes. La grande Hiſtoire de la Chine n'a garde de rien dire de ſemblable ; & ſans faire attention à ces tems fabuleux qui ont précédé *Fo-hi*, elle fixe le commencement de l'Empire au Régne de ce Prince.

Il ne faut pas au reſte croire, que l'incendie qui ſe fit des anciens livres Chinois fût ſemblable à celui d'une Bibliothéque, laquelle en peu d'heures eſt réduite en cendres. Tous les livres ne furent pas proſcrits ; il y en eut d'excentés, & entr'autres les livres de Médecine. Dans le triage qu'il en fallut faire, on trouva le moyen d'en mettre des exemplaires en ſûreté. Le zéle des Lettres en ſauva un grand nombre. Les antres, les tombeaux ; les murailles devinrent un azile contre la tyrannie. Peu à peu on déterra ces précieux monumens de l'Antiquité. Ils recommencerent à paroître ſans aucun riſque ſous l'Empereur *Venti*, c'eſt-à-dire, environ 54. ans après l'incendie. On trouva les cinq *King*, & les ouvrages Philoſophiques de Confucius & de Mencius.

On regarde peut-être comme un obſtacle à la conſervation des anciens livres, le peu de conſiſtance du papier Chinois, qui eſt, dit-on, de ſi peu de durée, que la pouſſiére & les vers le détruiſent ſi vîte, qu'on eſt obligé continuellement de renouveller les Bibliothéques.

Mais il faut ſçavoir que du tems de *Chihoang*, on n'écrivoit que ſur des feuilles d'écorces, ou ſur de petites planches de Bambou, qui ſe conſervent aiſément. Le papier ne fut inventé qu'environ 60. ans après, ſous le régne de *Venti*, de la dynaſtie des Han; & il y en a de tant de différentes ſortes, qu'on ne peut pas dire généralement parlant, que tout le papier Chinois ſoit mince, fragile, & de peu de durée. Il y en a à la vérité de l'eſpéce dont nous venons de parler; mais on ne s'en ſert pas pour écrire: il y en a d'autre, auquel on ne peut pas attribuer ces mauvaiſes qualités.

On ne ſçait pas préciſément, quand les Coréens commencérent leur fa-

brique de papier : il eſt vraiſemblable que cette invention paſſa vîte chez eux ; mais ils le firent d'une maniére plus ſolide & plus durable. Il eſt fait de coton ; & eſt auſſi fort que la toile : on écrit deſſus avec le pinceau Chinois. Si l'on vouloit y écrire avec les plumes d'Europe, il faudroit auparavant y paſſer de l'eau d'alun, ſans quoi l'écriture ſeroit baveuſe.

C'eſt en partie de ce papier, que les Coréens payent leur tribut à l'Empereur. Ils en fourniſſent chaque année le Palais ; ils en apportent en même tems une grande quantité, qu'ils vendent aux Chinois. Ceux-ci ne l'achettent pas pour écrire, mais pour faire les chaſſis de leurs fenêtres, parce qu'il réſiſte mieux au vent & à la pluie que le leur. Ils huilent ce papier, & en font de groſſes enveloppes. Il eſt auſſi d'uſage pour les tailleurs d'habits : ils le manient & le froiſſent entre leurs mains, juſqu'à ce qu'il ſoit auſſi maniable & auſſi doux que la toile la plus fine ; & ils s'en ſervent en guiſe de coton

pour fourrer les habits. Il eſt même meilleur que le coton, lequel lorſqu'il n'eſt pas bien piqué, ſe ramaſſe, & ſe met en une eſpéce de peloton. Ce que ce papier a de ſingulier, c'eſt que s'il ſe trouve trop épais pour l'uſage qu'on veut en faire, on peut aiſément le diviſer en deux ou trois feuilles; & ces feuilles ſont encore plus fortes, & plus difficiles a rompre que le meilleur papier.

Paſſons à la connoiſſance que les Chinois ont eûe depuis bien des ſiécles de la circulation du ſang. Généralement tous les Médecins Chinois d'aujourd'hui aſſurent, que leurs anciens maîtres ont connu que le ſang circule par tout le corps; & que cette circulation ſe fait par le moyen des vaiſſeaux nommés *Kinglo*: ce ſont les artéres & les veines. Ils diſent qu'ils la ſuppoſent ſur la foi de ces grands maîtres; & que d'ailleurs le battement du poulx la démontre; mais qu'ils ne ſçavent pas bien de quelle maniére le ſang ſe diſtribue au ſortir du poumon, ni comment il y revient.

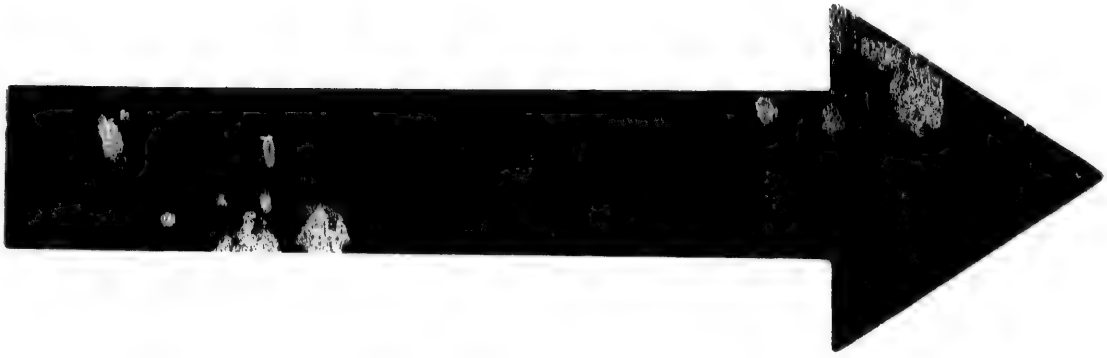
Ils ont, disent-ils, un vieux livre intitulé *Kanto ou King*, qui en donne l'explication : mais il est difficile à entendre ; & les commentaires qu'on en a faits ne le rendent guéres plus intelligible. Ils ajoûtent, que cette connoissance n'étant pas absolument nécessaire pour guérir les malades, ils ne veulent pas perdre leur tems à l'acquérir.

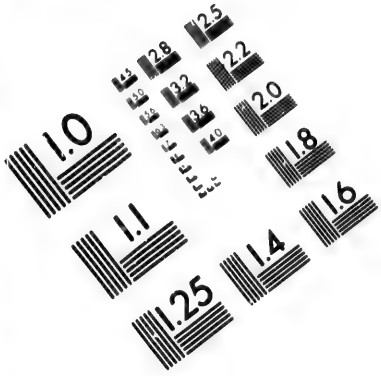
La vérité est, que quand on entend parler les Médecins Chinois sur les principes des maladies, on ne trouve pas beaucoup de justesse ni de solidité dans leurs raisonnemens ; mais quand ils font l'application de leurs recettes aux maladies qu'ils ont connues par le battement du poulx, & par les indications qu'ils tirent des différentes parties de la tête, on voit que leurs remédes ont presque toujours un effet salutaire. Ce qui donne sujet de penser, que ceux qui ont laissé à la postérité ces recettes, joignoient la Théorie à la pratique, & avoient une connoissance particuliére du mouvement du sang, & des humeurs dans

le corps humain ; & que leurs neveux n'ont conſervé que la méchanique.

Voici à cette occaſion un fait qui paroît des plus extraordinaires, & qui paſſe pour conſtant à Pékin.

Il y a environ ſoixante ans, que l'Impératrice, grand-mere de l'Empereur Cang-hi, eut un mal d'yeux rébelle a tous les remédes ophtalmiques, dont ſe ſervirent les Médecins Chinois. Ils étoient preſſés par l'Empereur ; & ne ſçachant comment ſe tirer d'intrigue, l'un deux ſe reſſouvint d'avoir oui dire, que le fiel de l'Eléphant étoit très-propre a guérir les maladies des yeux. Ses confreres approuverent auſſi-tôt le reméde, ou plutôt la préſence d'eſprit de celui qui avoit trouvé cette défaite ; car ils étoient bien perſuadés que l'Empereur ne voudroit pas en faire l'épreuve. Ils ſe tromperent ; l'Empereur ordonna à l'inſtant qu'on tuât un Elephant de ſon écurie, & qu'on lui apportât la veſicule du fiel Cet ordre fut promptement exécuté en préſence des Mé-





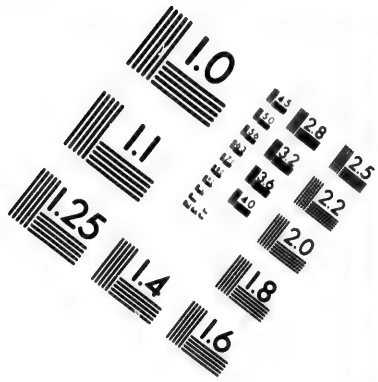
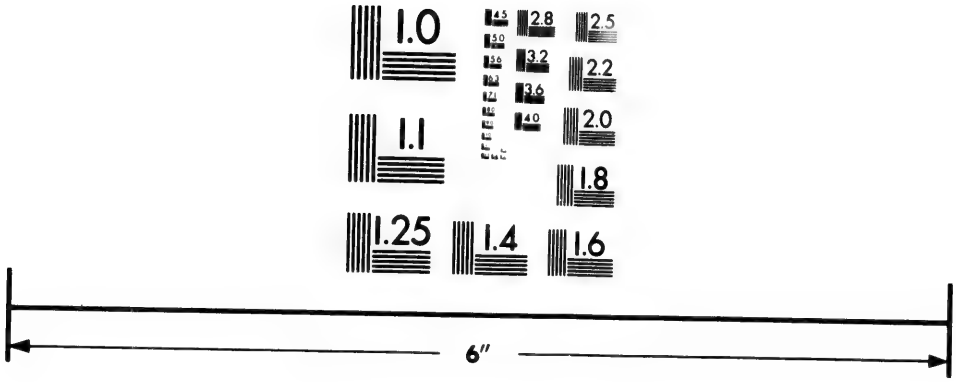
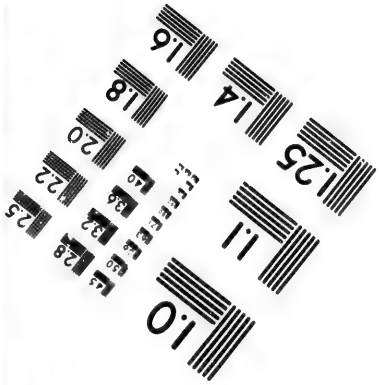
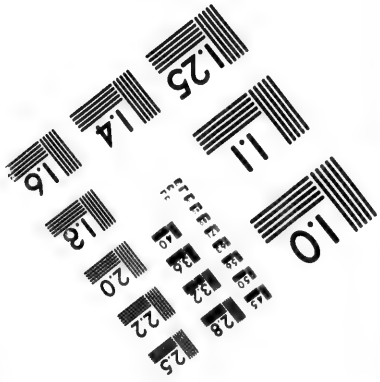


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

decins, des Chirurgiens, des Officiers, & d'une foule de gens oiſifs. Mais on fut bien ſurpris, lorſque après avoir tiré le foie, on n'y trouva point ce que l'on cherchoit. On mit les lobes du foie en piéces, pour en découvrir quelques veſtiges: on fouilla dans les parties voiſines; & il n'y parut rien qui eût la moindre reſſemblance avec le fiel. Celui qui avoit donné la recette pâlit de frayeur, & ſuoit de toutes les parties de ſon corps, ſe croyant perdu ſans reſſource, pour avoir été inutilement la cauſe de la perte de ce grand animal qu'on avoit tiré de l'équipage impérial.

Il fallut rendre compte à l'Empereur de ce qui s'étoit paſſé. Ce Prince répondit, que les Médecins n'avoient pas fait aſſez de diligence, ou qu'ils étoient des ignorans. Sur quoi il fit venir les *Han-lin*, les Docteurs, & ceux qui dans les neuf Tribunaux paſſoient pour les Sçavans du premier ordre. Ils s'aſſemblerent; mais ſoit par ignorance, ſoit par crainte de s'engager mal à propos, ils ne répondi-

rent rien de positif, & ne firent que des raisonnemens en l'air qui ne concluoient rien. Enfin, parut un Bachelier nommé *Tcheouc Hsing yven*, qui assura sans hésiter que l'Elephant avoit du fiel, mais qu'on l'avoit cherché inutilement dans le foie où il n'étoit pas ; que le foie de cet animal étoit ambulant par-tout le corps, selon les différentes saisons ; que pour-lors il devoit être dans telle jambe ; & il cita un livre dont il avoit tiré cette connoissance, & dont il nomma l'Auteur.

La surprise fut générale. On en fit l'épreuve en présence du Bachelier, & d'une foule bien plus grande de monde qu'auparavant ; on y trouva effectivement le fiel, & il fut porté en triomphe à l'Empereur. Ce Prince en le voyant, s'écria, transporté de joie : » Qui appellera-t'on un habile » homme, si ce Bachelier ne l'est » pas ? « Et au même instant, sans aucun examen, il le fit *Hanlin* ; peu de tems après, il l'envoya dans la Province de *Tche-Kiang*, pour y être

Hia yven, c'eſt-à-dire, chef examinateur, & juge des Lettrés: trois ans après il le rappella a la Cour, & le fit Préſident d'un Tribunal.

Voici ce qui eſt rapporté dans l'Auteur que cita ce Bachelier. » Le fiel » de l'éléphant ne réſide pas dans le » foie : il ſuit les quatre ſaiſons ; » au Printems, il eſt dans la jambe » gauche de devant ; l'Eté, dans la » droite ; l'Automne, dans la gauche » de derriére; & l'Hiver, dans la droi» te. « L'hiſtoire ajoûte enſuite, que ſous le ſecond Empereur de la dynaſtie des *Song*, il mourut un Eléphant au Printemps ; que ce Prince ordonna qu'on en tirât le fiel ; que ne l'ayant pas pû trouver, on s'adreſſa a *Huien* qui le fit chercher dans la jambe gauche de devant, & qu'en effet on l'y trouva.

CHAPITRE IV.

Description de quelques Isles de l'Archipel, de Syphanto, de Serpho, de Thermia, d'Andros, d'Apano Castro. Etendue & fertilité de ces Isles; fruits & animaux qui s'y trouvent; caractère des habitans.

L'ISLE de Syphanto a environ quinze lieues de tour. C'est un beau pays, dont le climat est fort doux. On y voit quantité de sources d'une eau très claire. On y trouve beaucoup d'oliviers, dont on tire des huiles admirables. Le vin, le bled, les légumes, les fruits, les capres & le coton y abondent: les limoniers, les orangers, & les autres arbres de cette nature y seroient encore plus communs, si on s'appliquoit à les cultiver.

Il paroît que cette Isle étoit autrefois d'un grand revenu. On montre

encore aujourd'hui plusieurs longs souterrains ; & on prétend qu'anciennement on en tiroit beaucoup d'or & d'argent. On y voit en effet comme des restes de fourneaux, où il est à croire qu'on épuroit les métaux, à mesure qu'on les tiroit de la mine. Dans la derniére guerre un Vénitien, habile Chymiste, vint en faire l'épreuve sur les lieux ; & sur quatre-vingt livres de mine, il tira dix-huit livres de très-bon argent.

Les peuples de Syphanto sont humains, affables, & laborieux. Ils parlent un Grec fort doux, & un peu moins corrompu que celui des autres Insulaires. Toutes leurs habitations consistent en un gros bourg fermé de murailles, qu'ils qualifient de Château, & en huit gros Villages, où l'on compte environ six mille ames. Les toiles de coton & la poterie font tout leur commerce.

C'est à Syphanto que l'Evêque Grec fait sa résidence. Son Diocèse comprend encore huit autres Isles; sçavoir, Serpho, Miconi, Amourgo, Nio, Stampalia,

Stampalia, Naphy, Sichgre, & Policandro. Il y a dans l'Iſle quarante-cinq Paroiſſes, & un grand nombre de Chapelles répandues ça & là ſur les collines & dans les campagnes.

Cette Iſle a encore cinq Monaſtéres, trois d'hommes, & deux de filles. On ne trouve dans l'Iſle que ſix familles Latines; encore y ſont-elles venues d'ailleurs.

L'Iſle de Serpho a douze lieues de circuit. Le terroir en eſt ſec, montagneux, & rempli de rochers; autant que Syphanto eſt riant & agréable à la vûe, autant l'aſpect de Serpho eſt-il triſte & affreux. On n'y recueille preſque point de bled ni de vin, & on n'y voit que très-peu d'arbres. Il y a du bétail en quantité pour un lieu auſſi aride que celui-là. Ces animaux ne broûtent que les herbes & les arbriſſeaux, qui s'échapent ça & là entre les rochers; cependant ils ne ſont point maigres, & leur toiſon eſt fort belle & fort fine. Il croît auſſi à Serpho d'excellent ſaffran. A cer-

tain tems de l'année, on y voit une multitude prodigieuſe de groſſes perdrix rouges, telles que ſont celles de toutes ces Iſles, où il eſt rare d'en trouver de griſes. L'Iſle a encore des mines de fer, & deux très-belles mines d'aimant.

La principale demeure des Serfiotes eſt dans un gros bourg, ſitué ſur la pointe d'une montagne fort eſcarpée, à près d'une lieue de la mer, & dans un Village éloigné du Bourg d'environ une lieue. L'un & l'autre contiennent environ huit cens perſonnes. Le peuple eſt pauvre & groſſier; il parle un Grec fort corrompu, & le prononce d'un ton qui a je ne ſçais quoi de niais & de riſible. L'Iſle eſt gouvernée pour le ſpirituel par un vicaire de l'Evêque de Syphanto.

Thermia eſt éloignée de Serpho de douze lieues. Cette Iſle a pris ſon nom des Thermes, ou bains d'eau chaude, qui la rendoient autrefois célébre. Elle a quatorze ou quinze lieues de tour. Ce pays, quoique cultivé, n'eſt pas d'un grand rapport.

La terre n'y produit guéres que du froment & de l'orge. Le vin y eſt mauvais ; & on n'y voit preſque point d'arbres. Il y a un gros Bourg au milieu de l'Iſle ; & à deux lieues de ce Bourg un gros Village. On compte quatre mille perſonnes dans ces deux habitations. Entre le Nord & le Couchant paroît ſur une éminence un reſte de vieux Château, avec pluſieurs maiſons ruinées, & les mazures de deux Egliſes Latines. Vers le Midi on trouve les ruines d'une ancienne Ville, qui doit avoir été ſpacieuſe & bien bâtie.

L'Iſle d'Andros eſt à vingt lieues de Thermia. Les montagnes y ſont très-hautes, les vallons fort agréables. Ils ſont ſemés de quantité de maiſons de campagne & de beaux jardins, que des ruiſſeaux qui y ſerpentent entretiennent dans une continuelle fraîcheur. On y trouve beaucoup d'orangers, de limoniers, de cédres, de figuiers, de grenadiers, de jujubiers & de muriers, la plûpart d'une groſſeur extraordinaire.

A la pointe de l'Iſle qui regarde Capodoro, Promontoire de Négrepont, eſt le Port de Gavrio, capable de contenir une armée navale. Les environs du Port ſont déſerts : toute l'Iſle n'eſt guére mieux peuplée, eû égard à ſa grandeur ; car on n'y compte que cinq mille ames. Le Bourg, ou comme on l'appelle, la Ville d'Andros, eſt réduite a cent maiſons bâties au Nord ſur une langue de terre, qui avance dans la mer, & qui forme à ſes deux côtés deux petites bayes aſſez peu ſûres. Sur la pointe de la langue de terre, on voit les ruines d'un vieux Château, bâti à la maniére des anciennes fortereſſes. Dans l'enceinte de la Ville s'éleve un Palais aſſez beau, dont les fenêtres ſont revêtues de beau marbre ciſelé. Les murailles ſont preſque par-tout ſemées des armes & des chiffres des Seigneurs Summaripa, à qui appartenoit cette iſle, & qui depuis l'invaſion des Turcs, ſont venus s'établir à Naxie. A quatre lieues de la Ville, en tirant vers le Midi, on trouve

une autre habitation nommée *Appano Caſtro*. C'eſt un nom commun dans ces Iſles à tout ce qui eſt anciennement bâti ſur quelque lieu élevé.

Il y a près de cent cinquante ans, que l'Iſle n'ayant pas ſuffiſamment de monde pour la cultiver, on y appella quelques familles Albanoiſes, qui s'y ſont multipliées, & qu'on partagea enſuite en deux Villages à trois lieues l'un de l'autre, l'un qu'on appelle *Auna*, & l'autre qui ſe nomme *Molakos*.

Les principaux de l'Iſle deſcendent d'une centaine de familles venues autrefois d'Athênes. Ils poſſédent les plus riches terres; ce qui fait que le peuple y eſt fort pauvre. Ils demeurent hors de la Ville, où ils ne viennent, que pour traiter des affaires publiques ou de leur négoce. Il y a environ cinquante ans, qu'un Corſaire de la Cioutat vint piller la Ville. Depuis ce tems-là ils ont bâti a la campagne de petits Châteaux en forme de tours, pour ſe mettre à couvert des inſultes.

Andros a un Evêque, qui réſide d'ordinaire dans la Ville Outre pluſieurs petites Egliſes Grecques qui ſont dans l'Iſle, il y a deux grands Monaſtéres de Religieux.

On comptoit autrefois dans l'Iſle huit cens familles du rit Latin. La plûpart de ces familles ont été éteintes par une peſte générale qui affligea l'Iſle. Les autres ſe ſont exilées d'elles-mêmes pour fuir la perſécution des Grecs, ou bien elles ont embraſſé le rit Grec.

Apano Caſtro eſt un grand vallon, environné de collines toutes couvertes de hameaux. Sur le penchant de ces collines ſont bâties quinze a vingt tours des principaux de l'Iſle. Ce qu'il y a de plus ſingulier dans ce lieu, eſt un reſte d'Egliſe ou de Temple fort ancien. La coupole en ſubſiſte encore, & paroît d'un bon goût. Le pavé eſt d'un marbre blanc & noir tres-poli, qui repréſente des roſes & des fleurs travaillées avec beaucoup de délicateſſe.

CHAPITRE V.

Utilité de la Gazette Chinoise : Festin pour honorer dans chaque Ville les personnes les plus distinguées par leur probité ; autre réglement pour honorer le mérite : Pêche des Perles tirée d'un mémorial : Anciens ordres renouvellés en faveur des parens infirmes & fort âgés. L'Empereur offre un sacrifice au commencement du Printems, & va labourer la terre.

IL n'en est pas de la Gazette qui s'imprime à la Chine, comme de certaines Gazettes d'Europe, dans lesquelles on met ou on fait mettre tout ce qu'on veut bon & mauvais, sans nulle distinction. On n'imprime rien dans la Gazette Chinoise qui n'ait été présenté à l'Empereur, ou qui ne vienne de l'Empereur même. Ceux qui en prennent soin n'oseroient y rien ajoûter, pas même leurs

propres réflexions, sous peine de punition corporelle.

Cette Gazette contient presque toutes les affaires publiques, qui se passent dans toute l'étendue de l'Empire. C'est un recueil qui renferme les mémoriaux & les placets présentés à l'Empereur, les réponses que ce Prince y a faites, les instructions qu'il a données, & les graces qu'il a accordées aux Mandarins ou au peuple. Ce recueil s'imprime tous les jours, & est en forme de brochure, qui contient 60. à 70. pages : ce qui ne doit s'entendre que de la Gazette qui s'imprime à Péking ; car celle qui s'imprime dans les Provinces sur celle de Péking, est plus courte, parce qu'on y place moins de mémoriaux.

Les anciens Empereurs de la Chine ne se sont pas contentés, pour inspirer la vertu, de laisser à la postérité des loix très-sages, & des maximes de morale très-pures : afin de l'entretenir & de l'augmenter, ils ont encore réglé certaines coûtumes extérieures. Une des plus admirables est

le

le festin que le Gouverneur de chaque ville doit préparer tous les ans, pour traiter uniquement les personnes recommandables par leur droiture, & par une conduite réguliére. Ce festin se donne au nom & par ordre de l'Empereur. Le Gouverneur en régalant ces vertueux conviés, est censé tenir la place de S. M. Il ne doit y inviter que ceux qui sont dans l'étendue de son Gouvernement. C'est pour cela que ce festin s'appelle *Kiang-in*; le festin, ou le vin pour les gens du pays. C'est une grande distinction que d'être invité à ce festin, & en même tems un engagement qu'on contracte pour se comporter en homme de bien. S'il arrive que dans la suite un de ces conviés s'écarte de son devoir, donne mauvais exemple en choses même assez légeres, l'honneur qu'on lui a fait tourne à sa confusion: on sait bien le lui reprocher; le peuple le tourne en ridicule.

Voici un mémorial qui fut présenté en 1725. à l'Empereur, au sujet de ce repas

Nous voyons que dès les tems les plus reculés, les ſages fondateurs de cette Monarchie avoient ordonné, comme une coûtume qui devoit être éternelle, que chaque année on préparât un feſtin dans toutes les Villes de l'Empire, par ordre & aux dépens de l'Empereur, & qu'on y invitât ſeulement les perſonnes du pays illuſtres par leur probité. On prétendoit par là rendre honneur à la vertu. Peu à peu cette coûtume a été interrompue. Dans pluſieurs endroits elle ne s'obſervoit plus, ou ſi on l'obſervoit, ce n'étoit que d'une maniére fort ſuperficielle, & qui répondoit peu à la fin d'une inſtitution ſi utile. A peine votre Majeſté fut-elle élevée ſur le Trône, qu'elle fit attention à ce beau réglement, & donna une inſtruction pour le renouveller. Ce fut dans la premiére année de ſon Régne, que par un ordre exprès, elle commanda que dans la ſuite on gardât exactement cette cérémonie par tout, & qu'on la célébrât avec pompe. C'eſt pour me conformer

aux ordres de votre Majeſté, que j'ai déterminé pour cette fête le quinze de la premiére Lune. On y invitera également les Tartares & les Chinois qui ſe font admirer par leur vertu, afin que tous ayent part au bienfait de votre Majeſté, & que cet honneur contribue à la réformation des mœurs.

Quelque tems après l'Empereur porta un ordre qui diſoit en ſubſtance : que ce n'étoit pas aſſez d'honorer les Grands Hommes pendant leur vie; qu'il falloit encore les honorer après leur mort : qu'on parcourût donc les Hiſtoires de chaque Province & de chaque Ville, & qu'on examinât ſans aucune diſtinction, ni de ſexe, ni de qualité, ni de condition, s'il y en avoit eû quelqu'un qui eût excellé en quelque genre, & à qui on n'eût encore rendu aucun honneur après ſa mort. Parmi les hommes, ceux qui auroient été célébres par leur vertu ou par leur ſcience; ceux qui auroient rendu quelque ſervice important à l'Empire, ſoit dans le Bareau, ſoit

dans la Guerre ; ceux qui auroient ſecouru le peuple dans un tems de calamité ; ceux qui auroient donné leur vie pour garder la fidélité au Prince. Parmi les femmes, les veuves, qui après la mort de leur mari auroient vécu long-tems dans la continence, & ſeroient mortes ſans avoir paſſé à de ſecondes nôces ; les femmes mariées qui ſe ſeroient diſtinguées par leur reſpect, & leur amour pour leur époux ; les filles qui auroient conſervé une pureté inviolable, juſqu'à verſer leur ſang plutôt que d'y donner aucune atteinte. Sa Majeſté ordonnoit qu'on tirât de l'argent du Tréſor Impérial, pour ériger dans le pays un monument à leur mémoire, & que chaque année, à un jour déterminé, le Gouverneur allât leur rendre quelque honneur. Cet ordre ayant été porté, on fit des perquiſitions dans les Provinces, & les Vicerois envoyerent en Cour les informations, avec le nom & le fait illuſtre de la perſonne qui méritoit cette diſtinction.

Voici un Mémorial, qui fut préſenté en conſéquence de l'ordre de l'Empereur.

» Suivant l'ordre que votre Ma-
» jeſté a fait publier, d'ériger des mo-
» numens à l'honneur des veuves, des
» femmes & des filles qui ſe ſeroient
» rendues célebres par la continence,
» par le reſpect envers leurs parens,
» par l'amour de la pureté, le Tſong-
» tom, & le Viceroi de la Provin-
» ce de Canton repréſentent, que dans
» la Ville de *Sinhoei*, une jeune fille
» nommée *Léang*, s'eſt autrefois diſ-
» tinguée par une inſigne chaſteté,
» juſqu'à donner ſa vie pour la con-
» ſerver. Cette fille étoit d'un natu-
» rel aimable, d'une grande droitu-
» re, d'une rare beauté, & cepen-
» dant très-chaſte. L'année quinziè-
» me du Régne de Canghi, des Py-
» rates ayant fait deſcente ſur la côte,
» voulurent agir de violence envers
» la jeune *Léang*. Elle réſiſta, & ne
» conſentit point à leur infâme
» deſſein. Elle fut faite priſonniére ;
» & on l'emmena pour ſervir d'eſcla-

» ve. Ayant été contrainte de paſſer
» ſur la barque, elle eut la fermeté
» de ne jamais permettre la moindre
» action indécente. Elle ne répondit
» à ces ſcélérats que par des repro-
» ches & des injures; & dans un mo-
» ment où elle ſe trouva plus libre,
» elle ſe précipita dans la mer, pour
» ſe délivrer d'une occaſion ſi dangé-
» reuſe. C'eſt là le fait rapporté dans
» le Mémorial de ces deux Officiers.
» Après avoir examiné les informa-
» tions qu'on nous a envoyées, nous
» avons jugé qu'une ſi grande vertu
» mérite d'être récompenſée, & que
» perdre la vie plutôt que perdre la
» virginité, eſt un exemple qui doit
» être connu, afin qu'on l'imite. C'eſt
» pourquoi ſuivant les coûtumes de
» l'Empire, & les ordres de votre
» Majeſté, nous déterminons qu'à
» l'honneur de cette jeune fille, on
» éleve un arc de triomphe, & un
» monument de pierre ſur lequel ſoit
» gravée cette illuſtre action, afin
» qu'on en conſerve éternellement
» la mémoire. Si votre Majeſté le

» juge à propos, nous avertirons le » Gouverneur du lieu, de prendre » dans le Tréſor Impérial trente on- » ces d'argent pour cette dépenſe.

Ordre de l'Empereur.

J'approuve cette délibération.

Pêche des perles, tirée d'un Mémorial.

Dans un fleuve de Tartarie, qui eſt à l'Orient du côté de *Leao-Tong*, on trouve des perles. Tous les ans l'Empereur envoie à cette pêche un certain nombre de Tartares choiſis dans les huit banieres. Les trois premiéres banieres qui ſont les plus nombreuſes & les plus illuſtres, fourniſſent trente-trois bandes. Les cinq autres banieres n'en fourniſſent que trente-ſix. Chaque bande a ſon Chef & ſon Sergent. Trois Officiers Majors les commandent toutes. Certains Marchands qui ſe connoiſſent en perles, les accompagnent; & pour avoir la permiſſion de faire la pêche, ils doi-

vent chaque année donner à l'Empereur onze cens quarante-quatre perles, c'eſt le tribut fixé. Les trois premiéres bannieres en donnent cinq cens ſoixante-ſeize. Celles qu'ils offrent doivent être lumineuſes & ſans défaut, autrement on les leur rend, & on en exige d'autres. Quand ils ſont de retour, on examine les perles qu'ils apportent; s'il y en a peu, les Officiers ſont punis comme coupables de négligence. Par exemple, on leur retranche pour un an leurs appointemens, ou bien on les caſſe. Si la pêche eſt abondante, on les récompenſe.

Anciens Ordres renouvellés en faveur des parens infirmes ou fort âgés.

Voici le fait qui donna occaſion de renouveller les anciens Réglemens dont nous allons parler. Le Gouverneur d'une Ville du ſecond ordre repréſenta que ſa mere étoit fort âgée; qu'elle ne pouvoit pas être conduite dans le lieu de ſon Gouvernement; que pour cette raiſon, il ſupplioit l'Em-

pereur de lui accorder la grace de quitter ſa charge, & d'aller auprès d'elle, pour lui rendre les devoirs qu'elle avoit droit d'exiger d'un bon fils. Quoi, dit l'Empereur, ayant lu ce Mémorial? à peine y a-t'il un an qu'il eſt Gouverneur de cette Ville; eſt-ce que ſa mere étoit beaucoup moins âgée, avant qu'il allât prendre poſſeſſion de ſa charge: ou ſi elle étoit âgée, pourquoi s'éloignoit-il d'elle? La demande qu'il fait, paroît bien être un prétexte pour ſortir d'un Gouvernement qui ne lui plaît pas. Que le Viceroi de la Province de *Houcquang* examine cette affaire, & m'envoye cette information.

De plus, j'ordonne que le Tribunal ſouverain, qui doit connoître de toutes les affaires des Mandarins, s'aſſemble, & qu'il explique encore plus nettement les anciens ordres, qui permettent à un Officier de quitter ſon Emploi, pour aller ſoulager ſes parens qui ſont ou infirmes, ou fort avancés en âge.

Pour mieux entendre ces Réglemens, on doit ſçavoir que ſelon les Loix de la Chine, un homme ne peut

être Mandarin, ou de Lettres ou de Guerre, non-seulement dans sa propre Ville, mais même dans la Province où demeure sa famille; & si on lui donne un Emploi dans une Province qui confine à la sienne, il doit être placé dans un lieu qui en soit éloigné au moins de cinquante lieues, parce qu'un Mandarin ne doit penser qu'au bien public: au lieu que s'il exerce une charge dans son pays, il sera troublé par les sollicitations de ses proches & de ses amis; & il seroit dangereux qu'en leur faveur il ne commît quelque injustice. On porte même cette délicatesse jusqu'à ne pas permettre qu'un fils, qu'un frere, qu'un neveu, &c. soit Mandarin subalterne dans la Province où son pere, son frere, son oncle, &c. seroient Mandarins supérieurs.

Or puisque celui qui est choisi pour être Mandarin doit sortir de sa Province, si ses parens sont encore en vie, il est dans la nécessité, ou de se séparer d'eux, ou de les emmener

avec lui. Pour l'ordinaire les parens ſuivent le fils qui devient Mandarin ; mais il arrive quelquefois que le pere ou la mere ne ſont pas en état de faire un long voyage, ou qu'ils craignent que le changement d'air ne ſoit contraire à leur ſanté. Dans ces occaſions, ſi le Mandarin a d'autres freres qui reſtent à la maiſon pour les ſecourir, ou ſi les parens n'étant pas encore fort âgés, & ne voulant pas l'accompagner, l'obligent cependant pour leur honneur ou pour leur intérêt particulier d'accepter la Charge, il n'y a pas de difficulté. Mais après l'avoir acceptée, ſi le frere qu'ils avoient laiſſé pour aſſiſter leurs parens vient à mourir, ſi les parens ſont devenus infirmes ou fort avancés en âge, ſi le fils eſt en place depuis long-tems, alors la Loi lui permet de faire ſes repréſentations a la Cour, & de demander à quitter ſa Charge ; mais parce qu'on pourroit abuſer de la permiſſion que donne la Loi, voici ce qui fut réglé.

1°. Si quelqu'un de ceux qui de-

vroient venir en Cour, ou pour tirer un Emploi au ſort, ou pour rentrer en Charge après le deuil de trois ans, vouloit reſter auprès de ſon grand-pere ou de ſa grand'mere pour les ſervir juſqu'à leur mort, il doit avertir de ſon intention le Viceroi de la Province, qui en informera la Cour. On lui accordera ſans difficulté ce qu'il demande; & comme ſa conduite eſt louable, il pourra dans ſon tems ſe préſenter, & il rentrera dans ſon rang.

2°. Si ſans avoir donné avis de l'âge de ſes parens, il accepte une Charge, il l'exercera du moins pendant trois ans; & ſi après trois ans il veut ſe rendre auprès d'eux pour les ſervir, il avertira le Viceroi, dont il ſera ſubalterne, lequel fera l'examen ordinaire, dont il inſtruira la Cour. Si ce n'eſt pas un faux prétexte, s'il n'y a point de malverſation, s'il ne doit rien, la Cour lui permettra de ſe retirer; & après la mort de ſes parens, il lui ſera permis de rentrer dans une Charge du même degré.

3°. Si même pendant ces trois premiéres années, il étoit ſurvenu quelque cas extraordinaire; que ſes parens qui ſe portoient bien, fuſſent tombés dans quelqu'infirmité, ou que ſon frere qu'il avoit laiſſé aupres de ſes parens fût mort, ou hors d'état de les ſervir; ſans attendre le tems de trois ans, il avertira le Viceroi de la Province où il eſt en Charge, & le Viceroi enverra au plutôt un écrit avec ſon ſceau au Viceroi de la Province du Mandarin, par lequel il le priera de faire examiner dans tel endroit, ſi les parens d'un tel ſont infirmes ou âgés, s'ils n'ont point d'autres enfans auprès d'eux, & d'en envoyer des atteſtations dans les formes avec le ſceau des Mandarins du lieu. Ces informations & atteſtations ſeront portées en Cour; & ſi elles ſe trouvent véritables, on entérinera la ſupplique. L'Officier après la mort de ſes parens, & le deuil de trois ans, pourra, s'il veut, obtenir une Charge ſemblable à celle qu'il avoit quittée.

Au reſte cette permiſſion de quitter ſa Charge s'accorde, quand même les parens ſeroient très-riches, & auroient auprès d'eux un grand nombre de domeſtiques ; parce que, diſent les Chinois, il convient aux enfans de quelque qualité qu'ils ſoient, de ne point abandonner à d'autres le ſoin de leurs parens, ou dans l'infirmité, ou dans la vieilleſſe. Ils doivent les interroger eux mêmes ſur l'état de leur ſanté, voir leurs beſoins de leurs propres yeux, & les ſervir de leurs propres mains.

On voit par de ſi beaux Réglemens l'attention extrême que les premiers Empereurs de la Chine ont eue, pour inſpirer aux enfans du reſpect, de l'amour & de la tendreſſe pour leurs parens, puiſqu'ils ſont allés juſqu'à permettre à un fils de quitter les Emplois les plus illuſtres, & de s'éloigner de la Cour, pour s'approcher de ſon pere & de ſa mere, pour les conſoler dans leur vieilleſſe, & les accompagner juſqu'au tombeau. C'eſt encore pour entretenir & augmenter cette

piété filiale, qu'ils ont ordonné & établi pour les enfans certaines cérémonies extérieures & politiques, par lesquelles ils pussent donner à leurs parens des témoignages perpétuels de leur reconnoissance & de leur souvenir, même après leur mort. En faisant honorer les morts, ils enseignent ce qu'on doit aux vivans; & ce qu'un pere fait à l'égard de son pere mort, apprend à ses propres enfans ce qu'ils doivent à plus forte raison faire pour lui pendant sa vie. Enfin l'amour & le respect pour les parens est comme la base & le fondement, sur quoi porte toute la beauté & la solidité du Gouvernement Chinois.

L'Empereur offre un sacrifice au commencement du Printems, & va labourer la terre.

Une maxime du Gouvernement de la Chine, est que l'Empereur doit labourer la terre, & que l'Imperatrice doit filer. L'Empereur donne

lui-même cet exemple aux hommes, afin qu'il n'y ait perſonne qui n'eſtime l'agriculture. L'Impératrice le donne aux femmes, pour rendre parmi elles le travail des mains plus ordinaire. Les alimens & les vêtemens ſont les deux choſes néceſſaires à la vie : ſi l'homme laboure les champs, diſent les Chinois, la famille aura de quoi ſe nourrir ; & ſi la femme file, la famille aura de quoi ſe vêtir.

C'eſt le Tribunal des Rites qui régle ce qui doit s'obſerver, lorſque l'Empereur doit labourer la terre. 1°. Il doit nommer les douze perſonnes illuſtres qui doivent l'accompagner, & labourer après lui ; ſçavoir trois Princes, & neuf Préſidens des Cours ſouveraines. Si quelques-uns des Préſidens étoient trop vieux, ou infirmes, l'Empereur nomme les Aſſeſſeurs pour tenir leur place. 2°. Cette cérémonie ne conſiſte pas ſeulement à labourer la terre, pour exciter l'émulation par ſon exemple ; mais elle renferme encore un ſacrifice, que l'Empereur comme Grand Pontife offre au *Chang-*

ti,

ti, pour lui demander l'abondance en faveur de ſon peuple. La même préparation doit être obſervée pour tous ceux qui ſont nommés pour accompagner ſa Majeſté, ſoit Princes, ſoit autres, ſoit Mandarins de lettres, ſoit Mandarins de guerre. 3°. La veille de cette cérémonie, ſa Majeſté choiſit quelques Seigneurs de la premiére qualité, & les envoie à la ſalle de ſes Ancêtres ſe proſterner devant la tablette, & les avertir, comme ils feroient, s'ils étoient encore en vie, que le jour ſuivant il offrira le grand ſacrifice. Le Mémorial déclare encore les préparatifs, que les différens Tribunaux ſont chargés de faire. L'un doit préparer ce qui ſert au ſacrifice; un autre doit compoſer les paroles que l'Empereur récite en faiſant le ſacrifice; un troiſiéme doit faire porter & dreſſer les tentes ſous leſquelles l'Empereur dinera, s'il a ordonné le repas; un quatriéme doit aſſembler quarante ou cinquante vieillards, Laboureurs de profeſſion, qui ſoient préſens, lorſque l'Empereur

laboure la terre. On fait auſſi venir une quarantaine de Laboureurs plus jeunes, pour diſpoſer la charrue, atteler les bœufs, & préparer les grains qui doivent être ſemés. L'Empereur ſéme cinq ſortes de grains, qui ſont cenſés les plus néceſſaires à la Chine, & ſous leſquels ſont compris tous les autres; le froment, le ris, le millet, la feve & une autre eſpéce de mil, qu'on appelle *Cao-léang*.

Le vingt-quatriéme jour de la Lune, l'Empereur ſe rend avec toute la Cour en habit de cérémonie au lieu deſtiné à offrir au *Chang-ti* le Sacrifice du Printems, par lequel on le prie de faire croître, & de conſerver les biens de la terre; c'eſt pour cela qu'il l'offre avant que de mettre la main à la charrue. Ce lieu eſt une élévation de terre, à quelques ſtades de la Ville du côté du Midi Il doit avoir cinquante pieds quatre pouces de hauteur. A côté de cette élévation eſt le champ, qui doit être labouré par les mains Impériales. L'Empereur ſacrifie, & après le Sacrifice, il deſcend

avec les trois Princes, & les neuf Préſidens qui doivent labourer avec lui. Pluſieurs grands Seigneurs portent eux-mêmes les coffres précieux, qui renferment les graines qu'on doit ſemer. Toute la Cour y aſſiſte en grand ſilence. L'Empereur prend la charrue, & fait en labourant pluſieurs allées & venues. Lorſqu'il quitte la charrue, un Prince du Sang la conduit, & laboure à ſon tour, ainſi du reſte. Après avoir labouré en différens endroits, l'Empereur ſéme les grains. On ne laboure pas alors tout le champ entier; mais les jours ſuivans, les laboureurs de profeſſion achévent de le labourer. La cérémonie ſe termine par une récompenſe, que l'Empereur leur fait donner. Elle eſt réglée, & conſiſte en quatre piéces de toiles de coton teintes en couleur, qu'on donne à chacun d'eux pour ſe faire des habits.

Le Gouverneur de la Ville de Péking va ſouvent viſiter ce champ, qu'on cultive avec grand ſoin; il parcourt les ſillons, il examine s'il n'y

a point d'épis extraordinaires & de bon augure. Dans l'Automne, c'eſt ce même Gouverneur, qui doit faire ramaſſer les grains. On les met dans des ſacs de couleur jaune, qui eſt la couleur Impériale ; & ces ſacs ſe gardent dans un magaſin conſtruit exprès. Ce grain eſt réſervé pour les cérémonies les plus ſolennelles. Lorſque l'Empereur ſacrifie au *Tien*, ou au *Chang-ti*, il en offre, comme étant le fruit de ſes mains ; & à certains jours de l'année, il en ſert auſſi à ſes ancêtres, comme il leur en ſerviroit, s'ils étoient encore vivans.

CHAPITRE VI.

Deſcription de la Ville de Ganjam ; hiſtoire de l'Idole qu'on y révére : Deſcription de Brampour : Cérémonie extravagante des Brames : Temple & Pagode de Jagrenat ; hiſtoire de ſon origine ; concours prodigieux de Pélerins à Jagrenat ; excès de leurs auſtérités.

GAnjam eſt une des Villes les plus marchandes, qu'on trouve depuis Madras juſqu'à Bengale ; tout y abonde, & le Port eſt très-commode. Dans les plus baſſes marées, ſon entrée a toujours cinq ou ſix pieds d'eau, & neuf ou dix dans les plus grandes. On y bâtit des vaiſſeaux en grand nombre, & à peu de frais. La facilité & l'abondance du commerce y auroit ſans doute attiré les nations Européanes, ſi la jalouſie des habitans ne s'étoit oppoſée à leur établiſ-

ſement. Ces peuples, quoiqu'ils ſoient ſous la domination Mogole, s'imaginent conſerver leur liberté, parce qu'ils ſont en poſſeſſion de ne ſouffrir aucun More pour Gouverneur dans leur Ville. Ils ne veulent pas permettre que les Européans conſtruiſent leurs maiſons de briques. » Si nous » leur permettions d'uſer de briques, » diſent-ils, ils éleveroient bientôt des » Forteresſes & nous captiveroient. « Auſſi n'y a-t'il dans toute la Ville qu'une grande Pagode & la maiſon du Gouverneur, qui ſoit de briques. Toutes les autres maiſons ſont conſtruites d'une terre graſſe, enduite de chaux par-dedans & par-dehors. Elles ne ſont couvertes que de paille, & de joncs

La Ville eſt d'une grandeur médiocre : les rues ſont étroites & mal diſpoſées ; le Peuple y eſt fort nombreux. Elle eſt ſituée à la hauteur de 19. dégrés 30. minutes Nord, ſur une petite élévation le long de la riviere, à un quart de lieue de ſon embouchure. Elle étoit autrefois plus con-

ſidérable par ſes richeſſes & par ſon commerce, & étoit beaucoup plus proche de la mer ; mais un vent d'Eſt des plus violens fit déborder les eaux de la mer, qui ſubmergerent la Ville. Peu de ſes habitans échaperent au naufrage.

Il n'y a qu'une Pagode à Ganjam. C'eſt une tour de pierre maſſive, & de figure Polygone, haute d'environ 80. pieds, ſur 30. à 40. de baſe. A cette maſſe de pierre eſt jointe une eſpéce de ſalle, où eſt placée l'Idole. Cette Idole s'appelle Coppal ; elle eſt ſervie par des Sacrificateurs & des *Devadachi*, c'eſt-a-dire, par des eſclaves des Dieux. Ce ſont des filles proſtituées, dont l'emploi eſt de danſer, & de ſonner de petites cloches en cadence, en chantant des cantiques infames, ſoit dans la Pagode quand on y fait des Sacrifices, ſoit dans les rues quand on promene l'Idole en cérémonie.

L'hiſtoire du Dieu Coppal eſt des plus bizarres. Il y a environ ſoixante ans qu'un Marchand étranger apporta

une ſtatue aſſez mal faite. C'étoit à peu près la figure d'un homme haut d'un pied & demi, qui avoit quatre mains ; deux étoient élevées & étendues. Il tenoit dans les deux autres une eſpéce de flute Allemande. Ce Marchand expoſa cette figure en vente. Un Prêtre d'Idoles qui l'apperçut, fit publier par-tout que ce Dieu lui avoit apparu, & qu'il vouloit être adoré à Ganjam avec la même ſolennité qu'on adoroit Jagrenat. Le ſonge du Brame paſſa pour une révélation divine : on acheta la ſtatue de Coppal, & on promit de lui bâtir un Temple célébre. Le Gouverneur n'eut garde de déſabuſer le Peuple ; il impoſa une taxe générale pour les frais du Temple, & trouva le moyen de tirer plus d'argent qu'il n'en falloit, pour bâtir deux Temples ſemblables à celui qu'il vouloit conſtruire.

Brampour eſt encore plus conſidérable que Ganjam, ſoit par la multitude & la richeſſe de ſes habitans, ſoit par le grand commerce qu'on

qu'on y fait de toiles & de ſoieries. Les habitans ſont d'un naturel docile, & ils n'ont qu'un médiocre attachement pour les Idoles.

Il régne à Ganjam un déreglement de mœurs, qui n'a rien de ſemblable dans toute l'Inde; le libertinage y eſt ſi public, que l'on y cria, il y a quelques années à ſon de trompe, qu'il y avoit du péril à aller chez les *Devadachi* qui demeuroient dans la Ville, mais qu'on pouvoit voir en toute ſureté celles qui deſſervoient le Temple de *Coppal*.

Brampour eſt à quatre lieues de Ganjam. La Fortereſſe eſt remarquable. Elle conſiſte en deux rochers de médiocre hauteur, qui ſont environnés d'une muraille de pierre preſque auſſi dure que le marbre. Elle a bien mille pas de circuit. Ses murs, vers le Nord, ſont baignés d'une petite riviére, qui va ſe jetter dans la mer à une lieue de-là. Il y a environ cent ans qu'un homme du pays, avec cent de ſes compatriotes, y tint tête pendant deux ans à une armée for-

midable de Mores. Tout le plat pays eſt bien cultivé, ſur tout aupres des montagnes, où le ris & le bled viennent en abondance deux fois l'année, de même qu'a Bengale ; mais l'air y eſt beaucoup plus ſain, & les beſtiaux y ſont plus gras & plus vigoureux.

Il ſe fait à Ganjam & à Brampour une cérémonie auſſi ſuperſtitieuſe qu'extravagante. Un vieux Brame, accompagné des deux principales Dames de la Ville, ſe rend auprès d'une petite élévation, que les *Carias* ou fourmis blanches ont formée. Le Brame après avoir fait diverſes grimaces ridicules, prononce quelques paroles, & jette de l'eau ſur ce monceau de terre ; les femmes viennent enſuite d'un air fort dévot, & jettent ſur le même monceau de terre du ris cuit, de l'huile, du beurre, du lait, & quantité de fleurs. Ce manége dure près de trois heures, ces femmes ſe ſuccédant les unes aux autres pour faire leur offrande. Il y a là un repaire de ſerpens extrêmement venimeux.

Ces femmes s'imaginent que par leurs offrandes, elles préservent leurs enfans & leurs maris de la piquure de ces serpens.

Jagrenat, éloigné de quinze à seize lieues de Ganjam, est sans contredit la plus célébre & la plus riche Pagode de toute l'Inde. L'édifice en est magnifique; il est fort élevé, & son enceinte est très-vaste. Cette Pagode est encore considérable par le nombre des Pélerins, qui s'y rendent de toutes parts; par l'or, les perles & les pierreries dont elle est ornée. Elle donne son nom à la grande ville qui l'environne, & à tout le Royaume. Le Raja du pays est en apparence tributaire du grand Mogol; il prend même le titre d'Officier de l'Empire: tout l'hommage qu'on exige de lui, c'est que la premiére année qu'il prend possession de son Gouvernement, il visite en personne le Nabab de *Catek*. C'est une Ville considérable entre Jagenat & Balassor. Le Raja ne fait sa visite que bien escorté, afin de se mettre à couvert de toute insulte.

Ce Temple eſt ſur-tout célébre par ſon ancienneté. L'Hiſtoire de ſon origine eſt ſinguliére ; voici ce qu'en apprend la tradition du pays. Après un ouragan des plus furieux, quelques pêcheurs trouverent ſur la plage, qui eſt fort baſſe, une poutre que la mer y avoit jettée. Elle étoit d'un bois ſingulier, & perſonne n'en avoit vû de ſemblable : elle fut deſtinée à un ouvrage public ; & ce ne fut pas ſans peine qu'on la traîna juſqu'à la premiere peuplade, où l'on bâtit la Ville de Jagrenat Au premier coup de hache qu'on lui donna, il en ſortit un ruiſſeau de ſang. Le charpentier interdit cria auſſi-tôt au prodige. Le Peuple y accourut de tous côtés ; & les Brames ne manquerent pas de publier, que c'étoit un Dieu, qui devoit être adoré dans le pays.

Il n'y avoit rien d'extraordinaire dans cette liqueur rouge qui couloit de la poutre. Quand cette ſorte de bois n'eſt pas coupée dans la bonne ſaiſon, ſi on l'expoſe au ſoleil, il ne manque pas d'être rongé par les vers,

qui creuſent juſqu'au cœur du bois. Qu'on le jette enſuite dans l'eau, il en eſt bientôt abbreuvé ; & l'eau en ſort en abondance, quand la hache pénétre un peu avant. Cette poutre étoit d'un bois rouge. L'eau en pénétrant dans le cœur de cette poutre, y avoit pris la couleur du bois, qui reſſemble à celle du ſang. On fit donc de cette poutre une ſtatue de cinq à ſix pieds de hauteur. C'eſt plutôt la figure d'un ſinge, que d'un homme : ſes bras ſont étendus, & tronçonnés un peu plus bas que le coude.

Le tribut qu'on tire des Pélerins, eſt un des plus grands revenus du Raja de Jagrenat. En entrant dans la Ville, on paye trois roupies aux gardes de la porte ; c'eſt pour le Raja. Avant que de mettre le pied dans l'enceinte du Temple, il faut préſenter une roupie au principal Brame qui en a ſoin. C'eſt la moindre taxe, que les plus pauvres ne peuvent ſe diſpenſer de payer. Pour ce qui eſt des riches, ils donnent des ſommes conſidérables.

On ne ſçauroit croire la foule & le concours des Pélerins qui viennent à Jagrenat de toute l'Inde, ſoit en deçà, ſoit en de-là du Gange. Il y en a qui ont fait plus de trois cens lieues, en ſe proſternant continuellement par terre ſur la route : c'eſt-à-dire, qu'en ſortant de leurs maiſons, ils ſe couchent tout de leur long, les mains étendues au-delà de la tête ; & puis ſe relevant, ils recommencent à ſe proſterner de la même maniére, en mettant les pieds où ils avoient les mains ; ce qu'ils continuent de faire juſqu'à la fin de leur pélerinage, qui dure quelquefois pluſieurs années. D'autres traînent de peſantes & longues chaînes attachées à leur ceinture. Quelques-uns ont les épaules chargées d'une cage de fer, dans laquelle la tête eſt enfermée.

CHAPITRE VII.

Gouvernement ſingulier de l'Iſle de Tſon-ming ; quel eſt l'emploi des Mandarins d'armes ; quelle eſt l'autorité des Mandarins de lettres. Cérémonie de demander de la pluie : Ordre des Lettrés, ordre du peuple, caractère de ces Inſulaires.

L'ISLE de Tſon-ming ſe partage en quatre ſortes de perſonnes. Le premier ordre eſt celui des Mandarins, ſoit qu'ils ſoient Mandarins d'armes, ou qu'ils ſoient Mandarins de lettres. Le premier des Mandarins d'armes a le même rang, & fait à peu près les mêmes fonctions que les Colonels en Europe. Il a ſous lui quatre Mandarins, dont l'emploi répond aſſez à celui de Capitaine : quatres autres Mandarins dépendent d'eux, & ſont comme leurs Lieutenans ; ceux-ci en ont encore d'autres

au-dessous d'eux, qu'on peut regarder comme leurs Sous-Lieutenans.

Chacun de ces Mandarins a un train conforme à sa dignité; & quand il paroît en public, il est toujours accompagné d'une escorte d'Officiers de son Tribunal. Tous ensemble commandent quatre mille hommes de troupes, partie cavalerie, partie infanterie. Les Soldats sont du pays même, & y ont leur famille. On leur paye de trois mois en trois mois la solde de l'Empereur, qui est de cinq sols d'argent fin, & d'une mesure de ris par jour; ce qui suffit pour l'entretien d'un homme. Les cavaliers ont cinq sols de plus, & deux mesures de petites féves pour nourrir les chevaux, qui leur sont fournis par l'Empereur. On fait de tems en tems la revûe de ces troupes: alors on visite attentivement leurs chevaux, leurs fusils, leurs sabres, leurs fléches, leurs cuirasses, & leurs casques de fer; pour peu qu'il y ait de rouille sur leurs armes, leur négligence est punie à l'heure même de 30. ou de 40. coups

de bâton. On leur fait faire auſſi l'exercice, ſi cependant on peut donner ce nom à une marche tumultueuſe & ſans ordre, qu'ils font à la ſuite du Mandarin. Hors de-là, il leur eſt libre de faire tel commerce qu'il leur plaît. Comme le métier de la guerre ne les occupe pas beaucoup dans un pays où la paix régne preſque toujours, bien loin qu'on ſoit obligé d'enroller les ſoldats par force, ou par argent, cette profeſſion eſt regardée de la plûpart, comme une fortune, qu'ils tâchent de ſe procurer par la protection de leurs amis, ou par les préſens qu'ils font aux Mandarins.

Le premier Mandarin de lettres eſt le Gouverneur de la Ville, & de tout le pays. C'eſt lui ſeul qui adminiſtre la juſtice. Il eſt chargé de recevoir le Tribut que chaque famille paye à l'Empereur. Il doit viſiter en perſonne les corps de ceux qui ont été tués dans quelque démêlé, ou que le déſeſpoir a portés à ſe donner la mort. Deux fois le mois il donne

audience aux 2-. Chefs de quartiers répandus dans l'Isle, & il s'informe exactement de tout ce qui se passe dans tout son ressort. Il distribue des passeports aux Barques & aux Vaisseaux ; il écoute les plaintes & les accusations, qui sont presque continuelles parmi un si grand peuple. Tous les procès viennent à son Tribunal. Il fait punir à grands coups de bâton celui des Plaideurs qu'il juge être coupable. Enfin, c'est lui qui condamne à mort les criminels. Mais sa Sentence, aussi-bien que celle des autres Mandarins qui sont au-dessus de lui, ne peut être exécutée, qu'elle ne soit ratifiée par l'Empereur ; & comme les Tribunaux de la Province, & encore plus ceux de la Cour, sont chargés d'une infinité d'affaires, le criminel a toujours deux ou trois ans à vivre, avant que l'Arrêt de mort puisse être exécuté. Ce Mandarin en a trois subalternes, qui jugent en premier ressort les causes de peu d'importance. Ces charges ressemblent assez a celles des Lieutenans particu-

liers des Présidiaux. Il y a encore quelques autres Mandarins de Lettres, qui n'ont nulle autorité sur le peuple. Ils n'ont d'inspection que sur les Gradués, & seulement en ce qui concerne les examens & les degrés.

C'est encore au premier Mandarin à donner ses ordres, quand il faut demander de la pluie ou du beau tems. Voici en quoi consiste cette cérémonie. Le Mandarin fait afficher par-tout des Ordonnances, qui prescrivent un jeûne universel. Il est défendu alors aux bouchers & aux traiteurs de rien vendre sous des peines griéves. Le Mandarin marche ensuite, accompagné de quelques autres Mandarins vers le Temple de l'Idole; il allume sur son Autel deux ou trois petites baguettes de parfum, après quoi tous s'asseyent. Pour passer le tems, ils prennent du Thé, ils fument, ils causent une ou deux heures ensemble, & enfin ils se retirent; c'est ce qu'ils appellent demander de la pluie, ou du beau tems.

Un Vice-Roi de la Province s'im-

patientant de ce que la pluie n'étoit pas accordée à ſes demandes réitérées, envoya un petit Mandarin dire de ſa part a l'Idole, que s'il n'y avoit de la pluie à tel jour qu'il déſignoit, il la chaſſeroit de la Ville, & feroit raſer ſon Temple. Il faut bien que l'Idole ne comprît pas ce langage, ou qu'elle ne s'effrayât pas beaucoup de ces menaces; car le jour marqué arriva ſans qu'il y eût de pluie. Le Vice-Roi offenſé de ce refus, ſongea à tenir ſa parole: il défendit au Peuple de porter ſon offrande à l'Idole; il ordonna qu'on fermât ſon Temple, & qu'on ſcellât les portes, ce qui fut exécuté ſur le champ. Mais la pluie étant venue quelque tems après, la colére du Vice Roi s'appaiſa, & il fut permis de l'honorer comme auparavant.

Les Nobles tiennent le ſecond rang dans l'Iſle. On appelle ainſi ceux qui ont été autrefois Mandarins, ſoit qu'ils ayent été caſſés, & preſque tous ſont de ce nombre, ſoit que d'eux-mêmes ils ayent quitté le Mandarinat avec

l'agrément du Prince, ou qu'ils y ayent été forcés par la mort de leur pere ou de leur mere. Car un Mandarin qui a fait une ſemblable perte, doit auſſi-tôt ſe dépouiller de ſa Charge, & donner par-là une marque publique de ſa douleur.

On met encore au rang des nobles, ceux qui n'ayant pas eû aſſez de capacité pour parvenir aux degrés littéraires, ſe ſont procuré par argent certains titres d'honneur, à la faveur deſquels ils entretiennent avec les Mandarins un commerce de viſites, qui les fait craindre & reſpecter du Peuple.

Le troiſiéme Ordre eſt celui des Lettrés. On compte dans l'Iſle près de 400. Bacheliers. Outre cela il s'y trouve une infinité de gens d'étude, qui, depuis l'âge de 15. à 16. ans, juſqu'a celui de 40. viennent tous les trois ans pour les examens au Tribunal du Gouverneur, qui leur donne le ſujet de leur compoſition. Tous aſpirent également au degré de Bachelier, quoiqu'il y en ait peu qui y

parviennent. C'eſt bien plutôt l'ambition que le déſir de ſe rendre habiles, qui les ſoutient dans une ſi longue étude. Outre que le degré de Bachelier les met à couvert des châtimens du Mandarin, il leur donne le privilége d'être admis à ſon audience, de s'aſſeoir en ſa préſence, & de manger avec lui; honneur qui eſt infiniment eſtimé à la Chine, & qui ne s'accorde à aucune perſonne du peuple.

Enfin, le dernier Ordre comprend tout le Peuple. Il eſt ſurprenant de voir avec quelle facilité un ſeul Mandarin le gouverne. Il publie ſes ordres ſur un ſimple quarré de papier, ſcellé de ſon Sceau, qu'il fait afficher aux carrefours des Villes & des Villages; & il eſt auſſi-tôt obéï.

Une ſi prompte obéiſſance vient de la crainte & du reſpect que le Mandarin s'attire, par la maniere dont il conduit un ſi grand Peuple. Il ne paroît jamais en public, qu'avec un grand appareil. Il eſt ſuperbement vêtu; ſon viſage eſt grave & ſévére.

Quatre hommes le portent assis sur une chaise découverte toute dorée ; il est précédé de tous les gens de son Tribunal, dont les bonnets & les habits sont d'une forme extraordinaire. Ils marchent en ordre des deux côtés de la rue : les uns tiennent devant lui un parasol de soie, les autres frappent de tems en tems sur un bassin de cuivre, & d'espace en espace avertissent à haute voix le peuple de se tenir dans le respect à son passage. Quelques-uns portent de grands fouets, d'autres traînent de longs bâtons ou des chaines de fer : le fracas de tous ces instrumens fait trembler un peuple naturellement timide, & qui sçait qu'il n'échapperoit pas aux châtimens que lui feroit souffrir le Mandarin, s'il contrevenoit publiquement a ses ordres.

Il n'y a guéres de peuple qui craigne davantage la mort, que ces Insulaires, quoique pourtant il s'en trouve plusieurs, sur-tout parmi les personnes du sexe, qui se la procurent, ou par colere, ou par désespoir.

Mais il ſemble qu'ils appréhendent encore plus de manquer de cercueil après leur mort. Tel qui n'aura que neuf a dix piſtoles, les emploiera a ſe faire conſtruire un cercueil, plus de vingt ans avant qu'il en ait beſoin; & il le regarde comme le meuble le plus précieux de ſa maiſon.

Il y a un certain canton de l'Iſle, où les Peuples aiment les procès de telle ſorte, qu'ils engagent leurs maiſons, leurs terres, leurs meubles, tout ce qu'ils ont, ſeulement pour avoir le plaiſir de plaider, & de faire donner une quarantaine de coups de bâton à leur ennemi. Il arrive quelquefois que celui-ci, moyennant une plus groſſe ſomme qu'il donne ſous main au Mandarin, a l'adreſſe d'éluder le châtiment, & de faire tomber les coups de bâton ſur le dos de celui-là même qui l'avoit appellé en juſtice. De-là naiſſent entr'eux des haines mortelles, qu'ils conſervent toujours dans le cœur, juſqu'a ce qu'ils ayent trouvé l'occaſion d'en tirer une vengeance qui les ſatisfaſſe.

La

La voie la plus ordinaire qu'ils employent pour se venger, est de mettre le feu pendant la nuit a la maison de leur ennemi. Les pailles allumées qui le réveillent en tombant sur lui, le font souvenir alors des coups de baton qu'il a fait donner. Ce crime est un des capitaux de l'Empire ; & selon les Loix, ceux qui en sont convaincus doivent être punis de mort.

CHAPITRE VIII.

Description de l'Isle de Ténériffe : maniere dont se vendange la Malvoisie. Description de l'Isle de Cuba, du Port & de la Ville de Havane, de la Vera-Crux, de la Puebla de Los-Angelos, de Mexico, d'Acalpulco ; & du Royaume de Zuoda.

LES richesses de l'Isle de Ténériffe, son grand commerce, & l'excellent vin de Malvoisie qu'elle

produit, la rendent la plus considérable de toutes les îles Canaries. Elle a dix-huit lieues de longueur, & environ cinq de largeur. Au milieu de l'Isle s'éléve cette fameuse montagne qu'on nomme le Pic de Ténériffe, & que l'on apperçoit de plus de cinquante lieues ; la hauteur est d'environ treize cens toises. Souvent il tombe de la neige sur le sommet, tandis que dans la plaine on est fort incommodé de la chaleur.

La Lagune, petite Ville, est la Capitale de l'Isle. On trouve au-delà une plaine de deux lieues, d'où l'on apperçoit la mer du côté de l'Oüest. Là commencent ces beaux côteaux de vignes entremêlées d'orangers, de citronniers, & d'autres arbres de l'Amérique.

La Malvoisie est un raisin d'une espéce particuliere. On cueille ses grappes avec attention ; & on ne prend que celles qui sont parfaitement mûres, pour les porter au pressoir. Quand le vin est tiré, on y mêle de la chaux vive, afin qu'il se conserve, lors-

qu'on le transporte dans les divers climats du monde. L'Isle a encore du vin blanc & du vin rouge d'une autre espéce. On y trouve aussi des pierres fort poreuses, à travers lesquelles on filtre l'eau qu'on veut boire.

L'Isle de Cuba a environ deux cens cinquante lieues de largeur. Il est presque impossible de croiser pendant l'Hiver dans ce canal, parce qu'on trouve au Sud plusieurs rochers le long de la grande Isle de Cuba, & au Nord le Parcel, où il y a de petites Isles fort basses; le passage en quelques endroits n'a pas quatre lieues de largeur. Il n'y a plus d'Indiens dans cette Isle. Elle est toute peuplée d'Espagnols, qui y ont plusieurs Villages; elle a un Evêque, qui fait sa résidence ordinaire à la Havane, Capitale de toute l'Isle. C'est principalement dans l'Isle de Cuba que croît cet excellent Tabac, qu'on apporte en poudre & en fueilles en Espagne, & qu'on vend dans toute l'Europe sous le nom de Tabac d'Espagne

Le Port de la Havane est défendu

par le Fort du More ; ce Château a plus de ſoixante canons de fonte. L'autre paſſe eſt au milieu, entre le Fort du More & un autre Fort, qui a trente-ſix piéces de groſſe artillerie de fonte. Quand on approche de la Ville, on ſe trouve à la portée des canons d'un troiſiéme Fort plus petit que les deux autres ; il ne peut paſſer qu'un ſeul vaiſſeau dans chaque paſſe, le reſte étant ſemé de rochers à fleur d'eau. Ce Port, ou plûtôt cette Baye s'enfonce une lieue au Sud, & forme comme différens bras à l'Oueſt & à l'Eſt. Le mouillage en eſt bon ; & on y eſt en ſûreté contre les vents les plus violens.

La Ville eſt bien fortifiée ; elle a du côté de la terre pluſieurs Baſtions avec leurs courtines : ſa figure eſt preſque ronde. Il faut environ une heure pour en faire le tour. Il y a trois Paroiſſes, ſix maiſons de différens Ordres, & trois monaſteres de Religieuſes.

On ne ſçait guéres ſi l'on doit donner le nom de Port à la rade de la

Vera-Crux, qui eſt à 19. degrés & 10. minutes, & à 7. heures de différence du Méridien de Paris. Les vaiſſeaux mouillent a l'abri du Fort ſaint Jean d'Ulva. Ce Fort a été conſtruit dans une petite Iſle, que la marée couvre entiérement lorſqu'elle eſt haute. Ce fut le Vendredi Saint de l'année 1519. que Fernand Cortez débarqua près de ſaint Jean d'Ulva; & c'eſt à l'occaſion de ce ſaint jour, qu'il donna le nom de *Vera-Crux* à la Ville, qu'il fonda cinq lieues plus au Nord que la petite Iſle d'Ulva. On l'appelle à préſent la *vieja-Crux*, pour la diſtinguer de celle où eſt maintenant le Port, qu'on appelle la *nueva-Vera-Crux*. C'eſt le ſeul Port qui ſoit dans le Golfe du Méxique. Cette Ville n'eſt que le tiers de la Havane. Elle n'eſt conſidérable, que par le ſéjour qu'y font les vaiſſeaux marchands qui viennent de Cadix, & qui s'en retournent chargés d'argent, de cacao, d'indigo, & de cochenille.

La puebla de los-Angelos eſt la Ville la plus conſidérable du Méxique,

après la Capitale. Elle eſt à peu près de la grandeur d'Orléans ; les rues en ſont fort droites, & les maiſons aſſez belles. Elle eſt partagée en quatre Paroiſſes. On y compte neuf Monaſtéres de Religieuſes, & un plus grand nombre de communautés d'hommes. Rien n'égale la magnificence des Egliſes, ſur-tout de la Cathédrale.

La Ville de México eſt éloignée de 22. lieues de la *Puebla*, & de 80. de la Vera-Crux. México eſt la Ville la plus belle & la plus conſidérable du nouveau monde. Elle eſt ſituée dans une grande plaine, environnée d'un cercle de montagnes de plus de quarante lieues. Dans la ſaiſon des pluies, qui commencent vers le mois de Mai, on ne peut y entrer que par trois chauſſées, dont la plus petite a une grande demi-lieue de longueur. Les deux autres ſont d'une lieue, & d'une lieue & demie ; mais dans les tems de ſéchereſſe, le lac au milieu duquel la Ville eſt ſituée, diminue conſidérablement. Les Eſpagnols ſe ſont efforcés de faire écouler les eaux à

travers les montagnes qui environnent cette grande plaine ; mais après bien des frais & des travaux immenſes, ils n'ont réuſſi qu'en partie dans l'exécution de leur projet: néanmoins, ils ont remédié par-là aux grandes inondations dont la Ville étoit ſouvent menacée.

La Ville de Méxíco eſt bâtie fort réguliérement ; elle eſt traverſée de quelques canaux, leſquels ſe rempliſſent des eaux qui viennent du lac. On en pourroit creuſer dans toutes les rues. Elle eſt beaucoup plus grande que la *Puebla*. Quelques Eſpagnols y comptent deux cens mille ames ; mais ſi l'on veut examiner les choſes ſans préjugé, on n'y en trouvera pas plus de ſoixante mille.

Il y a dix mille blancs dans Méxíco : le reſte des habitans eſt compoſé d'Indiens, de Noirs d'Afrique, de Mulâtres, de Meſtis & d'autres peuples, qui deſcendent du mélange de ces diverſes nations entr'elles, & avec les Européens ; ce qui a formé des hommes de couleurs ſi différentes de-

puis le blanc jusqu'au noir, que parmi cent visages, à peine en trouve-t'on deux qui soient de la même couleur.

Les maisons y sont belles, & les Eglises magnifiques. Il y a un grand nombre de Communautés religieuses; on y voit rouler beaucoup plus de carrosses qu'en aucune ville de France, si l'on excepte Paris. Le climat est charmant. On peut être toute l'année habillé de drap d'Espagne, quoiqu'on soit environ à 20. degrés de latitude Nord. Dans le fort de l'Eté on n'a qu'a se tenir a l'ombre, pour se garantir de l'incommodité que cause la chaleur. C'est ce qui donna lieu à la réponse que fit autrefois à Charles V. un Espagnol nouvellement arrivé du Mexique. Ce Prince lui ayant demandé combien de tems il y avoit au Mexique entre l'Eté & l'Hiver: » Autant de tems, Sire, lui répon» dit il, qu'il en faut pour passer du » soleil a l'ombre. « Les pluies qui commencent au mois de Mai, & qui ne finissent qu'après l'Eté, contribuent beaucoup

beaucoup à modérer les grandes chaleurs.

Enfin si l'on considére la quantité d'argent qu'on apporte chaque jour des mines dans cette Ville, la magnificence des Eglises & des autres Edifices, le grand nombre de carrosses qui roulent continuellement dans les rues, & les richesses immenses de plusieurs Espagnols, on se formera l'idée d'une des premiéres & des plus riches Villes du monde; mais d'un autre côté, quand on voit que les Indiens qui font la plus grande partie du peuple, sont mal vêtus, qu'ils vont sans linge & nuds pieds, on a de la peine à se persuader que cette Ville soit effectivement si opulente.

On compte quatre vingt lieues de México à Acapulco. Ce Bourg est à seize degrés quarante-cinq minutes de latitude Nord, selon les observations des Pilotes. Les Marchands de México y ont des maisons, où ils mettent les marchandises qu'on apporte de Manille. Tandis que le vais-

ſeau des Philippines eſt dans le port, on y voit quantité de Marchands; mais à peine eſt-il parti, que chacun ſe retire. Les Habitans même les plus riches vont paſſer l'Eté plus avant dans les terres, pour éviter le mauvais air d'Acapulco.

Le Port eſt bon & ſûr; mais le Château n'eſt pas fort: il y a pourtant une belle artillerie de fonte. Les Vaiſſeaux des Philippines y arrivent d'ordinaire vers les mois de Décembre & de Janvier, & ils en partent depuis le commencement de Mars, juſqu'aux premiers jours d'Avril. S'ils partoient plus tard, ils ne trouveroient pas les briſées (nom qui ſe donne à un vent qui vient du côté de la mer) aſſez fortes pour leurs peſans galions; & au de-là des Iſles Mariannes, ils auroient infailliblement à eſſuyer des vents d'Oueſt, qui commencent à la fin de Juin, & qui leur ſont entiérement contraires. Il arrive ſouvent des tremblemens de terre à Acapulco.

Le petit Royaume de Quéda eſt

tributaire du Roi de Siam. La Ville a ſept à huit mille Habitans, & tout le Royaume environ vingt mille. L'entrée de la riviére eſt à ſix degrés dix minutes de latitude Nord. On voit au Nord-Eſt de l'entrée, à deux ou trois lieues dans les terres, la montagne de l'Eléphant; elle eſt ainſi appellée, parce que de loin elle a la figure de cet animal. Il n'y a que des Vaiſſeaux médiocres, qui puiſſent paſſer la barre, ſur laquelle il n'y a que deux braſſes & demie de haute mer. Dans la riviére, juſqu'auprès de Quéda, on trouve quatre braſſes d'eau de haute mer.

Les Habitans ſont Malais; ils ſuivent tous la Secte Mahométane des Turcs & des Mogols. Leurs maiſons ſont bâties de Bambou, & élevées ſur des pilliers, à quatre ou cinq pieds de terre, à cauſe de l'humidité. Le Roi & quelques-uns des plus riches ont des maiſons de planches: leurs vêtemens ſont ſemblables à ceux des Malais de Malaca, de Jor & de Sumatra. Ils ont preſque tous

les cheveux longs ; une piéce de toile ou de ſoie leur entoure la tête, ſans la couvrir entiérement. Ils portent toujours ſur eux leur cric ; c'eſt un poignard fort tranchant, long de quinze à dix-huit pouces, & large de deux. Pluſieurs ſont faits en figure d'onde, & ont des poignées d'or. Ils ont auſſi des Zagayes & quelques mouſquets. Leurs boucliers ſont ronds & fort légers ; ils ont deux pieds & quelques pouces de diamétre. Ils ſont a l'épreuve du ſabre & du piſtolet. Il y a dans le pays pluſieurs familles venues de la côte de Coromandel. Il eſt aiſé de les diſtinguer, parce qu'ils ſont plus noirs & plus timides que les Malais. On y trouve auſſi quelques Chinois, qui y ſont venus de Siam par terre.

Ce Royaume n'eſt pas peuplé ; il eſt rempli de grandes forêts où l'on voit quantité de Bufles ſauvages, d'Eléphans, de Cerfs & de Tigres. On y prend les Eléphans comme dans le Royaume de Siam, & c'eſt un des principaux revenus du Roi Les plai-

nes ſont coupées de pluſieurs ruiſſeaux, qui les rendent fertiles. Outre les fruits ordinaires qui viennent dans les Indes, la terre y produit d'elle-même pluſieurs fruits excellens inconnus aux autres parties du monde, parmi leſquels le Dangouſtan & le Durion ſont les plus eſtimés, même des Européens.

Le Roi ne leve aucun tribut ſur ſes ſujets : il a des mines d'un étain qui eſt auſſi blanc que celui d'Angleterre ; mais qui n'en a pas la ſolidité. Il en fait fabriquer des pieces de monnoie qui peſent une livre, & qui ne valent que ſept ſols. Il fait battre auſſi de petites piéces d'or rondes de bas alloi, d'une ligne & demie de diamétre, ſur leſquelles ſont gravées des lettres Arabes. On en donne cinq pour un écu d'Eſpagne. Une petite monnoie de cuivre, qui ne vaut qu'un denier de France, a cours parmi le peuple. Les vivres y ſont fort bons,& à vil prix. Les Marchands de Surate viennent y charger de l'étain, qu'on appelle le Calin aux

Indes. Ceux de la côte de Coromandel y portent des toiles de coton ; & ils en tirent de l'or en poudre & des Eléphans.

CHAPITRE IX.

Différentes particularités du Royaume de Sennar ; Deſcription de la Capitale & du Palais ; Ordre qui s'obſerve lorſque le Roi va à la campagne ; maniére dont s'adminiſtre la juſtice ; Richeſſes & Fertilité du Pays ; différentes Monnoies qui y ont cours ; Mœurs, Coûtumes & Commerce des Habitans ; Habillemens ſinguliers des Dames de qualité ; Arbres extraordinaires qui ſe trouvent dans ce pays.

LA Ville de Sennar, Capitale du Royaume de ce nom, a près d'une lieue & demie de circuit. Elle eſt fort peuplée, mais mal-propre & mal policée. On y compte environ cent mille ames. Elle eſt ſituée à

l'Occident du Nil, ſur une hauteur, à treize degrés quatre minutes de latitude Septentrionale. Les maiſons n'ont qu'un étage, & ſont mal bâties; mais les terraſſes qui leur ſervent de toit, ſont fort commodes. Le Palais du Roi eſt environné de hautes murailles de briques cuites au ſoleil; il n'a rien de régulier. On n'y voit qu'un amas confus de bâtimens, qui n'ont aucune beauté. Les appartemens de ce Palais ſont aſſez richement meublés, avec de grands tapis à la maniére du Levant.

Mais ſouvent le Roi quitte ſon Palais, pour aller à ſes maiſons de campagne. Voici l'ordre qu'il tient dans ſa marche. Trois à quatre cens Cavaliers montés ſur de très beaux chevaux paroiſſent d'abord. Le Roi vient enſuite, environné d'un grand nombre de valets de pied & de ſoldats armés, qui chantent à haute voix ſes louanges, & qui jouent du tambour de baſque; ce qui fait une aſſez agréable harmonie. Sept à huit cens filles ou femmes marchent pêle mêle avec

ces ſoldats, & portent ſur leurs têtes de grands paniers ronds de paille de diverſes couleurs, & très-bien travaillés. Ces paniers qui repréſentent toutes ſortes de fleurs, & dont le couvercle eſt en Pyramide, couvrent des plats de cuivre étamés, remplis de fruits & de viandes toutes préparées. Ces plats ſont ſervis devant le Roi; & on les diſtribue enſuite à ceux qui ont l'honneur de l'accompagner. Deux ou trois cens Cavaliers ſuivent dans le même ordre que les premiers, & ferment toute cette marche.

Le Roi qui ne paroît jamais en public que le viſage couvert d'une gaze de ſoie de pluſieurs couleurs, ſe met à table ſi-tôt qu'il eſt arrivé. Son divertiſſement le plus ordinaire eſt de propoſer des prix aux Seigneurs de ſa Cour, & de tirer avec eux au blanc avec le fuſil. Après avoir paſſé la plus grande partie du jour dans cet exercice, il retourne à la Ville dans le même ordre qu'il en eſt ſorti le matin. Les jours qu'il ne va pas à la

promenade, il tient Conseil matin & soir. On ne cherche pas en ce pays-là à prolonger les procès; aussi-tôt qu'un criminel est arrêté, on le présente au Juge qui l'interroge, & qui le condamne à mort, s'il est coupable. La Sentence s'exécute sur le champ. On prend le criminel, on le renverse par terre, & on le frappe sur la poitrine à grands coups de bâton, jusqu'à ce qu'il expire.

Tout est à grand marché à Sennar. Un Chameau ne coûte que sept à huit livres, un Bœuf cinquante sols, un Mouton quinze, & une Poule un sol. Il en est ainsi à proportion des autres denrées : le pain de froment n'est pas du goût de ces Peuples; ils n'en font que pour les Etrangers. Celui dont ils se servent, est de *Dora*, qui est un petit grain rond. Ce pain est bon quand il est frais; mais après un jour il est insipide, & on ne peut en manger. C'est une espéce de gâteau fort large, & de l'épaisseur d'un écu. Les marchandises de ce pays sont les dents d'Eléphans, le Tama-

rin, la Civette, le Tabac, la poudre d'or, &c. On tient tous les jours marché dans la grande place qui eſt au milieu de la Ville, où l'on vend toutes ſortes de denrées & de marchandiſes. On en tient encore un autre, dans la place qui eſt devant le Palais du Roi. C'eſt dans ce marché qu'on expoſe en vente les Eſclaves. Ils ſont aſſis à terre, les jambes croiſées l'une ſur l'autre, les hommes & les garçons d'un côté, les femmes & les filles de l'autre. On a un Eſclave des plus forts & des plus robuſtes pour dix écus ; ce qui fait que les Marchands d'Egypte en enlevent tous les ans un très grand nombre.

La monnoie la plus baſſe de ce Royaume vaut un double de France. C'eſt un petit morceau de fer, de la figure d'une Croix de Saint Antoine. Le *Fadda* vient de Turquie. C'eſt une monnoie d'argent fort mince, & moins grande qu'un denier. Elle vaut un ſol-marqué. Outre ces deux monnoies, on ne ſe ſert que de réaux & de piaſtres d'Eſpagne, qui

doivent être rondes ; car les quarrées ne passent point dans le Commerce. Les piastres valent environ quatre francs dans ce pays-là.

Les chaleurs de Sennar sont si insupportables, qu'on a peine à respirer pendant le jour. Elles commencent au mois de Janvier, & ne finissent qu'à la fin d'Avril : elles sont suivies de pluies abondantes qui durent trois mois, qui infectent l'air, & qui causent une grande mortalité parmi les hommes & parmi les animaux. C'est un peu la faute des Habitans qui sont mal-propres, & qui n'ont aucun soin de faire écouler les eaux qui croupissent, & qui venant ensuite à se corrompre, répandent des vapeurs malignes.

Ces peuples sont naturellement fourbes & trompeurs, mais d'ailleurs fort superstitieux, & fort attachés au Mahométisme. L'eau-de-vie, le vin, l'hidromel même leur sont défendus ; & ils n'en boivent qu'en cachette. Leur boisson est une espéce de bierre, qu'ils appellent *Bousa*. Elle est

fort épaiſſe, & d'un fort mauvais goût. Voici la maniére dont ils la préparent. Ils font rôtir au feu la graine de *Dora* : ils la jettent enſuite dans l'eau froide ; & après vingt-quatre heures ils en boivent. Ils ont auſſi l'uſage du caffé, qu'ils boivent volontiers. On ne s'en ſert pas en Ethiopie.

Les femmes de qualité ſont couvertes d'une veſte de ſoie, ou de toile de coton fort fine, avec de larges manches qui pendent juſqu'a terre. Leurs cheveux ſont treſſés & chargés d'anneaux d'argent, de cuivre, de laiton, d'ivoire ou de verre de diverſes couleurs. Ces anneaux ſont attachés à leurs treſſes en forme de couronnes ; leurs bras, leurs jambes, leurs oreilles, leurs narines mêmes ſont chargées de ces mêmes anneaux. Elles ont aux doigts pluſieurs bagues, dont les pierres ne ſont pas fines. Toute leur chauſſure conſiſte en de ſimples ſemelles, qu'elles attachent aux pieds avec des cordons. Pour les femmes & les filles du commun, el-

les ne ſont couvertes que depuis la ceinture juſqu'aux genoux.

Les marchandiſes qu'on apporte au Royaume de Sennar ſont des épiceries, du papier, du laiton, du fer, du fil d'archal, du vermillon, du ſublimé, de l'arſenic blanc & jaune, de la clinquaillerie, du ſpica de France, du mahaleb d'Egypte, qui eſt une graine d'une odeur forte, des couteries de Veniſe, qui ſont des eſpéces de chapelets de verre de toutes les couleurs, & enfin du noir à noircir, qu'ils appellent *Kool*, & qui eſt fort eſtimé en ce pays là, parce qu'on s'en ſert pour noircir les yeux & les ſourcils. Toutes ces marchandiſes ont auſſi cours en Ethiopie, avec cette différence, qu'a *Sennar* les plus gros grains de verre ſont les plus eſtimés, & en Ethiopie les plus petits.

Les Marchands de *Sennar* font un grand commerce du côté de l'Orient. Au tems de la Mouſſon, ils s'embarquent à *Suaquen* ſur la Mer Rouge. La pêche des perles qu'on fait en ce lieu-la, & la Ville de *Suaquen*, ap-

partiennent au Grand Seigneur. Ils passent de-là à Moka, Ville de l'Arabie heureuse, qui appartient au Roi d'Yémen, & se rendent ensuite à *Surate*, où ils portent l'or, la civette & les dents d'Eléphant, & en rapportent les épiceries & les autres marchandises des Indes. Ils emploient ordinairement deux ans à faire ce voyage.

Lorsque le Roi de Sennar est mort, le Grand Conseil s'assemble, & par une coûtume barbare, fait égorger tous les freres du Prince qui doit monter sur le Trône.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce pays-là, est une prodigieuse quantité de différens arbres, qui sont inconnus en Europe. Il y en a qui sont de beaucoup plus hauts que les plus grands chênes, & si gros, que neuf hommes ensemble ne pourroient pas les embrasser. Leur feuille est à peu près semblable à celle du melon, & leur fruit qui est très-amer, aux Courges. Il y en a aussi de ronds. On voit un de ces arbres creusé naturel-

lement, où l'on entre par une petite porte dans une espéce de chambre ouverte par en haut, & dont la capacité est si grande, que cinquante personnes peuvent aisément s'y tenir debout.

Le Gelingue est un autre arbre, qui n'est pas plus gros qu'un chêne, mais qui est aussi haut que ceux dont nous venons de parler. Son fruit est de la figure des melons d'eau, mais un peu plus petit. Il est divisé par dedans en célules remplies de graine jaune, & d'une substance qui approche fort du sucre réduit en poudre. Cette substance est un peu aigre, mais agréable, de bonne odeur & très-rafraichissante. L'écorce en est dure & épaisse. La fleur de cet arbre a cinq feuilles blanches comme le lys, & porte une graine semblable à celle d'un pavot.

Il y a encore en ce pays là une autre espéce d'arbre nommé Déleb. Il est une fois plus haut que les plus hauts palmiers, & à peu près de la même figure. Ses feuilles ressemblent

à un éventail ; mais elles ſont plus larges. Son fruit eſt rond & en grappe ; & depuis la queue juſqu'au milieu, un peu plus gros que ceux du *Gelingue*. Ce fruit eſt couvert de cinq écailles fort dures, qui forment une eſpéce de calice. Il eſt jaune, quand il eſt mûr ; & ſon écorce eſt ſi dure, que quand ces arbres ſont agités par les vents, ces fruits ſe heurtant les uns les autres, font un bruit épouvantable. S'il s'en détachoit alors quelqu'un, & qu'il vint à tomber ſur la tête d'un homme, il le tueroit infailliblement. Quand on a caſſé l'écorce de ce fruit, ce qu'on ne fait qu'avec peine, on découvre quantité de filamens, qui ſoutiennent une ſubſtance à peu près ſemblable au miel. Cette ſubſtance qui a l'odeur du Baume, eſt ſi douce & ſi agréable, qu'on ne peut rien manger de plus délicieux. On trouve au milieu de cette ſubſtance une lentille brune, groſſe & fort dure, qui eſt la ſemence de cet arbre. Outre le fruit dont nous venons de parler, ce même arbre

arbre en porte encore un autre en forme de rave, couvert de trois écorces que l'on leve, & qui a le goût des chataignes cuites.

Le *Dom* eſt comme le mâle du *Deleb*. Il n'eſt pas ſi haut de la moitié qu'un palmier. Mais ſes feuilles ſont preſque auſſi longues, & une fois plus larges. On en fait des paniers, des nattes, & même des voiles pour les Vaiſſeaux de la Mer Rouge. Cet arbre pouſſe un fruit long d'un pied, qui eſt couvert de cinq ou ſix feuilles, & dont la ſubſtance eſt blanche & douce comme le lait, & fort nourriſſante.

L'arbre qu'on appelle *Couglés*, eſt encore d'une groſſeur énorme. Ce ſont neuf ou dix gros arbres liés & collés enſemble d'une maniére fort irréguliére. Il a la feuille petite, & ne porte point de fruit, mais ſeulement de petites fleurs bleues ſans odeur. Il y a encore dans la vaſte forêt de Sennar pluſieurs autres arbres entiérement inconnus aux Européens.

CHAPITRE X.

Deſcription de Gondar, Capitale de l'Ethiopie ; Grand Commerce qui s'y fait ; Monnoies qui ont cours dans l'Empire ; vaſte étendue de l'Ethiopie ; Richeſſes & Fertilité du Pays ; Puiſſance de l'Empereur. Cauſe du débordement du Nil ; Sources de ce Fleuve ; Habillemens des perſonnes de qualité. De la Civette : des Hipopotames ; maniére dont on les prend : Deſcription d'Erfrus : Cérémonies que les Ethiopiens obſervent dans leurs Funérailles.

GONDAR ou *Gondar à Catma*, c'eſt-à-dire, Ville du Cachet, eſt la Capitale de l'Ethiopie. Quoique l'étendue de cette Ville ſoit de trois ou quatre lieues, elle n'a point l'agrément des Villes d'Europe ; & elle ne peut l'avoir, parce que les maiſons n'ont qu'un étage, & qu'il n'y a point

de boutiques ; cela n'empêche pas qu'il ne s'y faſſe un grand commerce. Tous les Marchands s'aſſemblent dans une grande & vaſte place, pour y traiter de leurs affaires ; ils y expoſent en vente leurs marchandiſes. Le marché dure depuis le matin juſqu'au ſoir. On y vend toutes ſortes de marchandiſes. Chacun a un lieu qui lui eſt propre, & où il expoſe ſur des nattes ce qu'il veut vendre. L'or & le ſel ſont la monnoie dont on ſe ſert. L'or n'eſt point marqué au coin du Prince, comme en Europe ; il eſt en lingots, qu'on coupe ſelon qu'on en a beſoin, depuis une once juſqu'à une demi-dragme, qui vaut trente ſols argent de France ; & afin qu'on ne l'altére pas, il y a par-tout des Orfévres qui en jugent à l'épreuve. On ſe ſert du ſel de roche pour la petite monnoie. Il eſt blanc comme la neige, & dur comme la pierre. On le tire de la montagne *Laſta* ; & on le porte dans les magaſins de l'Empereur, où on le forme en tablettes, qu'on appelle *Amouly*, ou en demi-

tablettes, qu'on nomme *Courmas*. Chaque tablette eſt longue d'un pied, large & épaiſſe de trois pouces. Dix de ces tablettes valent trois livres de France. On les rompt, ſelon le payement que l'on a à faire, & on ſe ſert de ce ſel également pour la monnoie & pour l'uſage domeſtique.

Il y a environ cent Egliſes dans la Ville de *Gondar*. Le Patriarche qui eſt le Chef de la Religion, & qui demeure dans un beau Palais près de l'Egliſe Patriarchale, dépend du Patriarche d'Alexandrie qui le conſacre. Il nomme tous les Supérieurs des Monaſtéres, & a un pouvoir abſolu ſur tous les Moines qui ſont en grand nombre; car il n'y a point d'autres Prêtres en Ethiopie, comme il n'y a point d'autres Evêques que le Patriarche. On peut juger du grand nombre de Prêtres qu'il y a dans tout l'Empire, parce que dans une ſeule Ordination, on en conſacre quelquefois juſqu'a dix mille, & ſix mille Diacres. Toute la cérémonie de leur ordination conſiſte, en ce que

le Patriarche assis récite le commencement de l'Evangile sur la tête de ceux qu'il veut ordonner Prêtres, & leur donne sa bénédiction avec une croix de fer de sept à huit livres, qu'il tient a la main. Pour les Diacres, il se contente de leur donner la bénédiction, sans réciter l'Evangile.

L'Empire d'Ethiopie comprend une vaste étendue de pays. Il est composé de plusieurs Royaumes. Celui de *Tigré* a vingt-quatre Principautés de sa dépendance. Ce sont autant de petits Gouvernemens. Le Royaume d'*Agau*, avant que les Ethiopiens en fissent la conquête, étoit une République, qui avoit ses Loix & son Gouvernement particulier. L'Empereur d'Ethiopie a toujours deux armées sur pied; l'une sur les Frontiéres du Royaume de *Nerea*, & l'autre sur celle du Royaume de *Govamo*, où sont les plus riches mines d'or. On porte à Gondar tout ce qu'on tire de ces mines: on le purifie, & on le met en lingots, qu'on porte dans le Trésor Royal, d'où il ne sort que pour le payement des

Troupes, & pour les dépenſes de la Cour.

La grande puiſſance de l'Empereur vient de ce qu'il eſt le maître abſolu de tous les biens de ſes ſujets. Il les ôte & les donne comme bon lui ſemble. Quand le Chef d'une famille meurt, il s'empare de tous ſes biens immeubles, dont il laiſſe les deux tiers à ſes enfans ou à ſes héritiers. Il diſpoſe de l'autre tiers en faveur d'un autre, qui devient par-là ſon feudataire, & qui eſt obligé de le ſervir à la guerre à ſes dépens, & de lui fournir des ſoldats à proportion des biens qu'il lui donne; ce qui fait que ce Prince qui a un nombre preſque infini de feudataires, peut mettre de puiſſantes armées ſur pied en peu de tems, & à peu de frais.

Dans toutes les Provinces il y a des contrôles, où l'on tient un regiſtre exact de tous les biens, qui reviennent au domaine Impérial par la mort du poſſeſſeur; & qui ſont enſuite donnés à des feudataires. Voici la maniere dont l'Empereur les met

en poſſeſſion de ces biens. Il envoie à celui qu'il a choiſi pour être ſon feudataire; un bandeau de taffetas, ſur lequel ſont écrits ces mots en lettres d'or : *Jeſus, Empereur d'Ethiopie, de la Tribu de Juda*, lequel a toujours vaincu ſes ennemis. L'Officier qui porte cet ordre de l'Empereur, attache lui-même en cérémonie ce bandeau au front du nouveau feudataire, & va enſuite accompagné de trompettes, de tymbales, & d'autres inſtrumens, & de quelques cavaliers, le mettre en poſſeſſion des biens dont le Prince vient de le gratifier.

Les pluies durent ſix mois en Ethiopie. Elles commencent au mois d'Avril, & ne ceſſent qu'à la fin de Septembre. Pendant les trois premiers mois, les jours ſont ſereins & beaux. Mais dès que le ſoleil ſe couche, il pleut juſqu'à ce qu'il ſe léve, ce qui eſt accompagné ordinairement de tonnerres & d'éclairs. On a cherché long-tems la cauſe du débordement du Nil. On l'a attribuée mal à propos à la fonte des neiges; car on

n'en a peut-être jamais vû en Ethiopie. Il n'en faut point chercher d'autre cauſe, que ces pluies, qui ſont ſi abondantes, qu'il ſemble que ce ſoit un déluge d'eau qui tombe. Les torrens s'enflent alors extraordinairement, & entraînent avec eux de l'or beaucoup plus pur, que celui qu'on tire des mines. Les payſans le ramaſſent avec un grand ſoin.

Il n'y a guére de pays plus peuplé, ni plus fertile que l'Ethiopie. Toutes les campagnes, & les montagnes même qui ſont en grand nombre, ſont cultivées. On voit des plaines entiére couvertes de cardamomum, & de gingembre, qui a une odeur très-agréable. La plante en eſt quatre fois plus grande, que celle des Indes. La multitude des grandes rivieres qui arroſent l'Ethiopie, & qui ſont toujours bordées de lys, de jonquilles, de tulipes, & d'une infinité d'autres fleurs inconnues en Europe, rendent ce pays délicieux. Les forêts ſont remplies d'orangers, de citronniers, de jaſmins, de grenadiers, & de pluſieurs

ſieurs autres arbres couverts de très-belles fleurs, qui répandent une odeur merveilleuſe. On y trouve un arbre, qui porte une eſpéce de roſes beaucoup plus odoriférantes que celles d'Europe.

On voit en ce pays-là un animal extraordinaire. Il n'eſt guéres plus gros qu un chat. Il a le viſage d'un homme, & une barbe blanche. Sa voix eſt ſemblable à celle d'une perſonne qui ſe plaint. Cet animal ſe tient toujours ſur un arbre; il y naît, & il y meurt. Quand on en a pris quelqu'un qu'on veut élever, il dépérit, & meurt de mélancolie.

Auſſi-tôt que les pluies ſont ceſſées, l'Empereur a coûtume de ſe mettre en campagne, pour aller faire la guerre aux Rois de *Galla* & de *Changalla*, qui ſont ſes plus puiſſans ennemis. Avant que de ſe mettre en campagne, il fait publier le jour de ſon départ, & dreſſer ſes tentes dans une grande plaine à la vûe de la Ville de *Gondar*. Elles ſont toutes magnifiques. Celle où loge l'Empereur, eſt de

velours rouge brodé d'or. Trois jours après ce Prince fait porter par toute la Ville ſes deux grandes tymballes d'argent, monte à cheval, & ſe rend au Palais d'*Arringon*, où eſt le rendez vous de toute l'armée. L'Empereur emploie trois jours à en faire la revûe, après laquelle on entre en action. Les armées ſont ſi nombreuſes, que celle que l'Empereur commandoit en l'année 1699. étoit compoſée de quatre à cinq cens mille hommes.

On a été long-tems en Europe dans l'erreur ſur la couleur & le viſage des Ethiopiens; cela vient de ce qu'on les a confondus avec les Noirs de la Nubie leurs voiſins. La couleur naturelle des Ethiopiens eſt brune & olivâtre. Ils ont la taille haute & majeſtueuſe; les traits du viſage bien marqués; les yeux beaux & bien fendus; le nez bien pris, les lévres petites, & les dents blanches; au lieu que les habitans du Royaume de *Sannar*, ou de la Nubie, ont le nez écraſé, les lévres groſſes & épaiſſes, & le viſage fort noir.

L'habit des perſonnes de qualité eſt une veſte de ſoie ou d'une fine toile de coton, avec une eſpéce d'écharpe. Les bourgeois ſont habillés de la même maniere, avec cette différence, qu'ils ne portent point de ſoie, & que la toile de coton dont ils ſe ſervent eſt plus groſſiere. Pour le peuple, il n'a qu'un caleçon de coton, & une écharpe qui lui couvre la moitié du corps. La maniere de ſaluer en Ethiopie eſt fort ſinguliere. On ſe prend la main droite les uns aux autres ; & on ſe la porte mutuellement à la bouche. On prend auſſi l'écharpe de celui qu'on ſalue, & on ſe l'attache autour du corps, ce qui fait que ceux qui ne portent point de veſte, ſont demi-nuds quand on les ſalue.

Il y a dans le royaume de *Goyame* une montagne fort élevée, au haut de laquelle ſont deux groſſes ſources d'eau, l'une à l'Orient, l'autre à l'Occident. Ces deux ſources forment deux ruiſſeaux, qui ſe précipitent avec une grande impétuoſité vers le milieu de la montagne dans une

terre ſpongieuſe & tremblante, qui eſt couverte de cannes & de joncs. Ces eaux ne paroiſſent qu'à dix ou douze lieues de-là, où ſe réuniſſant, elles forment la riviére du Nil, qui ſe groſſit en peu de tems par les eaux de pluſieurs riviéres qu'elle reçoit. Ce qui eſt merveilleux, eſt que le Nil paſſe au milieu d'un lac ſans y mêler ſes eaux. Ce lac eſt ſi grand, qu'on l'appelle *Bahal Dembea*, c'eſt-à-dire, la mer de Dembea. Le pays qui l'environne eſt enchanté; on ne voit de tous côtés que de groſſes bourgades, & de beaux bois de lauriers. Sa longueur eſt d'environ cent lieues, & ſa largeur de trente-cinq à quarante. L'eau en eſt douce & agréable, & beaucoup plus légére que celle du Nil. Il y a vers le milieu de ce lac une Iſle, où l'Empereur a un Palais auſſi magnifique que celui de Gondar.

On voit ſur ce lac beaucoup d'*Hypopotames*. Ils pouſſent l'eau devant eux, & s'élancent fort haut. La peau de ces animaux eſt tantôt rouge, &

tantôt blanche. Leur tête reſſemble à celle des chevaux ; mais leurs oreilles ſont plus courtes. Ces Hypopotames ſont des amphibies, qui ſortent de l'eau pour brouter l'herbe ſur le rivage, d'où ils enlevent ſouvent les chévres & les moutons, dont ils ſe nourriſſent. Leur peau eſt fort eſtimée ; on en fait des boucliers, qui ſont à l'épreuve du mouſquet & de la lance. Les Ethiopiens mangent la chair de ces animaux, qui doit être une mauvaiſe nourriture.

Voici la maniere dont on les prend. Lorſqu'on en apperçoit quelqu'un, on le ſuit le ſabre à la main, & on lui coupe les jambes; ne pouvant plus nager, ils viennent au bord du rivage, où ils achevent de perdre leur ſang.

Emfras eſt après *Gond r*, dont elle n'eſt éloignée que d'une journée, la Ville la plus conſidérable de l'Ethiopie ; ſa ſituation eſt charmante, & ſes maiſons ſont très bien bâties. Elles ſont toutes ſéparées les unes des autres par des haies vives toujours

vertes, couvertes de fleurs & de fruits, & entremêlées d'arbres plantés à une distance égale : c'est l'idée qu'on doit se former de la plûpart des Villes d'Ethiopie. Le Palais de l'Empereur est situé sur une éminence, qui commande toute la Ville.

Emfras est fameuse par le commerce des esclaves & de la civette. On y éleve une quantité si prodigieuse de ces animaux, qu'il y a des marchands, qui en ont jusqu'a trois cens. La civette est une espéce de chat ; on a peine à la nourrir. On lui donne trois fois la semaine du bœuf crud, & les autres jours une espéce de potage au lait. On parfume cet animal de tems en tems de bonnes odeurs ; & une fois la semaine on racle proprement une matiere onctueuse qui sort de son corps avec sa sueur : c'est cet excrément qu'on appelle civette, du nom de l'animal même. On renferme cette matiére avec soin dans des cornes de bœuf, qu'on tient bien bouchées.

La vendange se fait à Emfras au

mois de Février. On trouve des grappes de raisin qui pésent plus de huit livres, & dont les grains sont gros comme de grosses noix. Il y en a de toutes les couleurs. Les raisins blancs, quoique de très-bon goût, n'y sont pas estimés; & cela vient uniquement de l'aversion que les Ethiopiens ont pour les Européens qui sont blancs.

Emfras est la seule Ville d'Ethiopie, où les Mahométans fassent un exercice public de leur religion, & où leurs maisons soient mélées avec celles des Chrétiens.

Les Ethiopiens n'ont qu'une femme; mais ils voudroient bien que l'Ecriture leur permît d'en avoir plusieurs. Les Religieux sont fort sévéres à l'égard de ceux qui en entretiennent plus d'une; mais les Juges laïques ne sont pas à beaucoup près si rigides.

Les obséques des Ethiopiens ont quelque chose de trop singulier, pour ne pas être rapporté. Lorsque quelqu'un meurt dans ce pays-là, on entend de tous côtés des cris épouvantables. Tous les voisins s'assemblent

dans la maiſon du défunt, & pleurent avec les parens qui s'y trouvent. On lave le corps mort avec des cérémonies particulieres ; & après l'avoir enveloppé d'un linceul neuf de coton, on le met dans un cercueil au milieu d'une ſalle, avec des flambeaux de cire : on redouble les cris & les pleurs au ſon des tambours de baſque. Les uns prient Dieu pour l'ame du défunt ; les autres diſent des vers à ſa louange, ou s'arrachent les cheveux, ſe déchirent le viſage, ou ſe brûlent la chair avec les flambeaux pour marquer leur douleur. Cette cérémonie qui eſt affreuſe & touchante, dure juſqu'à ce que les Religieux viennent lever le corps. Après avoir chanté quelques Pſeaumes, & fait les encenſemens, ils ſe mettent en marche, tenant à la main droite une croix de fer, & un livre de prieres à la gauche. Ils portent eux-mêmes le corps, & pſalmodient pendant tout le chemin. Les parens & amis du défunt ſuivent, & continuent leurs cris avec des tambours de baſque. Ils

ont tous la tête raſée, qui eſt la marque du deuil. Quand on paſſe devant quelque Egliſe, le convoi s'y arrête; on fait quelques prieres, & enſuite on continue ſon chemin juſqu'au lieu de la ſépulture. Là on recommence les encenſemens; on chante quelque tems les Pſeaumes d'un ton lugubre, & on met le corps en terre. Les aſſiſtans retournent à la maiſon du défunt, où l'on fait un feſtin. On s'aſſemble matin & ſoir pendant trois jours pour pleurer; & on ne mange point ailleurs pendant tout ce tems-là: après trois jours, on ſe ſépare juſqu'au huitiéme jour de la mort; & de huit jours en huit jours, on ſe raſſemble pour pleurer pendant deux heures, ce qui ſe pratique pendant toute l'année. C'eſt leur anniverſaire.

Une autre cérémonie plus ſinguliere encore, eſt celle qui s'obſerve le jour de l'Aſſomption, jour auquel l'Empereur a coûtume de communier. On voit douze mille hommes rangés en bataille dans la grande cour du Palais. L'Empereur revêtu ce jour-là

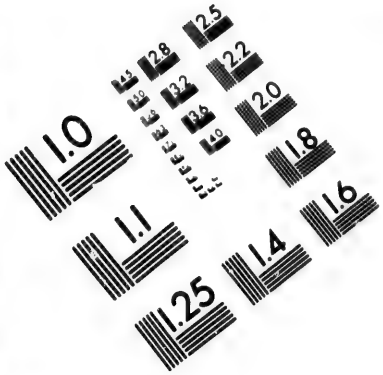
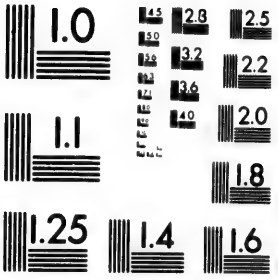
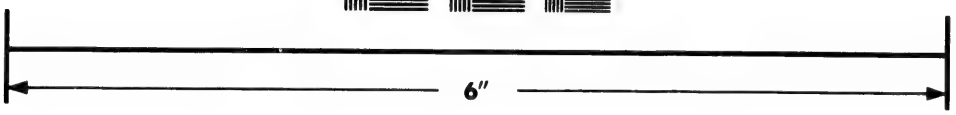
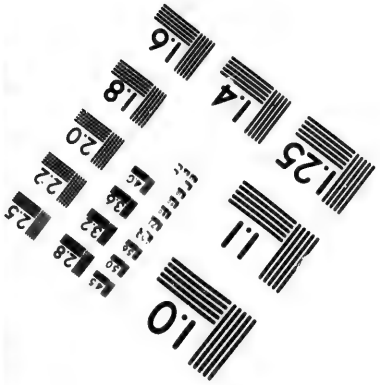
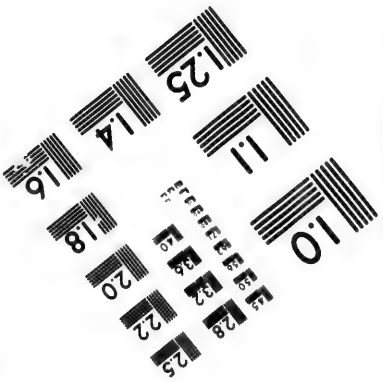


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

d'une veſte de velours bleu à fleurs d'or, qui traîne juſqu'a terre, a la tête couverte d'une mouſſeline rayée de filets d'or, qui forme une eſpéce de couronne à la maniere des Anciens, & qui lui laiſſe le milieu de la tête nue. Ses ſouliers ſont à l'Indienne, travaillés à fleurs avec des perles. Deux Princes du Sang ſuperbement vêtus l'attendent à la porte du Palais avec un magnifique dais, ſous lequel l'Empereur marche précédé de ſes trompettes, tymbales, fifres, harpes, hautbois, & autres inſtrumens qui font une ſimphonie aſſez agréable. Il eſt ſuivi par les ſept premiers Miniſtres de l'Empire, qui ſe tiennent par-deſſous les bras, & qui ont la tête couverte à peu près comme l'Empereur, ayant chacun une lance a la main. Celui du milieu porte la couronne Impériale, tête nue. Cette couronne fermée, & ſurmontée d'une croix de pierreries, eſt très-magnifique. Les Officiers de la Couronne ſe tenant de la même maniere, ſuivent chantant les louan-

ges de l'Empereur, & se répondant les uns aux autres Les Mousquetaires vêtus de vestes de différentes couleurs, serrées en maniére de juste-au corps, viennent ensuite, & sont suivis par les Archers armés d'arcs & de fléches. Cette marche est fermée par les chevaux de main de l'Empereur superbement enharnachés, & couverts de magnifiques étoffes d'or, qui traînent jusqu'à terre, & sur lesquels sont des peaux de tigres d'une grande beauté

Le Patriarche revêtu de ses habits Pontificaux parsemés de croix d'or est à la porte de la Chapelle, accompagné de plus de cent Religieux vêtus de blanc. Ils sont rangés en haie, tenant une croix de fer à la main, les uns dans la Chapelle, & les autres en dehors : le Patriarche prend l'Empereur par la main droite en entrant dans la Chapelle, & le conduit près de l'Autel. On porte le dais sur la tête de l'Empereur jusqu'à son prie-Dieu, qui est couvert d'un riche tapis. L'Empereur demeure presque tou-

jours debout juſqu'a la communion ; que le Patriarche lui donne ſous les deux eſpéces.

La cérémonie étant finie, on tire deux canons, comme on avoit fait en entrant ; & l'Empereur ſort de la Chapelle, & retourne au Palais, dans le même ordre qu'il eſt venu.

CHAPITRE XI.

Divers remédes fort ſimples, dont ſe ſervent utilement les Médecins Indiens, pour différentes ſortes de maladies.

POUR ſoulager ceux qui ſentent une grande douleur de tête avec des élancemens, les Médecins de Bengale mêlent une cuillerée d'huile avec deux cuillerées d'eau, & après avoir bien agité ces deux liqueurs, ils en mettent dans le creux de la main, & en frotent fortement la fontaine de la tête : ils diſent que rien

n'eſt plus propre à rafraîchir le ſang; ils donnent auſſi la même doſe a boire pour la rétention d'urine.

Ils traitent les éréſipelles de la tête en appliquant les ſangſues ; & pour les faire mordre, ils les irritent, en les tirant avec les doigts trempés dans du ſon mouillé.

La chaux éteinte eſt d'un grand uſage chez les Médecins de Bengale; ils l'appliquent aux temples pour le mal de tête qui vient de froideur. Ils l'appl quent pareillement ſur les piquures de ſcorpion, de frêlons, &c. Mais pour tirer les humeurs froides des genoux enflés, du ventre, & les vents, ils la mêlent en petite quantité avec du miel, dont ils font une eſpéce d'emplâtre qui tombe de lui-même, quand il a fait ſon opération. Avant que d'appliqner ce liniment, ils oignent l'endroit avec de l'huile.

Ils prétendent que le meilleur reméde contre les vers du ventre, eſt un verre d'eau de chaux pris trois matins de ſuite, pour les vers qui s'engendrent dans les plaies, ils

mêlent un peu de chaux avec le jus de tabac.

Le *Cucuma*, ou *Terra merita*, n'eſt pas moins en uſage que la chaux : ils en frottent le front, le dedans des mains, & le deſſous des pieds pour en tirer la chaleur.

La feuille de haricots de Bengale broyée, miſe dans un nouet ou ſachet, & ſentie pluſieurs fois le jour, guérit, à ce qu'ils prétendent, la fiévre tierce. Quelques-uns donnent à ſentir la fleur entiére & non froiſſée de la camomile blanche pour le même mal ; & deux heures avant l'accès, ils prennent un nouet, où ils ont une herbe froiſſée avec les doigts, dont ils touchent légérement le front, les temples, la fontaine de la tête, l'endroit du bras où on a coûtume de ſaigner, les poignets, le dedans & le dehors de la main, l'umbilic, les lombes, les jarrets, le deſſus & le deſſous des pieds, & la région du cœur. Ce nouet eſt rempli de feuilles de haricots du pays ; car ils n'emploient pas ceux d'Europe.

Les haricots ſont auſſi très-utiles contre le ſcorbut : on en donne le bouillon aux plus malades ; aux autres, on les fait manger fricaſſés.

Les habiles Médecins jugent de la grandeur du mal par le poulx. Le commun en juge par le froid, ou par la chaleur extérieure. Ils prétendent que le froid occupe le dedans, quand la chaleur domine au-dehors. Alors ils ſont inexorables pour ne point permettre de boire, de crainte du *ſannipat* ; c'eſt une eſpéce de létargie, qui ſans troubler beaucoup la raiſon, cauſe la mort en peu de tems.

De toutes les fiévres, ils ne craignent que la double-tierce ; pour celles qui commencent par le friſſon & par le tremblement, ils font avaler une eſpéce de bouillie de ris cuit avec une cuillerée de poivre entier, & une tête d'ail concaſſée. Ce reméde fait ſuer les malades, & les délivre de la ſoif. Quand on a froid au corps, & chaud aux pieds & aux mains, ils ordonnent de prendre trois matins de ſuite trois cuillerées du ſuc d'une

petite herbe, qui ſelon toutes les apparences, eſt le *chamaedris* rampant, avec du jus de gingembre verd; peut-être que ce gingembre ſec avec du ſucre auroit le même effet que le verd.

Il y en a, qui pour décharger les poumons d'une pituite craſſe & viſqueuſe, veulent qu'on fume au lieu de tabac l'écorce ſéche de la racine de verveine. D'autres, pour inciſer cette humeur dans la toux, font torréfier parties égales de cloud, de canelle, de poivre long, qu'ils mêlent avec du miel, corrigé par une tête de cloud rougie au feu. Cette compoſition étant faite, ils en mettent de tems en tems ſur la langue.

Pour nettoyer les vaiſſeaux ſalivaires & les amigdales d'une humeur épaiſſe & gluante, on ſe gargariſe avec une décoction de lentilles; & on s'en trouve bien.

Pour guérir de l'épilepſie, ils brûlent juſqu'a l'os avec un bouton d'or dans le paroxiſme; ou dans le commencement du paroxiſme, ils appliquent

quent derriere la tête, dans l'endroit où les deux gros muſcles qui la relévent ſe ſéparent, deux ou quatre groſſes ſangſues : ſi elles ne produiſent rien, ils en ajoûtent d'autres juſqu'à ce que le malade revienne a lui.

Quand on eſt travaillé d'un cours de ventre avec tranchées & glaires, ils donnent à boire le matin un verre d'eau, dans lequel ils ont mis des la veille au ſoir une cuillerée de cumin blanc, avec deux cuillerées de poivre concaſſé, & grillé comme du Caffé. Si c'eſt un cours de ventre bilieux, ils mêlent de l'*opium* avec du miel, dont ils font un emplâtre qu'ils poſent ſur l'umbilic.

Ils froiſſent les écailles d'huîtres ſur une pierre avec de l'eau, & ils en font un liniment, dont ils ſe ſervent pour l'enflure du ſcrotum. Ils emploient le même reméde pour toutes les fluxions froides.

Quand ils veulent faire ſuer un malade, ils le font aſſeoir ſur un ſiége ; ils lui couvrent tout le corps, excepté la tête, & deſſous ils mettent

de l'eau chaude, où l'on a fait bouillir la *Stramonia*, la groſſe *Germandrée*, l'*Eryſſimum*, &c. Ils y mettroient du buis, s'ils en avoient; car le buis épineux que l'on voit à Bengale, n'a pas la même vertu que le buis qui croît en Europe.

Il y a à Bengale une maladie aſſez commune, accompagnée de ſueurs extraordinaires, qui cauſent la mort. Le reméde eſt de donner des cordiaux, & de ſemer dans le lit du malade quantité de ſemence de lin, laquelle mêlée avec la ſueur, fait un macilage qui reſerre les pores par ſa froideur.

Pour guérir les dartres, ils mettent une larme d'encens mâle dans deux ou trois cuillerées de jus de limon, & ils en baſſinent l'endroit où eſt la dartre. On eſt guéri en trois ſemaines; on ſent de la fraîcheur en appliquant ce reméde.

Ils guériſſent le *Panaris* fort aiſément. Ils font mortifier ſur la braiſe un morceau de la feuille d'une eſpéce de lys qui croît à Bengale. Ils le met-

tent ſur le mal deux fois le jour : au bout de trente jours le pus eſt formé. Ce reméde cauſe beaucoup de douleur ; ils emploient le même reméde pour réſoudre les froncles, & les duretés, & pour les faire percer. On guérit les abſcès avec un cataplaſme d'oignons, & de gingembre verd, fricaſſés dans l'huile de moutarde. Ce cataplaſme ſe met ſur les parties attaquées de la goute, & ſur le ventre pour la colique venteuſe.

Le ſcorbut n'eſt pas inconnu dans le Royaume de Bengale. On le nomme Jari. Les Médecins purgent d'abord celui qui en eſt attaqué, après quoi ils lui font boire d'une liqueur compoſée de jus d'oignons, de gingembre verd, & de grand baſilic, parties égales. Leur gargariſme ſe fait avec du miel, & du jus de limon. Ils prétendent que ce mal vient des ulcéres qui ſont dans les entrailles.

Il y a auſſi un autre mal fort commun, qu'on nomme Agram. La langue ſe fend, & ſe coupe en pluſieurs

endroits ; elle eſt quelquefois rude ; & ſemée de taches blanches. Les Indiens craignent beaucoup ce mal, qui vient, a ce qu'ils diſent, d'une grande chaleur d'eſtomac. Pour remède, ils donnent à mâcher du baſilic a graine noire ; ou bien ils en font avaler le ſuc, ferré avec la tête d'un cloud. Quelquefois ils donnent a boire le jus de la groſſe mente.

Il y a encore une ſorte d'ulcéres, qu'ils appellent fourmilliere de vers ; & en effet, ce ſont pluſieurs ulcéres qui ſe communiquent par de petits canaux pleins de vers : l'un ſe guérit, & l'autre s'ouvre. Pour prendre ces vers, il y en a qui appliquent de petites lames de plomb percées en pluſieurs endroits ; & ſur le plomb ils attachent des figues du pays bien mûres : les vers paſſent par les trous du plomb, & ſe jettent dans le fruit qu'on ôte auſſi-tôt ; & alors l'ulcére ſe guérit.

On guérit auſſi quelquefois les ulcéres, en mettant deſſus une couche de tabac groſſiérement pulvériſé, de

l'épaiſſeur d'une piéce de quinze ſols, & du ſel pilé d'une égale épaiſſeur. Ce reméde s'applique tous les matins, & on eſt guéri en vingt jours.

CHAPITRE XII.

Situation & étendue de l'Egypte ; ſon Gouvernement ; ſes productions ; cours du Nil ; différentes antiquités du Caire, d'Alexandrie & de Thébes.

L'EGYPTE eſt appellée par les Grecs, tantôt *Aiguptos*, tantôt *Potamuris*, tantôt *Melambolis*, tous noms qui marquent l'avantage qu'elle a d'être arroſée des eaux du Nil, & engraiſſée par le ſable noir qu'il entraîne, & qu'il répand ſur les terres.

Preſque tous les autres Peuples anciens l'ont connue ſous le nom de la Terre de *Cham*, fils de Noé, ou ſous le nom de la Terre de Mitſraïm, fils ou deſcendant de Cham, qui s'y établit.

La ſituation de l'Egypte eſt entre la Mer Méditerranée au Nord ; l'Iſthme de Suès, & la Mer Rouge à l'Eſt ; la Nubie au Sud, les Deſerts de Barca & la Libye à l'Oueſt.

Sa longueur Nord Sud, depuis la derniére Cataracte de la Nubie, juſqu'à la Mer Méditerranée, eſt de cinq mille trois cens ſtades, ſelon Strabon, c'eſt à-dire de deux cens douze lieues ; ſçavoir, de la Mer Méditerranée au Caire trente-cinq lieues, du Caire à Thébes cent trente-cinq lieues, & de Thébes à la derniére Cataracte quarante-deux lieues.

Sa largeur n'eſt pas égale. Elle n'eſt tout au plus que de vingt à vingt-ſix lieues depuis la derniére Cataracte juſqu'au Caire. On pourroit même à la rigueur dire qu'elle n'eſt que de cinq à ſix lieues, puiſqu'il n'y a de terrein cultivé que de cette largeur ; car c'eſt une longue vallée bordée d'une double chaîne de montagnes Eſt Oueſt traverſée par le Nil : hors cette largeur, le reſte eſt un terrein qui de tout tems a été inculte &

déſert. Mais depuis le Caire en tirant au Nord juſqu'a la Mer Méditerranée, l'Egypte s'élargit toujours, de ſorte que ſa baſe du côté de la Mer s'étend de Kan-jounès, autrefois Jaiſſus, derniére Ville du Royaume à l'Oueſt, aux côtes de la Libye, par de-là Alexandrie, & eſt de près de cent lieues.

Tomumbay de la race des Mamelus eſt le dernier Soudan qu'il y ait eu en Egypte. Selim Empereur des Tures la conquit en l'an 1517. & elle eſt demeurée ſous la domination du Grand Seigneur.

Il y a un Bacha, vingt-quatre Beys, & quatre Corps de milices. Quoique le Bacha ſoit comme le Chef du Gouvernement, il ne peut cependant rien entreprendre de conſidérable, que de l'avis & du conſentement des Beys & des autres Officiers.

Le Bacha a coutume d'entrer en fonction au mois de Septembre, qui eſt le premier mois de l'année, ſelon les Coptes. Le Sultan lui envoie

tous les ans vers ce tems-là, ou une confirmation dans sa Charge, ou l'ordre de sa dépoſition. Ordinairement le Bacha eſt trois ans en charge; mais il n'y a rien de réglé là-deſſus. Souvent il eſt dépoſſédé avant ce tems-là.

Le Château du Caire ſert de Palais au Bacha. Il y tient trois fois la ſemaine le Divan, ou le Conſeil général, qui eſt compoſé des Beys & des Agas des ſept Corps de milices.

Les Beys ſont les Lieutenans du Bacha. Il doit y en avoir vingt-quatre; mais rarement leur nombre eſt complet, parce que le Bacha qui les nomme eſt intéreſſé a ne pas les remplacer d'abord, à cauſe d'une certaine ſomme aſſignée ſur le Tréſor Royal pour payer les appointemens des Beys, dont le Bacha profite lorſqu'il manque quelque Bey. Et il faut ſçavoir qu'un Bey a par jour près de dix-neuf livres, & trente ſept livres dix ſols lorſqu'il eſt en voyage pour le ſervice de l'Etat.

Comme il ſe préſente un grand nombre

nombre de concurrens pour la place de Bey, le Bacha reçoit ordinairement de celui qu'il veut bien nommer, vingt ou vingt-cinq bourſes, & chaque bourſe eſt de cinq cens écus.

Les Officiers de même, pour profiter de la ſolde deſtinée au ſoldat, font ſi bien, qu'au lieu de vingt mille hommes de Cavalerie, & vingt mille hommes d'Infanterie, qui ſont payés par le Grand Seigneur, il n'y a preſque jamais la moitié de ces Troupes.

Toute l'Infanterie qui conſiſte en douze mille Janiſſaires & en huit mille Azaps, eſt en garniſon dans le Château & dans la Ville du Caire La Cavalerie qui eſt compoſée de cinq corps de Troupes différentes, eſt diſperſée d'un côté & d'autre.

L'Egypte eſt partagée en dix-ſept Gouvernemens, dont il y en a treize grands, & quatre petits. Les grands ſont Achemonain, Athſihé, Béheiré, Bcheneſſé, la Loubié, Charquité, Quahalié, le Faïom, Garbié, Girgé, Gizé, Manfelouth, la

Menoufié. Les petits Gouvernemens ſont ceux d'Aſſouan, d'Ebrim, d'Elouah, & de Terrané. Outre les Gouverneurs, les Bourgs & les Villages ont leurs Seigneurs particuliers. Tous indifféremment ſont obligés de ſuivre en tout les délibérations du Divan du Caire.

Les Gouverneurs ne ſont en place qu'un an. Le Bacha en nomme de nouveaux chaque mois de Septembre. C'eſt le Bacha lui-même, qui inſtale les treize Gouverneurs des grands Gouvernemens. Il les revêtit d'un Cafetan qui eſt une veſte particuliére, & leur aſſigne une garde de Cavalerie, qui eſt plus ou moins forte, ſelon l'étendue de leur Gouvernement. Le Gouverneur de Terrané eſt inſtalé par le Gouverneur de Béheiré, & ceux d'Aſſouan, d'Ebrim, d'Elouah, le ſont par le Gouverneur de Girgé.

Les Seigneurs des Bourgs & Villages ont ce déſagrément, que ſi quelqu'un d'eux meurt ſans avoir vendu ou réſigné quarante jours

avant ſa mort les terres dont il eſt Seigneur, ſes biens ſont confiſqués. Le Bacha les fait vendre à l'encan, & en reçoit l'argent au profit du Grand Seigneur.

L'Egypte eſt ſi fertile & ſi riche, que le Fiſc en tire tous les ans quinze millions d'argent, & deux cens quatre-vingt-ſeize mille ſept cens charges, les deux tiers de bled, l'autre tiers d'orge, de lentilles, fêves & autres ſemblables légumes. On envoie auſſi par an à la Porte douze cens quintaux de ſucre, & ſept cens charges de lentilles.

Ce n'eſt cependant là qu'une partie de ce que le Grand Seigneur retire de l'Egypte Les Douanes d'Alexandrie, de Roſette, de Damiette, de Suès, du Caire, &c. produiſent des ſommes beaucoup plus conſidérables.

L'Egypte cependant n'eſt pas un pays extrêmement peuplé. Il y a peu de grandes Villes, & l'on ne compte en tout que trois mille tant Bourgs que Villages. Dans un ſi petit nom-

bre de Villes & de Villages, il y a juſqu'à douze mille Moſquées.

La fertilité du pays paroît encore par la multitude d'animaux que l'on voit de tous côtés, & par cette quantité prodigieuſe de plantes que la terre produit, dont pluſieurs ſont particuliéres à l'Egypte.

Entre les animaux, les Crocodiles, les Gazelles, les Bœufs ſauvages, les Bouquetins, les Sangliers, les Loups, les Renards, les Ichneumons, c'eſt-à-dire Rats de Pharaon, les Tigres, les Hyénes, les Cameleons, les Moutons, les Lievres & autres ſemblables, ſe trouvent en Egypte comme en d'autres pays. Il n'y a que les Hipopotames qui lui ſoient particuliers. Le nombre des Crocodiles eſt prodigieux; celui des Hipopotames au contraire eſt très-petit.

La liſte des Oiſeaux ſeroit infinie. Il y a ſur-tout beaucoup de Tourterelles, de Cailles, de Canards, de Sarcelles, de Saq-ſaqs, que les Grecs appellent Trochilus, de Macreuſes, de Plongeons, d'Oies du Nil, de Poules de ris, de Pluviers, de Bechats,

de Chevaliers, de Quathas, qui eſt une eſpéce des Perdrix, (car de Perdrix véritables, il n'y en a que dans le Deſert de Saint Antoine;) de Courlis, de Hérons, de Pélicans, de Cormorans, de Grues, (mais ſeulement dans la haute Egypte, & pendant quelques mois. Elles y viennent du pays du Nord.) d'Aigles, d'Ibis, & de toutes ſortes de petits Oiſeaux. La Bécaſſe eſt très-rare ſoit dans la haute, ſoit dans la baſſe Egypte.

Il en eſt des plantes comme des animaux. L'Egypte a toutes les plantes communes aux autres pays, à l'exception des Noyers & des Amandiers. Celle qui porte le Sené y eſt inconnue, quoique les Egyptiens en fourniſſent une grande quantité à l'Europe; ils le tirent de Nubie.

Le Papyrus qui eſt une eſpéce de jonc, le Lotus, l'Arum Ægyptiacum, le Méloukié ſorte de Mercuriale, l'Achar plante Tithymale, gommeuſe, épineuſe, le Hanné, dont le jus eſt d'un beau rouge, l'Aber aſſez ſemblable au Romarin, ſont des plantes particuliéres à l'Egypte.

La Caſſe, le Sycomore, le Caté-rambas, qui eſt une eſpéce de Coloquinte, ne croiſſent que dans quelques endroits particuliers de l'Egypte.

Malgré la fertilité de la terre, c'eſt le Nil cependant qui eſt le nourricier de l'Egypte. La cherté ou l'abondance dépendent du débordement de ce Fleuve. Outre cela les autres alimens ne ſont pas d'un goût exquis. Il n'y a que le Bœuf qui ſoit excellent : le Mouton n'eſt que médiocrement bon. Les poulets le ſont encore moins, apparemment à cauſe de la maniére dont on les fait éclore.

Il ne croît point de vin en Egypte ; le vin qu'on y boit vient de Chypre, de Candie, d'Italie ou de France. L'eau pour être potable, ſur-tout dans les contrées les plus chaudes, doit être renfermée dans des pots d'une terre qui ſoit très-poreuſe, qu'on expoſe aux fenêtres du côté du Nord ; & c'eſt ce qui ſe pratique au Caire.

Cette incommodité eſt bien compenſée par la ſituation où ſe trouve

l'Egypte. Il n'y a nul pays au monde, qui en ait une plus commode pour le Commerce. Placée entre l'Afrique & l'Asie, vis-à-vis de l'Europe, bornée d'un côté par la Mer Arabique, & de l'autre par la Mer Méditerranée, elle doit être comme la Dépositaire de toutes les richesses de ces trois parties du monde.

Le cours du Nil n'a qu'un seul canal, depuis sa source jusqu'à cinq lieues au-dessous du Caire. Il descend de l'Abyssinie, & traverse les Royaumes de Sennar & de Dangola, toute la Nubie & l'Egypte. Mais au dessous du Caire il se divise en deux branches; l'une va à Damiette, & l'autre à Rosette, & par-là forme l'Isle du Delta.

Les autres grands Fleuves grossissent dans leurs cours par les nouvelles eaux qu'ils reçoivent continuellement dans leurs lits. Le Nil au contraire dans la seule Egypte se répand par plus de quatre-vingt grands canaux, & par plusieurs petits, qui

preſque tous aboutiſſent à la Mer Méditerranée.

Pendant les trois ou quatre mois de l'année que le Nil eſt haut, tous ces canaux ſont pleins d'eau. Quand il baiſſe, la plûpart diminuent peu à peu, & enfin ſont à ſec, à l'exception de quelques-uns qui ne tariſſent jamais, à cauſe de la multitude des ſources dont ils ſont remplis.

Ceux qui ſont le long des canaux qui viennent à ſec, font autour de leurs hameaux de vaſtes & profonds foſſés, que l'on prendroit pour des Lacs, lorſqu'ils ſont remplis par le débordement du Nil. L'eau n'ayant point d'iſſue, s'y conſerve juſqu'à la nouvelle croiſſance de ce Fleuve, & ſert de boiſſon aux hommes & aux beſtiaux.

Outre ces profonds foſſés, ils creuſent des puits, qui ſe rempliſſent également des eaux du Nil, mais en très-peu de tems. L'eau y contracte une ſalure inſupportable, que le nitre de la terre leur imprime ; de ſorte qu'elle ne ſert ordinairement qu'à arroſer leurs prés & leurs légumes.

Ainſi par le moyen de ces puits, & par les inondations du Nil, qui ont précédé, l'Egypte ſous un climat brûlant, ſous un ciel ſans nuage & ſans pluie, eſt très-fertile.

Pour procurer l'abondance en Egypte, il faut que le Nil s'éléve au-deſſus du niveau de ſon lit, & croiſſe de vingt à vingt-quatre pieds à la Cataracte d'Aſſouan, c'eſt-à-dire à l'entrée de l'Egypte, de vingt à vingt-quatre palmes au Caire, & ſeulement de quatre ou cinq palmes à Damiette & à Roſette.

Les eaux du Nil commencent à ſe troubler, & à groſſir vers le vingt-deux de Juin, & elles diminuent après le vingt-deux de Septembre; c'eſt-à-dire, qu'elles ſont trois mois à croître, & trois mois à diminuer.

Le grand Caire, Capitale de l'Egypte, eſt ſitué ſur la rive droite du Nil. Cette Ville a dix ou douze milles de circuit, en y comprenant le vieux Caire & Boulac. Sa longitude eſt quarante-neuf degrés, & ſa latitude vingt-neuf degrés trente minutes. Il y a

certainement au Caire un plus grand nombre d'Habitans qu'à Paris, mais moins de maiſons, quoiqu'il y ait près de treize cens Edifices publics, ſçavoir, ſept cens vingt Moſquées avec des clochers, & quatre cens trente ſans clocher, quatre-vingt bains publics, (le nombre des bains particuliers va à l'infini) : enfin un grand Collége nommé *Sana*, c'eſt à-dire la Moſquée des fleurs.

C'eſt là que les quatre Pontifes, ou les quatre Chefs des quatre Sectes de la Loi ont leur ſiége, & exercent leur juriſdiction. Leur autorité eſt parfaitement égale. On prend par an des greniers du Grand Seigneur deux mille charges, ſoit de bled, ſoit de légumes, pour l'entretien du Collége, qui en a bien encore autant, & ſouvent davantage, par les legs qu'on lui fait. On y enſeigne les principes du Mahométiſme, la Logique, l'Aſtronomie, l'Aſtrologie judiciaire, & l'Hiſtoire.

Il n'y a dans le Caire qu'une ſeule Place publique, nommée la Romé-

lie. Elle eſt devant le Château, ſans arbre, ſans fontaine, & ſans aucun ornement.

Les rues ſont étroites & ſans alligneſment; comme elles ne ſont point pavées, on marche toujours dans un terrein poudreux à l'excès. On ne voit au Caire, ni carroſſe, ni caleche, ni chaiſe à porteur : on va par la Ville, ou à cheval, ou ſur des ânes. Les Dames mêmes n'ont point d'autre monture. Dans chaque rue il y a un réſervoir d'eau, & un abreuvoir pour faire boire les animaux. Chaque réſervoir a un ou deux tuyaux, & une taſſe de cuivre ſuſpendue à une chaine.

Les maiſons ſont à pluſieurs étages : elles ſont bâties de briques, ou moitié de briques & moitié de pierres. La magnificence des maiſons eſt au dedans, & du côté des cours. Leurs Divans ſur-tout & leurs ſalles ont du beau & du grand : ce ne ſont que jets d'eau, que compartimens de marbre, & toute ſorte d'embelliſſemens.

Le canal qui traverſe le Caire d'un bout à l'autre, eſt l'unique choſe extérieure, qui pourroit donner quelque idée de la Ville; mais l'eau n'y coule que l'eſpace de trois ou quatre mois: le reſte de l'année elle eſt ſi baſſe, qu'elle y croupit, & qu'elle en fait un cloaque. Ce canal n'a point d'autre ſource que le Nil.

Le ſeul Château du Caire a des choſes plus remarquables que tout le reſte de la Ville. Cette Citadelle a une vaſte enceinte; elle n'eſt ni forte ni réguliére: elle domine la Ville; mais elle eſt dominée par une montagne qui eſt au Levant. Elle a pour garniſon les Janiſſaires, les Azaps, qui y ont leurs logemens, leurs magaſins d'armes, & leur artillerie. Ce château eſt l'ouvrage de la Reine Sémiramis, qui y mit une garniſon de Babyloniens, afin de tenir toujours en échec Memphis, ſituée vis-à-vis à l'Occident du Nord. Un long aquéduc, dit Strabon, y conduiſoit l'eau du Nil, par le moyen de pluſieurs pompes & de roues, que cinquante eſclaves faiſoient tourner.

Aujourd'hui c'eſt un aquéduc bâti de pierres taillées en forme de diamans, & qui eſt ſoutenu par trois cens vingt arcades.

Outre cet aquéduc, il y a dans le Château un puits nommé communément le puits de Joſeph, dont nous avons déja parlé.

Ochus, Roi de Perſe, avoit fait bâtir dans le vieux Caire un fameux Temple, qu'il avoit dédié à la Divinité du feu. On y entretenoit une ſi grande clarté, qu'il fut nommé le Château des bougies.

Alexandrie, l'ouvrage du grand Alexandre, cette Ville ſi fameuſe, la demeure des Ptolomées, la Capitale de l'Egypte, la rivale d'Athènes & de Rome en fait des Sciences & des beaux Arts, peuplée à l'infini, opulente, ſuperbe dans ſes bâtimens, où l'on ne voyoit qu'Edifices publics, que Places environnées de colonnes de marbre; cette célébre Ville eſt depuis long-tems enſévelie ſous ſes ruines. Elle doit au Commerce tout ce qu'elle eſt encore. Comme elle a

deux Ports excellens, les Vaiſſeaux y abordent volontiers. Le vieux Port eſt deſtiné pour les Bâtimens des Sujets du Grand Seigneur, & le Port nouveau eſt ouvert aux Européens.

On retrouve cependant l'ancienne Alexandrie au milieu même de ſes ruines. On trouve dans le Port vieux, & dans le Port nouveau, les deux fameux Ports dont parle Strabon.

On voit que c'eſt dans la plaine, qui aboutit à la porte de Roſette, qu'étoient les Palais des Ptolomées, leur Bibliotheque, les Sépulcres d'Alexandre & des Ptolomées. Car proche leur Palais, ils avoient au Sud du Lochias un petit Port qui ne ſervoit qu'à eux. L'entrée en étoit fermée par des jettées de pierre, qui paroiſſent encore dans la Mer; ce Port s'étendoit juſqu'à l'Iſle Antirhodus, qu'on nomme le Pharillon, dans laquelle il y avoit un Palais & un Théâtre.

Au Sud Eſt de ce Port, étoit l'Emporium, dont parle Strabon; un peu plus loin ce petit Cap, que le même

Auteur appelle Poſſidium, à cauſe d'un Temple dédié à Neptune. Marc Antoine allongea ce Cap par un mole dont la tête ſubſiſte. Il y fit bâtir un Palais nommé Timonium : quand la Mer eſt calme, tout enſéveli qu'il eſt ſous l'eau, on en diſtingue encore une ſi grande multitude de débris, que l'on voit bien qu'il étoit d'une grande étendue & d'une grande magnificence.

C'eſt à Alexandrie où l'on voit le Temple de Sérapis, tant vanté par les Anciens, dans lequel on voyoit une Statue du Soleil toute de fer, qui étoit agitée & attirée, dit Ruffin, par une pierre d'aimant poſée dans la voute.

Dans le même quartier étoit l'Amphitéâtre, le Stadium, le lieu deſtiné aux jeux & aux combats, que l'on repréſentoit tous les cinq ans; le Panium qui eſt la bute de Nathaur, le Collége avec ſes longs Portiques, le Tribunal de la juſtice & les Bois ſacrés ; enfin une grande Place qui aboutiſſoit à la porte de Canope.

Au ſortir de cette Porte commençoit l'Hippodrome, pour la courſe des chevaux. Il étoit de la longueur de trente ſtades, & alloit juſqu'à Nicopolis, aujourd'hui Caſſerquiaſera. Ce Fauxbourg alloit juſqu'à la mer. Nicopolis devoit être quelque choſe de conſidérable; car l'on y voit encore les reſtes d'un Château quarré long, flanqué de vingt Tours, délabré à la vérité, mais reconnoiſſable. Le Port pouvoit contribuer à la grandeur de ce Fauxbourg. Veſpaſien s'y embarqua, lorſqu'il entreprit la conquête de Jéruſalem.

C'eſt là proprement qu'Alexandrie, y compris ſon Fauxbourg, finiſſoit. Par conſéquent, ſelon la ſupputation de Diodore, cette Ville avoit dans une de ſes longueurs ſoixante & dix ſtades, qui font plus de deux lieues & demie, puiſqu'il aſſûre qu'il y avoit une rue ornée de Palais & de Temples, qui avoit cent pieds de largeur, & quarante ſtades de la porte, apparemment de la porte du vieux Port, juſqu'à la porte de Canope. Car c'eſt

c'eſt dans cette diſtance d'un bout à l'autre, que l'on trouve encore aujourd'hui preſqu'à chaque pas des morceaux de colonnes briſées.

Nous avons déja parlé dans un des Chapitres de cet Ouvrage de la fameuſe colonne de Pompée, & des deux obéliſques de Cléopatre, dont on voit encore de beaux reſtes à Alexandrie.

Que toute l'Antiquité n'a-t-elle point dit de Thébes, autrement *Dioſpolis magna*. Il n'eſt pas un Auteur qui n'en ait parlé, comme d'une Ville, dont la grandeur & la beauté étoient au deſſus de toute expreſſion. Diodore veut que ſon circuit fût de cent quarante ſtades, qui font ſix lieues à quelque choſe près. Strabon lui donne même quatre-vingt ſtades de longueur. Ce qu'il y a de ſûr, eſt qu'il falloit que ſon étendue fût prodigieuſe, puiſqu'elle fut nommée la Ville à cent portes. Non-ſeulement elle fut la Capitale de l'Egypte; mais ſous Séſoſtris, elle étoit même la Capitale de l'Orient. Sa ſituation étoit d'au-

tant plus commode & avantageuſe, pour nourrir les milliers d'Habitans qu'elle contenoit, que le terrein des environs eſt admirable, & que le Nil traverſoit la Ville.

Cette ſuperbe Ville a eu le même ſort qu'Alexandrie & que Memphis; on ne la connoît plus que par ſes ruines. Les plus beaux Monumens d'Antiquité qu'elle conſerve, ſont les précieux reſtes des Sépulcres & des Palais des Rois de Thébes, dont nous avons déja donné la deſcription.

CHAPITRE XIII.

Cérémonies que les Chinois obſervent dans leurs devoirs de civilité, dans leurs viſites, dans les lettres qu'ils s'écrivent, & dans leurs feſtins.

POINT de Nation qui pouſſe plus loin l'exactitude à obſerver le Cérémonial, que la Nation Chinoiſe. Parmi leurs livres qui contiennent les Régles de la civilité, il y en a un où l'on en compte plus de trois mille différentes. Tout y eſt preſcrit dans le détail : les ſaluts ordinaires, les viſites, les préſens, les feſtins ; tout ce qui ſe pratique en public ou dans le particulier ſont plutôt des Loix, que des uſages introduits peu à peu par la Coûtume ; & afin qu'avec le tems on ne ſe relâche point dans l'obſervation de ces eſpéces de Loix, il y a un Tribunal à Péking, dont la principale fonction eſt de con-

ſerver les Cérémoniaux de l'Empire.

Ce Tribunal eſt ſi rigoureux, qu'il ne veut pas même que les Etrangers y manquent; c'eſt pour cela, qu'avant que d'introduire les Ambaſſadeurs à la Cour, la coûtume eſt de les inſtruire en particulier pendant quarante jours, & de les exercer aux cérémonies du pays, à peu près comme on exerce nos Comédiens, quand ils doivent repréſenter une piéce ſur le Théâtre.

Il y a certains jours où les Mandarins viennent en habit de cérémonie ſaluer l'Empereur; & quand même il ne paroîtroit pas en public, ils ſaluent ſon Trône: c'eſt de même que s'ils ſaluoient ſa perſonne. En attendant le ſignal pour entrer dans la cour du *Tchao*, (c'eſt la cour qui eſt devant la ſalle du Trône) ils ſont aſſis chacun ſur ſon couſſin dans la cour, qui eſt devant la porte méridionale du Palais. Cette cour eſt pavée de briques, & propre comme une ſalle: les couſſins ſont différens, ſuivant le rang des Mandarins.

Ceux qui ont droit de couſſin, car tous ne l'ont pas, le portent en Eté de ſoie, qui ſe diſtingue par les couleurs, & c'eſt ſur-tout le milieu du couſſin, qui fait la différence du rang ; & en Hiver de peaux, qui ſe diſtinguent par le prix. Dans cette grande multitude, où il ſemble que devroit régner la confuſion, tout eſt admirablement réglé, & ſe paſſe dans le plus grand ordre. Chacun connoît ſa place, & à qui il doit céder : on ne ſçait ce que c'eſt que de ſe diſputer le pas.

Le Cérémonial eſt pareillement réglé dans toutes les autres occaſions, où quelques événemens demandent que les Grands viennent complimenter l'Empereur.

Il n'eſt pas étonnant qu'il y ait un Cérémonial réglé pour la Cour ; mais ce qui ſurprend, eſt qu'on ait établi dans le plus grand détail des régles, pour la maniére dont les particuliers doivent en agir les uns avec les autres. Quand ils ont à traiter, ſoit avec leurs égaux, ſoit avec ceux qui ſont d'un rang ſupérieur, nul ne

ſe diſpenſe de l'obſervation de ces régles.

Le ſalut ordinaire conſiſte à joindre les mains fermées devant la poitrine, en les remuant d'une maniére affectueuſe, & à courber tant ſoit peu la tête, en ſe diſant réciproquement *Tſin tſin*; c'eſt un mot de compliment, qui ſignifie tout ce que l'on veut. Quand ils rencontrent une perſonne, pour qui on doit avoir plus de déférence, ils joignent les mains, les élevent, & les abaiſſent juſqu'à terre, en inclinant profondément tout le corps.

Lorſqu'après une longue abſence, deux perſonnes de connoiſſance ſe rencontrent, ils ſe mettent l'un & l'autre à genoux, & ſe baiſſent juſqu'à terre; ils ſe relevent, & recommencent la même cérémonie juſqu'à deux ou trois fois. *Fo*, qui ſignifie bonheur, eſt un mot dont ils ſe ſervent communément dans les honnêtetés qu'ils ſe font les uns aux autres.

Si quelqu'un eſt nouvellement ar-

rivé, ils lui demandent d'abord *Naſo*, ſi toutes choſes ont bien été pendant ſon voyage. Quand on leur demande comment ils ſe portent? Fort bien, répondent-ils, grace a votre abondante félicité : *Cao-lao ye hung fo.* Lorſqu'ils voyent un homme qui ſe porte bien, ils lui diſent *yung fo*; comme qui diroit, la proſpérité eſt peinte ſur votre viſage, vous avez un viſage heureux.

Dans les Villages, comme dans les Villes, on garde pareillement toutes les bienſéances qui conviennent au rang d'un chacun. Quand, par exemple, on ſe donne quelque peine pour leur faire plaiſir, *fei-ſin*, diſent-ils, vous prodiguez votre cœur. Si on leur a rendu quelque ſervice, *ſié pout-ſin*, mes remercimens ne peuvent avoir de fin, &c.

Parmi les gens du commun, ils donnent toujours le premier rang aux perſonnes les plus âgées. Si ce ſont des Etrangers, ils le donnent à celui qui vient de plus loin, à moins que le rang ou la qualité de la perſonne n'éxigeât le contraire.

Quand deux Mandarins se rencontrent dans la rue, s'ils sont d'un rang égal, ils se saluent mutuellement sans sortir de leur chaise, & sans même se lever, en baissant les mains jointes, & les relevant jusqu'à la tête, ce qu'ils recommencent plusieurs fois, jusqu'à ce qu'ils ayent cessé de se voir. Si l'un d'eux est d'un rang inférieur, il fait arrêter sa chaise, ou s'il est à cheval, il met pied à terre, & fait une profonde révérence au Mandarin son Supérieur.

Rien n'est comparable au respect que les enfans ont pour leurs peres, & les disciples pour leurs maîtres. Ils parlent peu, & se tiennent debout en leur présence. Leur coûtume est sur-tout en certains jours, comme au commencement de l'Année, au jour de leur naissance, & en diverses autres occasions, de les saluer en se mettant à genoux, & battant plusieurs fois la terre du front.

Lorsque les Chinois s'entretiennent ensemble, à moins qu'ils ne parlent familiérement, & entre amis, ou à

des

des perſonnes d'un rang inférieur, ils ne diſent jamais *je* & *vous*, à la premiere & à la ſeconde perſonne. Ainſi, aulieu de dire : je ſuis très-ſenſible au ſervice que vous m'avez rendu, ils diront : le ſervice que le Seigneur, ou bien le Docteur a rendu à ſon petit ſerviteur, ou à ſon diſciple, m'a été extrêmement ſenſible. De même un fils parlant à ſon pere, s'appellera ſon petit fils, quoiqu'il ſoit l'aîné de la famille, & qu'il ait lui-même des enfans.

Lorſqu'un Gouverneur de Ville ſe retire dans une autre Province, après avoir exercé ſa Charge avec l'approbation du public, le peuple lui rend à l'envi les plus grands honneurs. Dès qu'il commence ſon voyage, il trouve ſur le grand-chemin durant deux ou trois lieues des tables rangées d'eſpace en eſpace. On y brûle des parfums ; on y voit des chandeliers, des bougies, des viandes, des légumes, & des fruits : à côté, ſur d'autres tables, on trouve préparés le thé & le vin qu'on doit lui offrir.

Auſſi tôt que le Mandarin paroît, le Peuple ſe met a genoux, & courbe la tête juſqu'a terre: les uns pleurent, ou plutôt font ſemblant de pleurer; les autres le prient de deſcendre, pour recevoir les derniers témoignages de leur reconnoiſſance: on lui préſente le vin & les viandes préparées, & on l'arrête continuellement à meſure qu'il avance.

Ce qu'il y a de plaiſant, eſt qu'il trouve des gens qui lui tirent à pluſieurs repriſes ſes bottes, pour lui en donner de nouvelles. Toutes ces bottes qui ont touché au Mandarin, ſont révérées par ſes amis, & ils les conſervent précieuſement dans leurs maiſons. Les premieres qu'on lui a tirées ſe mettent par reconnoiſſance dans une eſpéce de cage, au-deſſus de la porte de la Ville par laquelle il eſt ſorti.

Toutes les fois qu'on va viſiter un Gouverneur, ou quelque perſonne de conſidération, il faut y aller avant le diner; ou s'il arrive qu'on dé'eûne, il faut du moins s'abſtenir de vin. Ce

ſeroit manquer au reſpect dû à un homme de qualité, que de paroître devant lui avec un viſage qui faſſe juger qu'on ait bû. Quand cependant c'eſt une viſite qu'on rend le même jour qu'on l'a reçue, on peut la faire l'après dinée; car alors c'eſt une marque de l'empreſſement que vous avez d'honorer la perſonne qui vous a viſité.

C'eſt un des devoirs de la politeſſe Chinoiſe, de ſe viſiter les uns les autres. Il y a des jours dans le cours de l'année, & il arrive des événemens, où ces viſites ſont indiſpenſables, ſur-tout pour les diſciples a l'égard de leurs maîtres, & pour les Mandarins, par rapport à ceux de qui ils dépendent.

Ces jours ſont celui de la naiſſance, le commencement d'une nouvelle année, certaines fêtes qui ſe célébrent lorſqu'il naît un fils, quand il ſe fait un mariage, qu'on eſt élevé à quelque Charge, que quelqu'un de la famille vient à mourir, qu'on entreprend un long voyage, &c.

Dans toutes ces occaſions, on ne peut ſe diſpenſer ſans une grande raiſon de faire des viſites ; & elles doivent être ordinairement accompapagnées de quelques préſens, leſquels conſiſtent aſſez ſouvent dans des choſes qui ne ſont pas de grande valeur, qui peuvent être utiles à celui auquel on les offre, & qui dans la vie civile, ne contribuent pas peu à entretenir les liaiſons d'amitié ou de dépendance.

Pour ce qui eſt des viſites ordinaires, il n'y a point de tems fixé ; & quoiqu'elles ſe faſſent ſans façon entre amis intimes & familiers, la coûtume & les loix preſcrivent pour les autres beaucoup de cérémonies.

Il faut d'abord commencer par faire préſenter au Portier de la perſonne qu'on vient voir, un billet de viſite. C'eſt un cahier de papier rouge, ſemé légérement de fleurs d'or, & plié en forme de paravent : ſur un des plis on écrit ſon nom, & l'on ſe ſert de termes reſpectueux, & proportionnés au rang de la perſonne qu'on

vient visiter. On dira, par exemple : l'ami tendre & sincére de votre Seigneurie, ou le disciple perpétuel de la doctrine, se présente en cette qualité, pour vous rendre ses devoirs, & vous faire la révérence jusqu'à terre. Quand c'est un ami familier qu'on visite, ou une personne du commun, il suffit d'y donner un billet d'un simple feuillet ; que si l'on est en deuil, il doit être de papier blanc.

Le Mandarin qu'on va voir se contente quelquefois de recevoir le billet de visite, que le Portier lui met entre les mains ; & alors, suivant le style Chinois, c'est la même chose que s'il recevoit personnellement la visite. S'il la reçoit, & que ce soit d'une personne considérable, on fait passer sa chaise au travers des deux premieres cours du Tribunal, jusqu'à l'entrée d'une salle, où le maître de la maison vient recevoir celui qui arrive.

Dès que vous entrez dans la deuxiéme cour, vous appercevez sur le devant de la salle deux domestiques,

qui tiennent quelquefois le paraſol & le grand éventail du Mandarin, inclinés l'un vers l'autre. (Ces cérémonies ne regardent que les perſonnes d'un même rang.) De ſorte que vous ne pouvez ni appercevoir le Mandarin qui s'avance pour vous recevoir, ni en être apperçu.

Lorſque vous êtes deſcendu de chaiſe, votre domeſtique retire le grand éventail qui vous cachoit pareillement ; & alors vous vous trouvez à une juſte diſtance du Mandarin, pour lui faire la révérence.

C'eſt en ce moment là, que commencent les cérémonies. Il s'agit d'un nombre d'inclinations qu'il faut faire, de certains termes dont il faut ſe ſervir, des titres honorables qu'on doit ſe donner, des génuflexions réciproques, des détours qu'on doit prendre pour être tantôt à droite, tantôt à gauche ; car cette place d'honneur varie ſelon les Provinces.

Eſt-on aſſis, il faut expoſer d'un ton grave & ſérieux le motif de votre viſite ; & l'on vous répond avec la

même gravité par diverſes inclinations. Du reſte, vous devez vous tenir droit ſur votre chaiſe, ſans vous appuyer contre le doſſier, avoir les yeux un peu baiſſés, ſans regarder de côté & d'autre, les mains étendues ſur les genoux, & les pieds également avancés.

Après un moment de converſation de part & d'autre, un domeſtique revêtu d'un habit propre apporte ſur un bandege autant de taſſes de thé, qu'il y a de perſonnes; autre attention a obſerver pour la maniere de prendre la taſſe, de la porter à la bouche, & de la rendre au domeſtique.

Enfin, la viſite étant finie, vous vous retirez avec d'autres cérémonies. Le maître du logis vous conduit juſqu'a votre chaiſe: quand vous y êtes entré, il s'avance un peu, attendant que les porteurs ayent élevé la chaiſe, & alors prêt de partir, vous lui dites encore adieu, & il répond de la même maniere a votre honnêteté.

Il n'y a pas juſqu'aux lettres que

les particuliers écrivent, qui ne ſoient ſujettes a un grand nombre de formalités, dont pluſieurs Lettrés ſont quelquefois embarraſſés. Si l'on écrit à une perſonne de conſidération, il faut ſe ſervir d'un papier blanc, qui ait dix ou douze replis, a la maniére des paravents On en vend exprès, avec les petits ſacs, & de petites bandes de papier rouge qui doivent accompagner la lettre : c'eſt ſur le ſecond repli qu'on commence la lettre, & à la fin on met ſon nom.

Il faut avoir grande attention au ſtyle, lequel doit être différent de celui qui eſt en uſage dans les entretiens ordinaires. Le caractére qu'on emploie demande une nouvelle attention ; plus il eſt petit, plus il eſt reſpectueux. Il y a des diſtances à garder entre les lignes, & des termes d'honneur à employer, ſelon le rang & la qualité des perſonnes à qui l'on écrit. Le cachet, ſi on l'applique, ſe met en deux endroits, ſur le nom propre de celui qui écrit, & ſur les premiers caractéres de la lettre ; mais

pour l'ordinaire, on ſe contente de l'appliquer ſur le ſachet qui ſert d'enveloppe.

Lorſqu'il s'agit des dépêches que les Mandarins envoient en Cour pour une affaire fort preſſée, on attache une plume au paquet; & alors il faut que le Courier qui le porte marche nuit & jour, & faſſe une extrême diligence.

Mais c'eſt principalement dans les feſtins des Chinois, que régnent la gêne & la contrainte. Ils font de deux ſortes de feſtins; les uns ordinaires, qui ſont de douze ou ſeize mets, & d'autres plus ſolennels, où l'on ſert juſqu'à 24. plats ſur chaque table.

Un feſtin doit être précédé de trois invitations, qui ſe font par autant de billets qu'on écrit à ceux qu'on veut régaler. La premiere invitation ſe fait la veille, ou tout au plus l'avant-veille, ce qui eſt rare: la ſeconde ſe fait le matin du jour même deſtiné au repas, pour faire reſſouvenir les convives de la priére qu'on leur a faite. Enfin, la troiſiéme ſe

fait lorſque tout eſt prêt, & que le maître du feſtin eſt libre, par un troiſiéme billet qu'il leur fait porter par un de ſes gens, pour leur dire l'impatience extrême qu'il a de les voir.

La ſalle où doit ſe donner le feſtin eſt ordinairement parée de vaſes, de fleurs, de peintures, de porcelaines, & d'autres ornemens ſemblables. Il y a autant de tables que de perſonnes invitées, à moins que le grand nombre des conviés n'oblige d'en mettre deux à chaque table; car dans ces grands feſtins, il eſt rare qu'on en mette trois.

Ces tables ſont toutes ſur la même ligne ſur les deux côtés de la ſalle, & répondent les unes aux autres, en ſorte que les convives ſoient aſſis ſur des fauteuils, & placés vis-à-vis l'un de l'autre. Le devant des tables a des ornemens de ſoie faits à l'aiguille, qui reſſemblent aſſez à nos paremens d'Autel; quoiqu'on n'y mette ni nappes, ni ſerviettes, le vernis admirable de la Chine les rend très-propres.

Les bords de chaque table ſont ſouvent couverts de pluſieurs grands plats chargés de viandes coupées & arrangées en pyramides, avec des fleurs, & de gros citrons au-deſſus, ſur les côtés de la table : on ne touche point à ces viandes, qui ne ſervent qu'à l'ornement, à peu près comme on fait à l'égard des figures de ſucre, qu'on met ſur la table dans les feſtins d'Italie.

Quand celui qui donne le repas introduit les hôtes dans la ſalle du feſtin, il les ſalue tous les uns après les autres ; après quoi il ſe fait donner du vin dans une petite coupe, il la tient des deux mains, & faiſant la révérence à tous les conviés qui l'accompagnent, il ſe tourne vers la grande cour du logis, & s'avance ſur le devant de la ſalle, où il leve les yeux & les mains vers le Ciel avec ſa coupe, dont il répand auſſi-tôt après le vin à terre, comme pour reconnoître que les biens qu'il a, il les a reçus du Ciel.

Il fait enſuite verſer du vin dans

une taſſe de porcelaine ou d'argent ; & après avoir fait la révérence au plus conſidérable des convives, il va la poſer ſur la table qui lui eſt deſtinée : celui-ci répond a cette civilité par les mouvemens qu'il ſe donne pour l'empêcher de prendre ce ſoin, & en même tems il ſe fait apporter du vin dans une taſſe, & fait quelques pas pour la porter vers la place du maître du feſtin, qui eſt toujours la derniére, & qui a ſon tour l'en empêche avec certains termes ordinaires de civilité.

Auſſi-tôt après le maître-d'hôtel apporte les deux petits batons d'ivoire ornés d'or ou d'argent, dont ſe ſervent les Chinois au lieu de fourchettes, & il les poſe ſur la table en ligne parallele devant le fauteuil, s'ils n'y avoient pas été poſés auparavant, comme c'eſt aſſez l'ordinaire.

Après cette cérémonie, il conduit le premier convive à ſon fauteuil, qui eſt couvert d'un riche tapis de ſoie à fleurs : il lui fait de nouveau une profonde révérence, & il l'invite à s'aſ-

ſéoir. Celui-ci ne l'accepte qu'après bien des formalités, par leſquelles il s'excuſe de prendre une place ſi honorable. Il ſe met en devoir de faire le même honneur aux autres convives ; mais ils ne lui permettent pas de prendre cette peine.

Après toutes ces cérémonies, on ſe met a table ; c'eſt alors qu'on voit entrer dans la ſalle quatre ou cinq des principaux comédiens richement vêtus : ils s'inclinent profondément tous enſemble, & frappent quatre fois la terre du front au milieu des deux rangs de tables, le viſage tourné vers une longue table dreſſée en forme de buffet, & chargée de lumieres & de caſſolettes remplies de parfums. Ils ſe relevent ; & l'un d'eux s'adreſſant au premier des convives, lui préſente un livre en forme de longues tablettes, ſur leſquelles ſont écrits en caractéres d'or les noms de cinquante ou ſoixante comédies qu'ils ſçavent par cœur, & qu'ils ſont prêts à repréſenter ſur le champ, comme pour le prier d'en choiſir une.

Le premier convive s'en excuſe, & le renvoie poliment au ſecond, avec un ſigne d'invitation ; le ſecond au troiſiéme, &c. Tous s'en excuſent, & lui font reporter le livre. Il ſe rend enfin, il ouvre le livre, le parcourt des yeux en un inſtant, & détermine la comédie qu'il croit devoir le plus agréer à la compagnie.

La repréſentation commence au bruit des inſtrumens propres de cette nation. Ce ſont des baſſins d'airain & d'acier, dont le ſon eſt aigu & perçant, des tambours de peaux de bufle, des tambours, des fiffres & des trompettes.

Il n'y a nulle décoration pour ces comédies qui ſe repréſentent pendant un feſtin : on ſe contente de couvrir le pavé de la ſalle d'un tapis ; & c'eſt de quelques chambres voiſines du balcon, que ſortent les Acteurs pour jouer leur rôle en préſence des conviés, & d'un grand nombre de perſonnes connues, que la curioſité y attire. Les Dames qui veulent y aſſiſter, ſont hors de la ſalle, placées vis-

à-vis les comediens, ou a travers une jalousie faite de Bamboux entrelaſſés, & de fils de ſoie a rezeau. Elles voient & entendent tout ce qui s'y paſſe, ſans être apperçues.

On commence toujours le feſtin par boire du vin pur; le maître-d'hôtel, un genou en terre, y exhorte à haute voix tous les convives. On vous invite, Meſſieurs, s'écrie-t'il, à prendre la taſſe. A ces mots chacun prend ſa taſſe des deux mains, & l'éléve juſqu'au front, puis la baiſſant plus bas que la table, & la portant tous enſemble près de la bouche, ils boivent lentement à trois ou quatre repriſes; & le maître ne manque pas de les inviter a tout boire: c'eſt ce qu'il fait le premier, puis montrant le fond de ſa taſſe, il leur fait voir qu'il l'a entiérement vuidée, & que chacun doit faire de même.

On ſert du vin deux ou trois fois; & tandis qu'ils boivent, on met au milieu de chaque table une grande porcelaine de viande, où tout eſt en ragoût, ce qui fait qu'ils n'ont pas

besoin de couteau. Le maître-d'hôtel les invite à manger, de même qu'il les a invités à boire ; aussi-tôt chacun prend adroitement un morceau de viande dans la porcelaine. On sert vingt à vingt-quatre de ces plats, avec la même cérémonie à chaque plat qu'on apporte; mais on ne boit qu'autant qu'on veut, & d'ailleurs les tasses sont alors fort petites.

Après qu'on a cessé de manger du premier plat, on ne le léve pas de dessus la table, non plus que tous ceux que l'on sert jusqu'à la fin du repas. Entre six ou huit mets, on apporte du bouillon de viande ou de poisson dans une porcelaine, & dans un plat une espéce de petits pains ou de petits pâtés, que l'on prend avec les petits bâtons pour les tremper dans le bouillon, & les manger sans aucune cérémonie : jusqu'alors on n'a mangé que de la viande ; en même tems on sert du thé.

Quand les convives ont quitté leurs petits bâtons, & cessent de manger, on sert à boire, & on apporte un autre

autre plat. Le maître du logis les invite encore à manger & à boire, ce qu'il pratique à chaque plat qu'on apporte. En ſervant les plats l'un après l'autre, les domeſtiques ménagent le tems de telle ſorte, que les vingt ou vingt-quatre plats de ſervice ſe trouvent rangés ſur la table dans l'endroit où la comédie doit être interrompue. On ſert du vin, on préſente du ris, on offre du thé, puis on ſe léve de table ; on va au bas de la ſalle faire des complimens au maître du feſtin, lequel les conduit alors ou dans le jardin, ou dans une ſalle pour s'y entretenir, & prendre un peu de relâche, avant qu'on ſerve le fruit.

Pendant ce tems-là les comédiens prennent leur repas, & les domeſtiques ſont occupés les uns à vous apporter dans le ſalon où vous êtes, des baſſins d'eau tiéde, pour vous laver les mains, & même le viſage ſi vous le jugez à propos, d'autres a deſſervir les tables, & à y préparer le deſſert, qui eſt pareillement de vingt ou vingt-quatre plats de ſucrerie, de

fruits, de compotes, de jambons, de canards ſalés ſéchés au ſoleil d'un goût exquis, & de petits entremets de choſes qui leur viennent de la mer.

Quand tout eſt prêt, un domeſtique s'approche de ſon maître, un genou en terre, & l'en avertit tout bas. Le maître prenant le tems que l'entretien ceſſe, ſe léve, & invite avec politeſſe les conviés a retourner dans la ſalle du feſtin. Alors on ſe rend au bas de la ſalle, on fait encore quelques cérémonies pour les places, & enfin chacun ſe remet dans celle où il étoit pendant le repas. On change les taſſes, & on en apporte de plus grandes. C'eſt pendant ce ſervice, qu'on vous preſſe, & qu'on vous engage, ſi l'on peut, à boire à longs traits. On continue la comédie, ou bien quelquefois pour ſe divertir davantage, on ſe fait apporter le livre de farces, & chacun choiſit la ſienne : il s'en repréſente de fort agréables.

Il y a pour ce ſervice, de même que pour le premier, cinq grands

plats de parade, ſur les côtés de la table. Durant ce tems-là, on donne à manger aux domeſtiques des conviés dans une des chambres voiſines ; on les traite très-bien, mais ſans aucune cérémonie.

Au commencement du ſecond ſervice, chaque convié fait apporter par un de ſes valets un bandege, où ſont divers petits ſacs de papier rouge, qui contiennent un peu d'argent pour le cuiſinier, pour les maîtres d'hôtel, pour les Comédiens, & pour ceux qui ſervent à table : on donne plus ou moins, ſelon la qualité de la perſonne qui vous a régalé ; mais l'on ne fait ce petit préſent, que lorſque le feſtin eſt accompagné de la comédie. Chaque domeſtique porte ſon bandège devant celui qui a donné le feſtin, lequel après avoir fait quelques difficultés, y conſent enfin, & fait ſigne à un de ſes domeſtiques de le prendre, pour en faire la diſtribution.

Ces feſtins durent quatre ou cinq heures : c'eſt toujours la nuit, ou vers la nuit qu'ils ſe font ; & ils ne fi-

niſſent guéres qu'à minuit. On ſe ſépare avec les mêmes cérémonies, que nous avons décrites en parlant des viſites. Le lendemain matin chacun des convives envoie par un de ſes domeſtiques un billet, pour remercier celui qui les a ſi bien régalés.

Pour faire leurs bouillons, qui ſont exquis, ils ſe ſervent ou de graiſſe de cochon, qui eſt excellente à la Chine, ou du ſuc de différentes viandes, telles que ſont le cochon, la poule, le canard, &c. & même pour apprêter les viandes, qui ſe ſervent coupées par morceaux dans des vaſes de porcelaine, ils achévent de les cuire dans ce jus.

Dans toutes les ſaiſons de l'année, il croît toutes ſortes d'herbes & de légumes, que l'on ne connoît point en Europe; de la graine de ces herbes on fait une huile, qui eſt d'un très-bon uſage pour les ſauces. Les cuiſiniers François qui ont le plus raffiné ſur ce qui peut réveiller l'appétit, ſeroient ſurpris de voir que les Chinois ont porté l'invention en matiére

de ragoûts encore plus loin qu'eux, à bien moins de frais. On aura de la peine à ſe perſuader qu'avec de ſimples fèves, & avec la farine qu'ils tirent de leurs ris & de leur bled, ils préparent une infinité de mets, tous différens les uns des autres à la vûe & au goût. Ils diverſifient leurs ragoûts, en y mêlant diverſes épiceries, & des herbes fortes.

CHAPITRE XIV.

Expédition de Thamas Kouli-Kan dans l'Empire du Grand Mogol.

DE's que Thamas Kouli-Kan fut ſur le Trône de Perſe, il commença par réformer le luxe exceſſif de la Cour, & il établit quelques Loix nouvelles fort utiles à la milice & aux Peuples. Il ne paroît pas qu'il ait été grand zélateur du Mahométiſme, quoiqu'il fît profeſſion de la Secte d'Hali, ainſi que tous les

Perſans. Il avoit une eſtime ſingulière pour les Européens, & parmi les Européens, il diſtinguoit les François, à cauſe de leur valeur & de leur politeſſe. Il avoit permis de prêcher publiquement la Religion Chrétienne dans tous ſes Etats, & chacun étoit libre de l'embraſſer, ſans crainte d'être inquiété.

Depuis ſon élévation au Trône, il ne s'occupa que de la guerre. Battu à différentes fois par les Turcs, il eut enfin ſa revanche, & termina cette guerre par une paix glorieuſe. Enſuite il tourna ſes armes contre l'Empire du Mogol, & ſe jetta dans ſes Provinces avec l'impétuoſité d'un torrent qui ſe déborde. Rien ne put l'arrêter, ni montagnes, ni déſerts, ni Villes, ni Citadelles, ni Armées. Ses conquêtes furent auſſi rapides, que celles d'Alexandre. Toujours victorieux, il arriva le dix-ſept de la Lune de Février mil ſept cens trente-neuf à deux journées de Déli, Capitale de l'Empire. L'Armée de l'Empereur Mahamad Schah, la plus

brillante & la plus nombreuſe dont on ait jamais oui parler, l'attendoit de pied ferme. Elle étoit compoſée de quatre cens mille Chevaux, de quatre cens mille Mouſquetaires, de trois cens mille Soldats armés de lances, de fléches & de Zagayes, de dix mille piéces de canon, de trente mille Chameaux, & de deux mille Eléphans armés en guerre. Cette formidable Armée s'étoit campée avantageuſement; & elle avoit eu le loiſir de faire de bons retranchemens de ſix lieues d'étendue du côté le plus foible.

Thamas Koul'-Kan qui depuis ſon avénement au Trône fut appellé Nader Schah, n'avoit dans ſon Armée que ſoixante mille hommes, tant de Cavalerie, que d'Infanterie. Il ne jugea pas à propos d'attaquer un Ennemi ſi ſupérieur en forces. Il ſe contenta de s'emparer de quelques poſtes éloignés, au moyen deſquels il lui rompit la communication des vivres & des fourrages avec la Ville & la campagne. Des détachemens de

quatre mille & de cinq mille hommes commencerent à ſortir du camp, pour aller chercher des proviſions. On tomboit ſur ces détachemens, & on les tailloit en piéces. Il ne falloit pour cela que deux ou trois cens Cavaliers Perſans. La Cavalerie Perſanne l'emporte ſur les meilleures Troupes de l'Aſie; mais la réputation où étoit la Cavalerie de Nader Schah, inſpiroit de la terreur. Leur figure & leurs habillemens faiſoient trembler les Mogols.

Les chevaux Perſans ſont grands; lesCavaliers ſont communément bien faits. Ils gardent leurs mouſtaches: ils ont pour turban un bonnet quarré haut d'un pied & demi, couvert d'une peau de Chévre ou de Tigre avec ſon poil. A ce turban eſt attachée une lame de fer courbe, longue d'un pied, avec laquelle ils parent les coups de ſabre, moyennant certains mouvemens de tête qu'ils font avec beaucoup d'adreſſe. Leur habit, de couleur verte, jaune ou rouge, eſt ample, court, avec de larges

larges manches. Ils portent au-deſſous une eſpéce de chemiſe entr'ouverte ſur la poitrine. Ils ont de petits caleçons & des bottines de cuir. Leurs armes ſont un fuſil à mèche, une hache, un ſabre & un bouclier. Ces Cavaliers avec cet attirail, qu'ils ſçavoient être redoutables à leurs ennemis, marchoient à eux, ſûrs de la victoire. Ils les attaquoient par tout en quelque nombre qu'ils fuſſent, & ils les pourſuivoient quelquefois juſques ſous leur batterie de canon. Dans pluſieurs de ces ſorties, qui ſe firent pendant quinze jours, Mahamad Schah perdit plus de cinquante mille hommes.

Cependant la famine ſe mit dans ſa nombreuſe armée. On y mangeoit les chevaux & les chameaux; une petite meſure de ris étoit vendue juſqu'à dix roupies. Bientôt on ne trouva preſque plus ni ris, ni froment, ni aucune ſorte de grains. La faim, les maladies, l'infection firent mourir dans le camp plus de ſoixante mille hommes. Le déſordre & la di-

ſette augmentant chaque jour, trois cens mille ſortirent du camp a la débandade ; peu échapperent aux Troupes de Perſe. Le ſur-lendemain Thamas Kouli Kan envoya dire a Nirzamamoulouk, Généraliſſime de l'armée Mogole, qu'il vînt le trouver, & qu'il traiteroit avec lui de paix & d'accommodement.

Ce Général étoit auparavant un des premiers Miniſtres de l'Empire. Son principal emploi a la Cour étoit de former l'Empereur à la guerre & aux bonnes mœurs. Il auroit ſouhaité que Mahamad Schah eût été plus docile à ſes leçons, & qu'il ſe fût moins occupé de ſes plaiſirs. Il s'en expliquoit ouvertement.

Cette liberté déplut à une bande de jeunes Courtiſans débaûchés, aux Eunuques & à quelques Dames favorites, qui indiſpoſerent le Prince contre le Cenſeur de ſes déſordres. On penſa à l'arrêter ſous je ne ſçai quel prétexte. Nirzamamoulouk prévint le coup. Il avoit la Dignité d'Amiral Omrah, & le commandement d'un

corps de Troupes de quarante mille hommes. Il fit entendre à ſes principaux Officiers, qu'un Empereur efféminé ne méritoit pas de commander à d'auſſi braves gens qu'ils étoient, & que pour le bien public, & la propre gloire de Mahadmad Schah, un coup d'éclat qu'il méditoit étoit néceſſaire, pour le retirer de la profonde létargie où le plongeoient ſes voluptés. Cet éclat fut de ſe mettre à la tête de ſon armée, & de ſe retirer dans le Dékan, dont il étoit Gouverneur. En vain Mahadmad Schah ordonna-t'il de le ſuivre, & de le combattre dans ſa retraite; il ne fut point obéi. Mirzamamoulouk retiré dans le Dékan avec ſon armée, ſe comporta toujours en ſujet fidelle & reſpectueux: il ne manqua jamais d'envoyer à l'Empereur le tribut ordinaire de ſa Province; il acquit même à l'Empire de nouveaux pays, qu'il prit ſur le Sevagi, & ſur d'autres Rajas Gentils.

Une conduite ſi ſoumiſe & ſi peu attendue fit oublier à la Cour qu'il

avoit été rébelle. L'Empereur lui rendit dans la ſuite ſa bienveillance : il lui augmenta ſes titres d'honneur, & lui ſoumit tous les Nababs & les Soubas, qui ſont dans la péninſule, depuis Surate juſqu'au Cap de Comorin. Peut-être en tout cela agit-il politiquement, & ne lui donna-t'il que ce qu'on craignoit qu'il ne prît par force.

Mirzamamoulouk n'avoit jamais voulu retourner à la Cour, quoiqu'il y fût ſouvent invité par l'Empereur, par ſes parens & par ſes amis. Enfin dans les facheuſes circonſtances où étoit l'Etat, il céda aux inſtances réitérées qui lui en furent faites ; il va donc avec ſon armée joindre celle de l'Empereur à Déli. Ce Prince lui fit l'accueil le plus favorable ; & les honnêtes gens de la Cour le revirent avec joie. Sa grande expérience dans la guerre, & ſon courage éprouvé, ranimerent tous les cœurs. Tel étoit le Généraliſſime des armées du Grand Mogol, avec qui Nader Schah vouloit s'aboucher, & traiter de la paix.

Mirzamamoulouk, ou plutôt *Azéſia*, le nom ſous lequel il étoit le plus connu, qui connoiſſoit le génie de ſes Troupes, craignant qu'en ſon abſence une terreur panique ne les ſaiſît, & qu'elles ne priſſent la fuite, n'accepta point la propoſition du Roi Perſan; au contraire il exhorta ſes Officiers Généraux de ſortir généreuſement de leurs retranchemens, & de le ſuivre, pour combattre des Ennemis, qu'il vouloit, diſoit-il, mettre en poudre ſous les pieds de ſes chevaux. Ses Généraux lui ayant promis de le ſuivre par tout, il alla faire part à l'Empereur de la réſolution qu'il avoit priſe de livrer bataille à l'Ennemi. L'Empereur y conſentit; & pendant la nuit ſuivante tous les préparatifs ſe firent pour combattre à la pointe du jour. Mais l'Empereur qui l'avoit paſſée dans ſon ſerrail, où il écouta les conſeils des Eunuques auſſi laches que lui, changea de ſentiment, révoqua l'ordre qu'il avoit donné à Azéſia, & lui fit défenſe de hazarder la bataille.

Ce contre ordre mit au déſeſpoir Azéſia, parce qu'il voyoit périr miſérablement ſon armée. Il prit donc le parti d'aller trouver Thamas Kouli Kan, accompagné ſeulement de dix Officiers. Le Roi Perſan qui étoit aſſis, ſe leva à ſon arrivée. » Voyez, lui dit il, combien je vous eſtime, » puiſque je me leve pour vous faire » honneur; je ne vous aime pas moins, » aſſeyez-vous. « Azéſia après avoir fait trois révérences ſelon l'uſage, s'aſſit; & Thamas Kouli-Kan déduiſit ſes griefs, & les ſujets qu'il avoit de ſe plaindre du Mogol.

Le premier étoit, que Mahadmad Schah retenoit injuſtement le Trône que Tamerlan, Fondateur de la Monarchie Mogole, avoit tranſporté autrefois de la Perſe dans l'Empire, lequel avoit coûté neuf carols, neuf cens mille roupies. Un carol vaut cent laks, un lak vaut cent mille roupies; une roupie d'or vaut treize roupies d'argent, & une roupie d'argent vaut trente-huit ſols de la monnoie de France.

Le ſecond, étoit que les Perſes ayant prêté & ſoudoyé dix mille hommes, pour aider le grand-pere de Mahadmad Schah, oncle de Gehanguir, à monter ſur le Trône, l'Empire Mogol n'avoit point encore dédommagé la Perſe des dépenſes qu'elle avoit faites en ſa faveur.

Le troiſiéme, que l'Empereur n'avoit point ſecouru la Perſe, comme il s'y étoit engagé, durant les derniéres guerres qu'elle avoit ſoutenues contre les Turcs, où faute de ce ſecours, elle avoit eſſuyé de grandes pertes.

Le quatriéme, que l'Empereur contre le droit des gens avoit arrêté ſes Ambaſſadeurs, ſans avoir daigné même répondre aux lettres qu'il lui avoit écrites.

Le cinquiéme, que Mahadmad Schah lui avoit donné la peine de venir de ſi loin, pour ſe faire juſtice par lui-même.

Azéſia répondit au Roi de Perſe, que ſes plaintes lui paroiſſoient bien fondées; qu'il en écriroit à l'Empe-

reur, afin qu'il réparât ſes fautes, le plus promptement & le mieux qu'il ſeroit poſſible ; que du reſte il prioit ſa Majeſté, de ne lui rien imputer ſur les ſujets de mécontentement qu'il avoit, puiſque depuis pluſieurs années il s'étoit abſenté de la Cour, & qu'il n'avoit pris nulle part aux affaires du Gouvernement. Que pour le dernier article, qui regardoit la peine qu'on lui avoit donnée de faire un ſi long voyage, il devoit d'autant plus être porté à la leur pardonner, que & lui & ſes compatriotes ſouhaitoient avec paſſion l'attirer dans leur pays, pour avoir tous enſemble l'honneur de lui baiſer les pieds

Thamas Kouli-Kan ſe mit à rire, puis regardant fixement Azéſia. »Vos » réponſes, lui dit-il, ſont juſtes & » ſpirituelles : elles me font plaiſir ; » mais écoutez-moi ; j'ai à vous par- » ler ſérieuſement. Je vous ordonne » d'aller dire à votre Maître, qu'il » vienne me trouver demain : je fe- » rai la moitié du chemin, & nous » nous rencontrerons au milieu de

» nos deux armées. Je veux bien lui » accorder la paix ; mais s'il eſt peu » touché de ma généroſité, je lui fe» rai couper la tête.

Azéſia alla rendre compte à l'Empereur d'un ſi fier entretien ; & ne pouvant pas lui inſpirer ce noble courage, dont il étoit animé, il l'engagea à accepter l'entrevûe qui lui étoit propoſée. Le Perſan & le Mogol ſe rencontrerent le lendemain, en préſence des deux Armées. Ils s'aborderent, en s'appellant du nom de freres à la maniére Aſiatique ; Ils s'embraſſerent avec beaucoup de démonſtrations d'une amitié apparente. L'Empereur qui avoit été intimidé de la menace qu'on lui avoit faite, offrit ſa couronne au Roi Perſan. » Je ſalue votre couronne, » répondit-il : elle eſt à moi ; mais je » vous la rends : tout ce que j'exige » eſt que vous reſtituiez à la Perſe » ce qui lui eſt dû. « Le Mogol lui promit de le ſatisfaire pleinement.

Cette parole donnée, on ne parla

plus que de choſes agréables : la converſation dura ſix heures ; & Thamas Kouli-Kan invita l'Empereur à un feſtin pour le lendemain. Ce feſtin ſomptueux lui coûta trois laks de roupies. Les deux Rois y parurent, accompagnés des principaux Officiers de leur Cour, & couverts d'habits d'un éclat & d'une magnificence qui éblouiſſoit. A la fin du repas, on fit tirer pluſieurs feux d'artifice : une troupe de muſiciens divertit quelque tems la compagnie ; vinrent enſuite les danſeuſes, qui ſont toujours à la ſuite de la Cour, & qui firent admirer leur bonne grace, leur agilité & leur adreſſe.

L'Empereur retourna dans ſon Camp fort ſatisfait. Il régala à ſon tour le Roi de Perſe, mais d'une maniére beaucoup plus ſomptueuſe. Tous les mets étoient ſervis dans de la vaiſſelle d'or. Il termina le repas par un préſent qu'il fit au Roi de Perſe de ſix chevaux Tartares parfaitement beaux, & de deux Eléphans, dont l'un étoit chargé de bijoux, & l'autre de roupies.

Quelques jours après cette double fête, Thamas Kouli-Kan fit remettre à l'Empereur Mogol un mémoire, par lequel il lui demandoit quarante carols de roupies, soit pour les dépenses qu'il avoit faites dans la guerre contre les Turcs, soit pour celles qu'il venoit de faire, ou qu'il avoit encore à faire pour s'en retourner en Perse. MahadmadSchah ne lui envoya que vingt chariots de roupies d'or, & cent chameaux chargés de roupies d'argent, ordonnant à Azésia son Plénipotentiaire, de s'employer de toutes ses forces à faire diminuer la somme que Thamas Kouli-Kan lui demandoit.

Azésia s'acquitta de sa commission avec succès. Thamas Kouli-Kan reçut ce qui lui étoit envoyé; & il se contenta de douze carols de roupies, qu'on lui payeroit dans le terme de quatre ans, & de cinq carols de joyaux, qu'on lui livreroit actuellement avec le fameux Trône de Tamerlan. Cet accord étant arrêté, Azésia alla le présenter à l'Empereur

ſon maître, pour le lui faire ſigner. L'Empereur refuſa de le faire, alléguant qu'il étoit hors d'état de fournir une ſomme ſi conſidérable ; qu'il renonceroit plutôt à l'Empire, que d'y conſentir ; & que ſi on le preſſoit davantage, il iroit ſe confiner dans la Province de Bengale, pour y vivre en Dervis le reſte de ſes jours.

Azéſia remontra à l'Empereur, qu'il ne pouvoit aſſez reconnoître la généroſité avec laquelle Thamas Kouli-Kan lui avoit rendu la Couronne ; qu'il ne s'embarraſſât point de la ſomme qu'on lui demandoit ; qu'il ſçavoit où la prendre ; qu'il mettroit ſur les Gentils un impôt, comme on avoit accoutumé de faire dans les néceſſités preſſantes de l'Empire ; & qu'au lieu de douze carols, il en tireroit vingt-quatre, dont la moitié reviendroit dans le Tréſor Impérial.

L'Empereur en délibéra avec ſes Viſirs, & leur avis fut de ne point donner les douze carols. Alors Azéſia élevant la voix : » Empereur, dit-il

» d'un ton ferme, livrez donc bataille » avec vos Viſirs. « Pluſieurs d'entre eux furent de ce ſentiment ; mais pluſieurs autres prétendirent, que les Troupes affoiblies par la faim étoient incapables de combattre. La délibération dégénéra enſuite en des diſputes & des altercations inutiles, ſans prendre aucune réſolution. Cependant le tems auquel Azéſia devoit rendre réponſe, expiroit. Il part donc bruſquement ; & auſſi-tôt qu'il fut en préſence du Roi de Perſe : »Prince, » lui dit-il, je vous apporte ma tête. » J'avois engagé ma parole de faire » ratifier par l'Empereur mon maître » le traité que j'avois fait en ſon » nom : il refuſe de le ſigner ; diſ- » poſez de ma vie comme il vous » plaira.

Thamas Kouli-Kan extrêmement irrité, fit arrêter Azéſia, & défendit qu'on lui donnât à manger & à boire de toute la journée. Il dépêcha auſſitôt un Exprès à l'Empereur Mogol, pour lui dire, que puiſqu'il n'avoit pas plus de bonne foi qu'un infidelle, il ſe

disposoit à le traiter en infidelle, & qu'il alloit le faire hacher lui-même en piéces, avec ses femmes, ses enfans & toute sa race, & réduire en cendres sa Capitale. Il donna aussitôt ses ordres pour le combat, & fit publier à la tête de son armée, qu'après avoir passé sur le ventre à l'Ennemi, on tombât sur Déli; qu'on y mît tout à feu & à sang, & qu'on n'y épargnât personne : qu'il abandonnoit cette Ville si riche à un pillage général.

Azésia apprit dans sa prison les terribles projets de vengeance qui se préparoient pour le lendemain : il en fit informer secrettement le Mogol, afin qu'il prît la généreuse résolution de combattre; mais ce lache Prince ne songea qu'à faire préparer du poison pour lui, pour sa femme & pour ses enfans. Cependant il fit dire à Azésia, qu'il reconnoissoit trop tard la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre ses sages conseils, en le priant qu'au cas qu'il vît encore quelque moyen de sauver son Empereur &

ſa Patrie, il le prît tel qu'il pût être.

Azéſia envoya auſſi-tôt ſupplier le Roi de Perſe, de lui accorder un moment d'entretien pour la derniére fois. Cette grace lui ayant été accordée, il fut conduit devant le Prince, & tout en pleurs, il le conjura de ſuſpendre pour un jour ſeulement l'effet de ſon juſte courroux.

» Ma clémence, répondit Thamas » Kouli-Kan, vous accorde ce que » vous demandez; mais à condition, » que l'Empereur votre Maître vien- » ne inceſſamment ſe remettre en » mon pouvoir, ou pour le faire mou- » rir, ou pour le laiſſer vivre, ſelon » que je le jugerai à propos.

Un Courier dépêché par Azéſia à l'Empereur Mogol ne l'eut pas plutôt informé de cette réponſe, que ſans délibérer davantage, il partit pour ſe livrer à la diſcrétion du Roi de Perſe. Dès qu'il approcha de ſa tente, il fut ſi conſterné de l'air fier & ſévére dont l'Empereur l'enviſagea, que tremblant de tout ſon corps, il ne put pas dire le moindre mot pour

ſa juſtification. Thamas Kouli-Kan, ſans rien dire, ordonna par un ſimple ſigne de la main qu'on l'éloignât de ſa préſence, & qu'on le conduiſît en un lieu où il fût gardé ſévérement; ce qui fut exécuté à l'inſtant. Il s'empara enſuite de toute l'artillerie de l'armée ennemie, & fit couper la tête à pluſieurs Viſirs, & à quantité d'autres Officiers qu'il avoit faits priſonniers de guerre. Il ne fit diſtribuer de vivres dans le camp des Mogols, qu'en telle quantité, & pour autant de tems qu'il étoit néceſſaire, afin d'en faire ſortir tout l'argent qui y reſtoit. Tout s'y vendit à un prix marqué par le Roi de Perſe, c'eſt-à-dire, extrêmement cher. Une quantité prodigieuſe d'hommes & d'animaux y périrent.

Sudat-Kan, Perſan de nation, Lieutenant Général des armées du Mogol, s'étoit rendu au commencement de la guerre auprès du Roi de Perſe, pour quelque ſujet de mécontentement que lui avoit donné l'Empereur ſon Maître. Ce Rébelle inſinuoit ſouvent

souvent à Thamas Kouli-Kan, qu'il devoit faire créver les yeux à son prisonnier, & le faire enfermer entre quatre murailles; ou ce qui seroit encore mieux, lui faire trancher la tête, monter sur son Trône, & unir la Couronne de l'Empire du Mogol à celle de Perse.

Thamas Kouli-Kan feignit de ne pas entendre ce que lui insinuoit ce Courtisan vindicatif; il s'étoit fait un autre Systême qu'il suivit. Il laissa ses ennemis bloqués dans leurs retranchemens par une partie de ses Troupes, en leur faisant fournir les vivres purement nécessaires; puis avec l'élite de son armée, il s'avança vers Déli, où il fit son entrée triomphante le septiéme de la Lune de Mars. Mahadmad Schah dépouillé de tous les ornemens de la dignité Impériale, étoit à la suite du vainqueur; après quoi il fut renfermé dans la Tour sous bonne garde. Le Roi de Perse prit son logement dans le Palais Impérial: il monta sur le Trône des Mogols, & s'y fit cou-

ronner Empereur aux acclamations de ſon armée, & des peuples qui changeoient volontiers de Maître. Il fit battre monnoie à ſon coin, & y commanda en Souverain tout le tems qu'il y demeura. Le poids de ces nouvelles roupies frappées au coin du Roi de Perſe étoit de vingt grains plus fort que de celles du Mogol. Telle étoit la Légende qu'on y avoit gravée : *Il eſt né pour être le Roi du monde : le Roi des Rois qui eſt-ce ? Nader Schah.*

Le lendemain de ſon entrée dans Déli, Nader Schah partagea l'armée qui l'avoit ſuivi en deux corps. L'un reſta dans la Place & dans la Citadelle ; l'autre au dehors tenoit la campagne, & gardoit les portes de la Ville, de façon que perſonne n'y pouvoit entrer ou en ſortir que par ſon ordre. Les vivres & les fourrages n'y abondoient que pour ſes Troupes. On vendoit les vivres aux Habitans comme dans le Camp, c'eſt-à-dire à un prix exceſſif ; & il n'y avoit point d'injuſtice, que les Troupes Per-

sannes ne commissent impunément.

Nader Schah informé de la licence de ses Soldats tâcha d'y remédier, par la défense qu'il fit à tout Cavalier & à tout Fantassin de garder & d'avoir plus de cent roupies d'argent, sous peine d'avoir le ventre ouvert ; ce qui s'exécutoit irrémissiblement, tandis que lui-même s'approprioit toutes les richesses du Palais, richesses qui étoient immenses. Presque tous les meubles destinés à l'usage de l'Empereur étoient d'or, d'argent ou de vermeil. Vaisselle, tables, lits, canapés, palanquins, parasols, lustres, garde-Betel, gourgouris à fumer, cassettes, &c.

La grande salle, nommée la salle Royale, étoit revêtue de haut en bas de lames d'or & d'argent finement travaillées; le plafond brilloit par les diamans, qu'on y avoit placés. C'est dans cette salle qu'on voyoit le Trône Impérial. Il avoit douze colonnes d'or massif, qui fermoient les trois côtés. Ces colonnes étoient garnies de perles & de pierres précieu-

ſes ; le dais du Trône étoit ſur-tout digne d'attention. Il repréſentoit la figure d'un Paon. Depuis que les Empereurs Mogols ſont Mahométans, ils ont choiſi cet oiſeau pour leur armoirie. Ce Paon étendant ſa queue & ſes ailes, couvroit le Trône de ſon ombre. L'induſtrie avec laquelle on avoit placé & ménagé les diamans, les rubis, les émeraudes, & toutes ſortes de pierreries qui le formoient, repréſentoient au naturel les diverſes couleurs de cet oiſeau ; & l'on peut dire que cet ouvrage étoit une merveille de l'univers. Auſſi eſt-il vrai de dire, que pendant pluſieurs ſiécles, tous les Empereurs qui avoient précédé Mahadmad, s'étoient piqués à l'envi d'embellir & d'enrichir ce dais & ce Trône. Les pierreries qu'on en arracha montoient à cent cinquante carols de roupies, en y joignant les bijoux que l'Impératrice, les Princeſſes & toutes les Dames du ſerrail furent priées de céder au Roi Perſan. Cette priére étoit un ordre, auquel elles n'auroient pas oſé man-

quer. Leurs perles ſeules furent eſtimées vingt carols de roupies ; & l'on trouva dans leurs appartemens, juſqu'à dix carols d'or ou d'argent monnoyé.

Thamas Kouli-Kan voyoit avec plaiſir groſſir ſes tréſors, lorſqu'un accident funeſte vint troubler ſa joie. Il avoit fait priſonniers de guerre tous les Généraux de l'armée Mogole. Quatre d'entr'eux étoient gardés dans un Hôtel par vingt Cavaliers Perſans. Ces quatre Officiers firent un jour la débauche, & nonobſtant la Loi qui leur défend l'uſage du vin, ils s'enivrerent. Aidés de leurs domeſtiques, qu'on leur avoit laiſſés en trop grand nombre, ils forcerent leurs gardes, & les tuerent. Auſſi-tôt ils ſe répandirent dans les rues, criant de tous côtés : Victoire, Mahadmad Schah a tué Nader Schah d'un coup de poignard. A ce bruit qui couroit toute la Ville, la populace prit les armes, & fondit de toutes parts ſur les Troupes Perſannes. Cinq ou ſix mille Perſans furent tués dans cette

émeute qui dura quatre heures. Elle auroit duré plus long-tems, ſi Thamas Kouli Kan, de la Forteresſe où il étoit, n'eût fait ſur la Ville un feu continuel de canon, depuis huit heures du ſoir juſqu'a minuit, que les hoſtilités ceſſerent.

Le lendemain, dès la pointe du jour, ce Prince moins touché du faux bruit de ſa mort, que de la perte de ſes ſoldats, fit battre la générale. Toutes ſes Troupes ſe trouverent à l'inſtant ſous les armes & en bataille. Thamas Kouli Kan parcourut tous les Bazars le cimeterre à la main; il aſſigna aux différens Corps autant de différens Quartiers de la Ville à ravager. » Allez, camarades, leur dit-il: pillez, » tuez, ſaccagez tout; traitons les » laches & perfides Mogols, comme » ils le méritent.

Chaque Commandant partit avec ſa Troupe pour le quartier qui lui étoit marqué. Thamas Kouli-Kan alla avec la ſienne dans le champ de Nichok, qui eſt le plus beau & le plus riche quartier de la Ville; il en-

tra dans la Moſquée, qui eſt ſur une éminence, d'où il pouvoit promener ſes regards par-tout. S'y étant aſſis, il donna ordre qu'on mît le feu aux quatre coins du quartier, & qu'on fît main baſſe ſur quiconque, ſans diſtinction de qualité, d'âge, ni de ſexe. Ses ordres furent exécutés à la lettre; & en même tems dans tous les quartiers, on pilloit, on violoit, & on maſſacroit impitoyablement tout ce qui ſe préſentoit. Ceux qui par la fuite échapperent aux flammes, expirerent par le fer.

Azéſia, par une faveur ſpéciale, n'avoit point été compris dans le nombre des priſonniers de guerre. Il ſortit de ſon Palais; & après bien des dangers qu'il courut, il arrive au champ de Nichok. La, ſans Turban, & ſes vêtemens déchirés, il ſe jette aux pieds du Roi de Perſe. Ce Prince le leva, & lui fit préſenter dans un baſſin d'or des confitures qu'il mangeoit à ce moment.

» Hélas, Prince, lui dit Azéſia, » comment pourrois-je goûter ces

» douceurs que vous m'offrez, tandis » que je vois couler à grands flots le » ſang de mes Concitoyens ? Faites- » moi plutôt mourir avec eux. Des » millions de miſérables que vous fai- » tes égorger, ne ſont pas plus cou- » pables que moi. Ne craignez-vous » pas que Dieu ne faſſe crouler ſur » vous cette Moſquée, & ne vous » écraſe ? Y a-t'il de la juſtice dans » votre vengeance ? Faut-il que pour » la faute de quelques particuliers, » toute une Ville innocente ſoit miſe » à feu & à ſang ? Donnez-moi le » ſoin de rechercher les coupables : » je les ferai mourir par les plus cruels » ſupplices ; mais avant toutes cho- » ſes, ordonnez qu'on mette fin au » pillage, & au maſſacre. «

Thamas Koulin-Kan qui avoit conçu une haute eſtime pour Aézſia, ne s'offenſa point de ce que ſon diſcours pouvoit avoir de trop fort. Il dépêcha des Officiers pour faire ceſſer le pillage & le maſſacre, qui malgré ſes ordres continua en diminuant peu à peu juſqu'à neuf heures du ſoir ; &

& qui ne ceſſa, que lorſque le Grand-Prevôt de l'Armée avec la tymbale Royale parcourut les quartiers, tuant ou faiſant tuer par ſes Gardes ceux qui éxerçoient encore quelques hoſtilités. Les trois quarts de Déli furent renverſés & ruinés. Le feu y dura huit jours, ſans qu'il fût poſſible de l'éteindre. Les Hôtels des Princes & des Seigneurs furent ſur-tout l'objet de la fureur & de l'avarice du Soldat. On compte qu'il périt un million d'ames dans cette Capitale.

A cette déſolation en ſuccéda une autre. On força ceux qui avoient échapé à l'incendie & au carnage, de porter tout ce qu'ils avoient d'argent ou de bijoux à la Citadelle. Ceux qu'on ſoupçonnoit de le tenir caché, on les étendoit ſur une eſpéce de Croix de ſaint André, & après les y avoir attachés, on les frappoit ſi cruellement, qu'il leur falloit ou expirer dans les tourmens, ou livrer tout ce qui leur reſtoit d'or & d'argent. Azéſia fut chargé de cette recherche, qui ſe faiſoit des biens de

tous les Officiers de l'Empereur, depuis le Visir jusqu'au Fantassin, & de tout ce que possédoient les Jouailliers, les Banians de la Cour, de la Ville & de l'Armée. Plusieurs de ces Banians s'empoisonnerent de désespoir.

On apportoit à toutes les heures du jour & de la nuit des richesses immenses dans la Citadelle ou chez Azésia; elles y étoient amoncelées, & formoient comme autant de montagnes. Là s'élevoit une montagne de roupies d'or, ici une seconde de roupies d'argent, ailleurs une troisiéme de vaisselle d'or & d'argent, puis une quatriéme de tapis de soie, d'étoffes d'or & d'argent, & d'autres piéces rares & précieuses. Les mêmes amas se trouvoient dans une des cours du Palais d'Azésia.

Cent ouvriers pendant quinze jours furent occupés à faire fondre, & à réduire en lingots l'or & l'argent qui n'étoit pas monnoyé, afin que le transport fût plus facile. Deux lingots percés par le milieu, & attachés ensemble avec une grosse corde, fai-

ſoient la charge d'un Chameau. On remplit cinquante coffres de roupies d'or, & huit mille de roupies d'argent. On voyoit auſſi une quantité inconcevable d'autres coffres remplis de diamans, de perles, & d'autres bijoux. C'eſt ce qui paroîtra incroyable à ceux qui ne connoiſſent que ſuperficiellement les richeſſes de l'Empire du Mogol. Le Tribut annuel de la ſeule Province de Bengale conſiſte en quatre cens bœufs de roupies d'or & d'argent ; or il y a trente-deux Provinces dans l'Empire, dont quelques-unes ſont auſſi étendues que la France.

Les Gouverneurs de ces grandes Provinces vivent ſi ſplendidement, qu'en bien des choſes ils ſurpaſſent la magnificence des Rois de l'Europe. Ils ne paroiſſent jamais en public qu'avec une pompe qui impoſe, ſoit par le grand nombre d'Officiers richement vêtus dont ils ſont environnés, ſoit par le nombre de leurs Eléphans, de leurs Chameaux, de leur Cavalerie, & de leur Infante-

rie, qui font leur cortége.

La grandeur & la puiſſance de l'Empereur Mogol ſe trouve en quelque ſorte ramaſſée dans Déli. Pluſieurs Rois Gentils & Tributaires de l'Empire y font leur ſéjour, & ſont les premiers Miniſtres de l'Empereur. Ils ont en leur diſpoſition, & entretiennent à leurs frais juſqu'à vingt & trente mille hommes. Les Princes du Sang ne peuvent point s'abſenter de la Cour : ils tirent leurs revenus des fiefs que l'Empereur leur donne, à condition qu'ils auront ſur pied un certain nombre de troupes. Les Viſirs, les Omrahs, ont les mêmes ſortes de revenus, & en doivent faire le même uſage ; mais ils en conſument la meilleure partie en fêtes, en chevaux & en domeſtiques.

Déli eſt une Ville ſans comparaiſon plus magnifique pour les équipages, plus vaſte pour l'étendue, & plus peuplée que les plus grandes Villes d'Europe. Elle eſt ſituée ſur le Gemma, dans une vaſte campagne très-fertile. Elle eſt devenue la Capi-

tale de l'Empire depuis que Chayahan abandonna Agra.

Le dernier trait de ſévérité qu'exerça Thamas Kouli-Kan à Déli, fut de faire étrangler publiquement les quatre Officiers Généraux, auteurs de la ſédition, qu'Azéſia avoit découverts, & qu'il avoit fait conduire la corde au col devant le Prince, quoiqu'ils fuſſent ſes parens, ſans vouloir même demander grace pour eux, les en jugeant indignes.

Thamas Kouli-Kan n'ayant plus rien a faire dans l'Indouſtan, ſongea à s'en retourner dans ſes Etats. Il déclara à Mahamad Scah à quelles conditions il le rétabliſſoit ſur le Trône.

1°. Que les Royaumes de Cachemire, de Caboul, de Moultan, & quelques autres pays juſqu'à la riviére d'Atak, ſeroient déſormais du domaine des Rois de Perſe.

2°. Que Mahamad Scah payeroit chaque annnée à la Perſe durant ſa vie trois carols de roupies.

3°. Qu'il n'auroit que le titre & les honneurs d'Empereur, & qu'Azé-

ſia gouverneroit l'Empire.

4°. Qu'en cas de guerre, l'Empereur Mogol prêteroit du ſecours au Roi de Perſe contre ſes ennemis, & qu'à ſon tour la Perſe en uſeroit de même à l'égard de l'Empire Mogol.

5°. Qu'il ne ſeroit fourni à Mahamad Scah, qu'un lak de roupies pour ſa dépenſe annuelle.

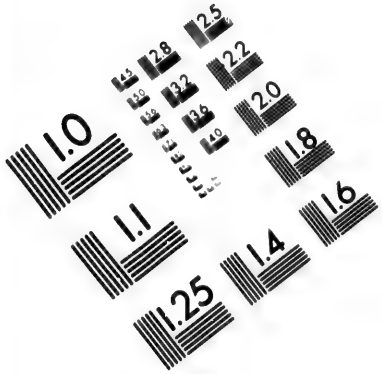
6°. Qu'il n'y auroit auprès de ſa perſonne, que les Officiers qui lui ſeroient accordés.

Le Prince Mogol ayant agréé ces conditions, & remercié Thamas Kouli Kan de ſes bontés, la Couronne lui fut rendue, & il remonta ſur le Trône. Il avoit demandé que le Roi de Perſe approuvât la ceſſion qu'il vouloit faire à ſon fils des honneurs de l'Empire & de la Couronne, ou que du moins le Prince ſon fils eût le Gouvernement de l'Empire à la place d'Azéſia; l'une & l'autre choſe lui fut refuſée.

Thamas Kouli-Kan chargé des dépouilles de l'Empire Mogol, ſortit enfin de Déli au commencement de

Juin avec ſon Armée. On fait monter la valeur de ce qu'il emporta à trois cens carols de roupies d'argent. On doit être d'autant moins ſurpris de tant de richeſſes, que les Manufactures & les denrées de l'Indouſtan y attirent chaque année une grande partie de l'argent de l'Aſie, & de l'Europe, d'où il ne ſort plus, lorſqu'il y eſt une fois entré. Les Marates, nation accoûtumée au pillage, avoient grande envie d'enlever un ſi grand butin : ils roderent quelques jours autour de l'Armée Perſanne ; mais ils n'oſerent jamais l'attaquer, ſa marche ſe faiſant avec un ordre admirable : outre que cette Armée avoit été fortifiée récemment de dix mille Cavaliers, envoyés par le fils aîné de Thamas Kouli-Kan. Ce Prince, auſſi brave que ſon Pere, commandoit une Armée de cinquante mille hommes, qui étoit toujours à quatre-vingt lieues de diſtance.

Il avoit auſſi diviſé ſes troupes en deux corps d'Armée, pour avoir plus commodément des vivres, pour évi-



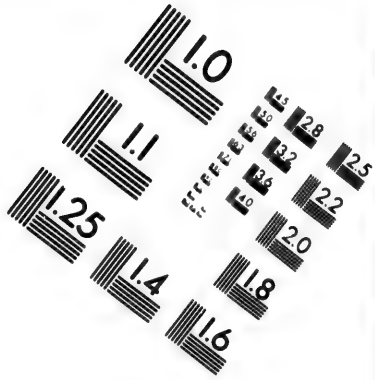
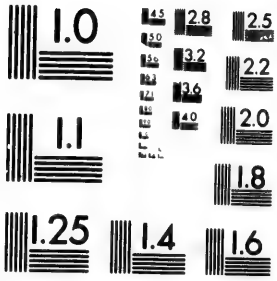
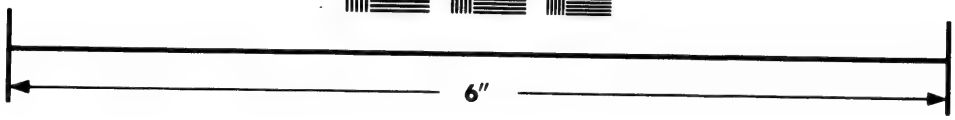
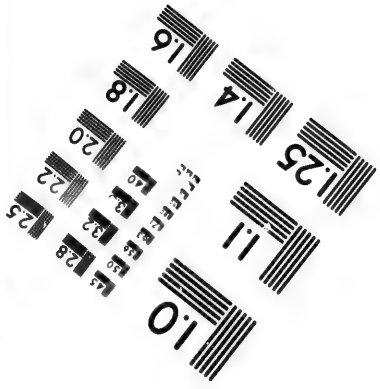
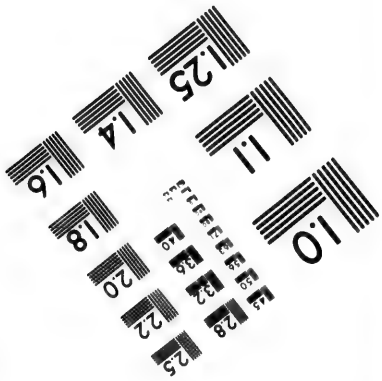


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

ter l'embarras d'une trop grande multitude, pour tenir en reſpect le pays conquis qu'il laiſſoit derriére ſoi, & pour s'aſſurer une retraite en cas d'échec, ou d'une déroute. Les deux Armées, toujours également diſtantes l'une de l'autre, repaſſerent en Perſe.

Thamas Kouli-Kan, avant que de quitter le Candahar, y fit bâtir en deux endroits deux bonnes Forteresſes, pour empêcher les Mogols de venir l'inquiéter en Perſe, & pour avoir la facilité de repaſſer chez eux quand la fantaiſie lui en prendroit. Il fut reçu à Iſpahan de la Nobleſſe & de tous les Etats du Royaume avec les démonſtrations de la plus grande joie.

CHAPITRE XV.

De l'autorité, de la puiſſance, des revenus & des dépenſes ordinaires de l'Empereur de la Chine : De la magnificence de ſa marche lorſqu'il ſort de ſon Palais.

IL n'y a point d'Etat plus monarchique que celui de la Chine : l'autorité du Souverain y eſt ſans bornes, & le reſpect que l'on a pour lui va juſqu'à l'adoration. Perſonne ne peut lui parler qu'à genoux, non pas même ſon frere, quoique ſon aîné. Il n'eſt permis qu'aux Seigneurs qui l'accompagnent de ſe tenir debout, & de ne fléchir qu'un genou quand ils lui parlent.

La même choſe ſe pratique envers ſes Officiers, lorſqu'ils repréſentent la perſonne de l'Empereur, & qu'ils intiment ſes ordres, ou comme Envoyés, ou comme Mandarins de la

préſence. Non ſeulement les Grands de la Cour & les Princes du Sang ſe proſternent en préſence de leur Souverain; mais encore ils portent ſouvent le même reſpect a ſon fauteuil, à ſon trône, & a tout ce qui ſert à ſon uſage : quelquefois ils vont juſqu'à ſe mettre a genoux a la vûe de ſon habit & de ſa ceinture.

Il n'y a perſonne, de quelque qualité & de quelque rang qu'il ſoit, qui oſe paſſer à cheval, ou en chaiſe devant la grande porte de ſon Palais. Dès qu'il en approche, il doit mettre pied à terre, & ne remonter à cheval qu'a l'endroit marqué; car on a déterminé le lieu où l'on doit deſcendre, & celui où l'on peut remonter.

Voici comment ſe fait le ſalut Impérial Auſſi tôt qu'on eſt à la porte, on ſe met à courir avec grace, (chez les Chinois, courir eſt une marque de reſpect, qui s'obſerve lorſqu'on paſſe devant une perſonne d'un rang diſtingué) juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé au fond de la chambre, qui eſt vis-à-vis de l'Empereur : pour lors on ſe

tient un moment debout, ayant les bras étendus ſur les côtés ; enſuite ayant fléchi les genoux, on ſe courbe juſqu'à terre à trois différentes repriſes. Après cela on ſe reléve, & un moment après on fait une ſeconde fois les mêmes cérémonies, puis encore une troiſiéme, juſqu'à ce qu'on avertiſſe d'avancer, & de ſe tenir à genoux aux pieds de l'Empereur.

La couleur Impériale eſt le jaune, & cette couleur eſt interdite à tout autre qu'à lui. Sa veſte eſt parſemée de dragons ; c'eſt là ſa deviſe, & il n'y a que lui qui les puiſſe porter à cinq ongles. Lui ſeul eſt l'arbitre ſouverain de la vie & de la fortune de ſes Sujets. Les Princes du Sang Royal, quelque élevés qu'ils ſoient au-deſſus des autres, n'ont ni puiſſance, ni crédit. Ainſi tout l'Empire eſt gouverné par un ſeul maître : c'eſt lui ſeul qui diſpoſe de toutes les Charges de l'Etat ; qui établit les Vicerois & les Gouverneurs, qui les éléve ou les abaiſſe, ſelon qu'ils ont plus ou moins de capacité & de mérite. Les

Princes même de ſon ſang n'en peuvent porter le nom ſans ſa permiſſion expreſſe ; & ils ne l'obtiendroient pas, s'ils s'en rendoient indignes par leur mauvaiſe conduite, ou par le peu d'attention qu'ils apporteroient à leur devoir.

C'eſt l'Empereur qui choiſit parmi ſes enfans celui qu'il juge le plus propre à lui ſuccéder ; & même lorſqu'il ne trouve point dans ſa famille des Princes capables de bien gouverner, il lui eſt libre de fixer ſon choix à celui de ſes Sujets qu'il en croit le plus digne.

Les Arrêts de quelque Tribunal que ce ſoit ne peuvent avoir de force, qu'ils ne ſoient ratifiés par l'Empereur; mais pour ceux qui émanent immédiatement de l'autorité Royale, ils ſont perpétuels & irrévocables. Les Vicerois & les Tribunaux des Provinces n'oſeroient différer un moment de les enrégiſtrer. L'autorité du Prince ne ſe borne pas aux vivans ; elle s'étend encore ſur les morts. L'Empereur pour récompenſer ou leur

mérite perſonnel, ou celui de leurs deſcendans, leur donne des titres d'honneur, qui réjailliſſent ſur toute leur famille.

Ce pouvoir, tout abſolu qu'il eſt, trouve un frein qui le modére dans les mêmes loix qui l'ont établi. Ces loix donnent aux Mandarins la liberté de repréſenter dans de très humbles & très-reſpectueuſes requêtes les fautes qu'il feroit dans l'adminiſtration de ſon Etat, & qui pourroient renverſer le bon ordre d'un ſage Gouvernement. S'il n'y avoit aucun égard, ou s'il faiſoit reſſentir les effets de ſon indignation au Mandarin qui a eu le courage & le zéle de l'avertir, il ſe décrieroit abſolument dans l'eſprit de ſes Sujets, & la fermeté du Mandarin immortaliſeroit à jamais ſa mémoire.

Si l'Empereur de la Chine eſt ſi puiſſant par la vaſte étendue des pays qu'il poſſéde, il ne l'eſt pas moins par les revenus qu'il en tire.

Il n'eſt pas facile de déterminer à quelles ſommes ils montent; car le

tribut annuel ſe paye partie en argent, partie en denrées. On le tire de toutes les terres, même des montagnes, du ſel, des ſoies, des étoffes de chanvre, & de coton, & de diverſes autres denrées, des ports, des douanes, des barques, de la marine, des forêts, des jardins Royaux, des confiſcations, &c.

Le Tribut perſonnel de tous ceux qui ont vingt ans juſqu'à ſoixante, monte à des ſommes immenſes, à cauſe du grand nombre des habitans de l'Empire. Dans le dénombrement qui ſe fit ſous le feu Empereur *Changhi* au commencement de ſon régne, on trouva onze millions cinquante-deux mille huit cens ſoixante & douze familles, & d'hommes capables de porter les armes, cinquante-neuf millions ſept cens quatre-vingt-huit mille trois cens ſoixante-quatre. On ne compte ici ni les Princes, ni les Officiers de la Cour, ni les Mandarins, ni les Officiers qui ont ſervi & obtenu leur congé, ni les Lettrés, les Brames, les Docteurs, ni les Bon-

zes, ni les enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de 20. ans, ni la multitude de ceux qui demeurent ſur les rivières, ou ſur mer, ou dans des barques. Le nombre des Bonzes monte a beaucoup plus d'un million. Le nombre des ſeuls Bacheliers eſt d'environ quatre-vingt dix mille; & il faut obſerver que depuis ce tems-là, la Chine eſt infiniment peuplée.

De plus, on entretient dix mille barques aux frais de l'Empereur, qui ſont deſtinées à porter tous les ans à la Cour le tribut qui ſe paye en ris, en étoffes, en ſoie, &c. L'Empereur reçoit chaque année quarante millions cent cinquante-cinq mille quatre cens quatre-vingt dix ſacs de ſix vingt livres chacun de ris, de froment & de mil; un million trois cens quinze mille neuf cens trente-ſept pains de ſel de 50. livres chacun; deux cens dix mille quatre cens ſoixante-dix ſacs de féves; & vingt-deux millions cinq cens quatre-vingt-dix-huit mille cinq cens quatre-vingt dix-ſept bottes de paille, pour la nourriture de ſes chevaux.

En étoffes ou en ſoie, les Provinces lui fourniſſent cent quatre-vingt-onze mille cent trente-cinq livres de ſoie travaillée, & la livre eſt de 20. onces ; quatre cens neuf mille huit cens quatre-vingt-ſeize livres de ſoie non travaillée ; trois cens quatre-vingt-ſeize mille quatre cens quatre-vingt piéces de toile de coton ; cinq cens ſoixante mille deux cens quatre piéces de toile de chanvre : ſans compter la quantité d'étoffes, de velours, de ſatin, de damas & autres ſemblables, les vernis, les bœufs, les moutons, les cochons, les oies, les canards, le gibier, le poiſſon, les fruits, les légumes, les épiceries, les différentes ſortes de vin qui s'apportent continuellement au Palais Impérial.

En ſupputant tout ce que l'Empereur perçoit, ſes revenus ordinaires ont eſtimés deux cens millions de Taels, & un Tael eſt une once d'argent, qui vaut cent ſols monnoie de France, valeur intrinſéque.

Une grande partie des deniers Impériaux

périaux ſe conſomme dans les Provinces par les penſions, l'entretien des pauvres, ſur-tout des vieillards, & des invalides qui ſont en grand nombre, les appointemens des Mandarins, le payement des troupes, les ouvrages publics, &c. Le ſurplus eſt porté a Péking, & eſt employé aux dépenſes ordinaires du Palais & de la Capitale, où le Prince réſide, & où il nourrit plus de cent ſoixante mille hommes de troupes réglées, ſans compter leur ſolde, qui ſe paye en argent.

De plus, on diſtribue tous les jours dans Péking à près de cinq mille Mandarins une certaine quantité de viande, de poiſſon, de ſel, de légumes, & tous les mois du ris, des féves, du bois, du charbon & de la paille; tout cela ſe livre avec la derniére exactitude.

La même choſe s'obſerve à l'égard de ceux qui ſont appellés des Provinces à la Cour, ou que la Cour envoie dans les Provinces; ils ſont ſervis & défrayés ſur toute la route eux

& leur ſuite. On leur fournit des barques, des chevaux, des voitures, & des Hôtelleries entretenues aux dépens de l'Empereur.

Les troupes que l'Empereur nourrit & entretient, ſoit le long de la grande muraille, ſoit dans les Places murées, montent à plus de huit cens mille hommes. L'Empereur nourrit pareillement environ cinq cens ſoixante-cinq mille chevaux pour monter la Cavalerie, & pour le ſervice des Poſtes, & des Courriers qui portent ſes ordres & ceux des Tribunaux dans les Provinces.

Les Ambaſſadeurs des Puiſſances étrangéres ſont auſſi défrayés aux dépens de l'Empereur, depuis le premier moment qu'ils entrent ſur les terres de l'Empire, juſqu'à ce qu'ils en ſoient ſortis. Il leur fournit des chevaux, des barques, & toutes les voitures néceſſaires pour le voyage: il fait toute la dépenſe de leur table; & quand ils ſont arrivés à la Cour, il les loge dans un Palais, où, pour marque d'amitié, il leur envoie tous

les jours des mets de ſa table.

On ne parle pas des autres dépenſes que fait l'Empereur, pour tous les ouvrages publics, qui peuvent ſervir ou à l'ornement des Villes, ou à la commodité des peuples, ni de celles que demande l'entretien de ſon Palais, qui eſt d'une étendue immenſe.

Lorſqu'il ſort, ſa coûtume eſt qu'il ſoit accompagné d'une grande partie des Seigneurs de ſa Cour. Tout brille dans ce cortége; les armes, les harnois des chevaux, les banderoles, les paraſols, les éventails, & toutes les autres marques de la dignité Impériale. Ce ſont les Princes & les Seigneurs qui ouvrent la marche, & qui ſortent les premiers à cheval: ils ſont ſuivis des Colao, ou principaux Miniſtres, & des grands Mandarins; ils marchent ſur deux aîles, & aſſez près des maiſons, de ſorte qu'ils laiſſent toute la rue libre. On porte après eux vingt quatre banniéres de ſoie jaune qui eſt la livrée de l'Empereur, brodées de dragons d'or, qui ſont comme ſes armoiries. Ces banniéres

ſont ſuivies de 24. paraſols de même couleur, & d'autant de grands éventails fort riches, & fort précieux. Les Gardes du corps ſont tous vêtus de jaune, avec des eſpéces de caſques en tête, & une ſorte de javelots ou demi-piques dorées, terminées en par la figure d'un ſoleil, ou d'un croiſſant, ou de la tête de quelque animal. Douze Eſtafiers vêtus des mêmes couleurs portent ſur leurs épaules la chaiſe de l'Empereur, qui eſt ſuperbe. Il y a en divers endroits ſur la route un grand nombre de ces Eſtafiers : pour ſe relever dans la marche, une troupe de muſiciens, de trompettes & de joueurs d'inſtrumens accompagnent l'Empereur,& font grand bruit ; enfin un grand nombre de pages & de valets de pied ferment la marche. Mais il n'eſt rien qui égale la pompe & la magnificence, avec laquelle il va offrir ſolennellement des ſacrifices dans le Temple du Tien, (le Dieu du Ciel).

Cette marche commence par 24. tambours rangés en deux files, & 24.

trompettes ſuivent ſur la même ligne 24. hommes armés de bâtons longs de ſept a huit pieds, verniſſés de rouge, & ornés de feuillages dorés : puis cent ſoldats portant des hallebardes dont le fer ſe termine en croiſſant ; cent maſſiers, dont les lances ſont peintes d'un vernis rouge mêlé de fleurs, & dorées à l'extrémité; quatre cens grandes lanternes fort ornées, & travaillées avec beaucoup d'art ; quatre cens flambeaux faits d'un bois qui brûle long tems, & qui répand une grande lumiére ; deux cens lances enrichies, les unes de floccons de ſoie de diverſes couleurs, les autres de queues de panthéres, de renards, & d'autres animaux ; 24. banniéres, ſur leſquelles on a peint les Signes du Zodiaque ; cinquante-ſix autres banniéres, où ſont repréſentées les 56. Conſtellations auxquelles les Chinois réduiſent toutes les étoiles ; deux cens éventails ſoutenus par de longs bâtons dorés, où ſont peintes diverſes figures de dragons, d'oiſeaux, & d'autres animaux ; 24. paraſols richement

ornés, & un buffet porté par les Officiers de la bouche, & garni de divers uſtenſiles d'or, comme de baſſins, d'aiguiéres, &c.

Après qu'on a vû marcher tout ce cortége en bon ordre, l'Empereur paroît à cheval ſuperbement vêtu, avec un air grave & majeſtueux. On ſoutient à ſes côtés un riche paraſol, qui eſt aſſez grand pour donner de l'ombre à lui & à ſon cheval; il eſt environné de dix chevaux de main blancs, dont les ſelles & les brides ſont enrichies d'or & de pierreries, de cent lanciers, & des Pages de la chambre.

Après quoi l'on voit venir dans le même ordre, & à ſa ſuite, tous les Princes du Sang, les Régulos, les premiers Mandarins, & les Seigneurs de la Cour, tous en habit de cérémonie; cinq cens jeunes gentils hommes du Palais richement vêtus, mille valets de pied en robes rouges, brodées de fleurs, & d'étoiles d'or & d'argent. Immédiatement après trente ſix hommes portent une chaiſe découverte,

qui eſt ſuivie d'une autre fermée, & beaucoup plus grande, laquelle eſt ſoutenue par ſix vingts porteurs. Enfin quatre grands chariots, dont deux ſont traînés par des éléphans, & les deux autres par des chevaux couverts de houſſes en broderie. Chaque chaiſe & chaque chariot eſt ſuivi d'une compagnie de 50. hommes pour ſa garde.

Cette marche eſt fermée par deux mille Mandarins de Lettres, & par deux autres mille Mandarins d'Armes, ou Officiers de Guerre, vêtus magnifiquement de leurs habits de cérémonie.

Telle eſt la grandeur & la puiſſance de l'Empereur de la Chine.

CHAPITRE XVI.

Uſages, Mœurs, Coûtumes, Habillemens, Occupations des Dames Mogoles; Education des jeunes Filles de Condition.

LEs Femmes de Condition ne paroiſſent jamais aux yeux du Public. Quand elles ont la permiſſion de ſortir de la maiſon, elles ſont toujours dans des carroſſes fermés, ou ſur des chameaux, enveloppées d'une cape, ou dans des palanquins ronds & couverts. Des Eunuques, des Cavaliers armés les accompagnent. Dans la maiſon même, elles gardent ſur la tête un voile de gaze fine. Elles ne peuvent le lever qu'en préſence de leur époux, de leurs enfans, de leur pere, de leur mere, & de leurs amies particuliéres.

Leurs habits ſont d'étoffes de ſoie & d'or; le corps de l'habit par devant s'attache

s'attache juſqu'à la ceinture avec des rubans, au bout deſquels eſt ſuſpendu un gland d'or ou une perle. Ils ſont étroits vers la ceinture, & pliſſés pour relever la taille ; la jupe qui deſcend juſqu'aux talons, n'eſt point ſéparée du corps de l'habit. Elles ſe ſervent de ſouliers plats, couverts d'écarlatte, avec quelques fleurs d'or en broderie ; elles les quittent aiſément, & toujours, lorſqu'elles entrent dans les appartemens, qui ſont couverts de beaux tapis.

Elles ſont coeffées en cheveux d'une maniére fort variée, tantôt en pyramide, tantôt en triangle ou croiſſant, d'autres fois en roſe, ou en tulipe, & en d'autres figures de fleurs qu'elles imitent, en aſſujettiſſant leurs cheveux ſur la tête, par le moyen de boucles d'or garnies de diamans. Plus communément elles diviſent leurs cheveux en treſſes pendantes ſur leurs épaules. Elles y attachent de petites plaques d'or légéres & de pierreries. C'eſt un art, que de ſçavoir faire alors certains mouvemens

de tête, qui faſſent paroître la beauté & le brillant de leur chevelure.

Elles ſe percent une des narines, & y portent un anneau d'or, où eſt enchaſſé quelque gros diamant. Leurs oreilles ſont auſſi percées tout autour de pluſieurs trous, pour y attacher autant de pierreries en demi-cercle. Leurs colliers, leurs bracelets, leurs bagues ſont quelquefois d'un prix ineſtimable.

Leur taille eſt ordinairement belle, & leur air gracieux. Il y en a qui ont le teint preſque blanc; mais pour l'ordinaire il eſt olivatre. Celles qui ſont curieuſes de rehauſſer leur beauté, ſe fardent avec de l'eau de ſafran ſauvage. Elles font auſſi une compoſition qui eſt extrêmement noire; elles en mettent un trait autour des yeux. Elles ſe peignent le bout des ongles d'un beau rouge, qu'elles expriment de la feuille d'un arbriſſeau; & elles ont toujours à la main quelque fleur, quelque fruit, ou un petit flacon d'eau de ſenteur.

Il n'y a de tapiſſeries dans leurs

chambres, que celle ſur laquelle on marche. Elles ſont ornées de grands miroirs, de canapés, & d'enfoncemens dans les murailles en forme de niches, où elles rangent des vaſes de criſtal, d'or & d'argent, pour y conſerver leurs parfums, leurs eſſences, & les petits meubles de leur toilette. L'uſage des chaiſes y eſt inconnu. Il y a pourtant de petits tabourets, ſur leſquels elles peuvent s'aſſeoir; mais plus ſouvent c'eſt ſur de riches tapis, jambes croiſées: derriere elles eſt un grand carreau de brocard, ſur lequel elles s'appuient, & à côté un petit couſſin, qu'elles remuent, & changent à leur fantaiſie. Quand elles ſont pluſieurs enſemble, elles forment une eſpéce de cercle.

Elles ſe viſitent de tems en tems; le plus riche tapis eſt pour la Dame la plus qualifiée. De jeunes Eſclaves ſont là pour les éventer, & pour chaſſer les mouches. On préſente du betel dans des baſſins d'or faits exprès; on apporte de la limonade pour ſe

rafraichir ; on mange des fruits, des confitures, & d'une eſpéce de gateau fait avec de la farine de froment, du jus de cannes de ſucre, du lait & de l'eau roſe. La collation achevée, on ſe retire avec les bienſéances accoûtumées, qui conſiſtent à incliner un peu le corps, à porter en même tems la main ſur le cœur & ſur la tête, & puis à s'embraſſer, & à ſe dire mutuellement des politeſſes.

Les femmes mariées à un même homme ne ſont pas toutes d'un rang égal. 1°. Un homme de qualité épouſe toujours une fille d'une naiſſance égale à la ſienne. Cette femme eſt la premiére de toutes. Elle s'appelle *Begum*, qui ſignifie femme ſans ſouci, femme heureuſe. 2°. Trois autres femmes qui ſont auſſi de quelque naiſſance, font un ſecond rang. 3°. Le troiſiéme rang eſt compoſé d'autant de femmes qu'on en veut. Ce mariage ſe fait avec moins de cérémonie que les deux précédens. 4°. Pour la quatriéme eſpéce de mariage, il ſuffit qu'on achette une fille,

ou qu'on s'en rende le maître dans la guerre qui ſe fait aſſez ſouvent aux Gentils.

Toutes ces femmes doivent être ou mieux ou moins bien logées, entretenues, nourries & parées, à proportion de leur rang; mais il eſt bien difficile que cela ſe pratique. Rien n'eſt plus commun que de voir des femmes d'un ordre inférieur, enlever auprès du mari le rang & les droits de la *Begum* même.

Quand ces femmes remarquent entr'elles des préférences, on ne ſçauroit dire à quelles jalouſies elles ſe livrent, quels ſont leurs chagrins, leurs querelles, leurs diviſions, leurs haines; auſſi chacune met-elle en uſage tout ce qu'elle peut imaginer pour plaire à ſon époux, & pour l'emporter ſur ſes rivales. La honte & le déſeſpoir de n'y pouvoir réuſſir les fait quelquefois recourir aux preſtiges, aux ſortiléges & aux enchantemens diaboliques. D'autres fois elles s'en prennent à elles-mêmes, & ſe font mourir par le poiſon, ou bien

elles empoiſonnent ſecrettement leurs rivales ; quelquefois même elles éclatent ſans aucun ménagement.

Une Begum, femme d'un Gouverneur, voyant que ſon époux n'avoit de tendreſſe que pour une de ſes eſclaves Georgienne, elle en fit de fréquentes plaintes ; mais le mari qui aimoit paſſionnément cette jeune eſclave, fit peu de cas des remontrances de la Begum. Cette femme que la jalouſie tranſportoit de fureur, réſolut de s'en venger d'une maniére auſſi étrange, qu'elle étoit cruelle. Un jour que ſon époux étoit allé à la chaſſe, elle fit attacher la jeune Georgienne par un de ſes Eunuques, & lui fit couper les deux mamelles avec un ſabre. Le mari revenant de la chaſſe, elle lui offrit dans un baſſin les deux mamelles de l'eſclave chérie, avec ce compliment: voilà le préſent que vous fait la Begum.

Quoique en général les maris ſoient maîtres de renvoyer leurs femmes, quand il leur plaît de les châtier, ou

même de les tuer pour certaines fautes, il ne faut pas croire qu'ils uſent facilement de ce pouvoir envers leur Begum. Les égards dûs aux familles illuſtres de ces Begums, les retiennent.

Se marier chez les Mahométans, c'eſt proprement acheter une fille. Un homme qui veut ſe marier, convient d'une ſomme, qu'il donne non pas aux parens de la fille, mais à la fille même. Cette ſomme devient ſa dot, & le mari ne peut pas en diſpoſer. Le Prétendant, accompagné de ſes parens & de ſes amis, en palanquin ou à cheval, & d'une troupe de joueurs d'inſtrumens, va aux flambeaux chercher ſon épouſe. Il la rencontre à moitié chemin avec un pareil cortege du côté de la fille, & ſur-tout de beaucoup de femmes, parentes ou amies, en palanquins couverts. Lorſqu'ils ſont arrivés chez l'époux, le Cazi, Prêtre de la Loi, lit en préſence de tout le monde le Contrat de mariage. Après cette lecture, il ordonne à une Dame apoſ-

tée derriere la fille, de lui lever le voile de deſſus la tête. Le Prétendant qui eſt vis-à-vis, voit ſon épouſe pour la premiére fois. On lui remet le voile, & le Cazi demande au Prétendant, s'il eſt content de la fille qu'il vient de voir. L'époux ayant répondu qu'elle lui agrée, toutes les femmes vont avec la jeune mariée ſe réjouir dans un appartement, où l'on a préparé un magnifique feſtin, & les hommes vont dans un autre. S'il arrive dans la ſuite que le mari dégoûté renvoie ſon épouſe, il eſt obligé de lui donner la ſomme ſtipulée dans le Contrat de mariage.

Les Mahométans riches, & de qualité, ſe font gloire d'avoir dans leur ſerrail quantité de femmes, à l'exemple de Mahomet. Il y en a qui en ont juſqu'à cent. Ils ſe les donnent quelquefois, ou les changent pour d'autres. On en amene beaucoup de la Circaſſie, de la Georgie, de l'Abyſſinie, pour les vendre, & elles coûtent cher.

Les maris ne mangent jamais avec

leurs femmes, à la réſerve de quelque petite collation, qu'ils font enſemble par maniére de divertiſſement. Les enfans qui naiſſent de la premiére femme, quoique fort ſupérieurs aux autres, ne ſont pas les ſeuls héritiers. On les marie fort jeunes : juſqu'à l'âge de ſept ans, ils demeurent dans le ſerrail entre les mains de leurs Gouvernantes. Les filles ont pareillement des Gouvernantes ; mais elles demeurent juſqu'à leur mariage dans l'appartement de leurs meres.

Dans l'éducation qu'on donne aux jeunes filles, il n'entre ni chant, ni muſique, ni inſtrument, ni danſe : cela eſt réſervé aux Courtiſannes. On éleve les jeunes filles de qualité à marcher avec grace & poſément, à bien ſe tenir ou droites ou aſſiſes, à parler poliment & avec eſprit, à coudre, à broder, & à s'habiller avec une certaine élégance. On ne leur enſeigne point à écrire, mais ſeulement à lire, afin qu'elles ayent la conſolation de lire dans l'Alcoran, où elles ne comprennent rien.

Dans les maiſons bien réglées, toutes les femmes, ainſi que les hommes, ſçavent par cœur les priéres en langue Arabe. Elles ne manquent point de s'aſſembler à certaines heures du jour dans une ſalle deſtinée a la priére; car elles ne vont jamais à la Moſquée publique. Avant leur priére, elles ſe lavent entiérement dans le bain, ou du moins elles ſe lavent le viſage, la bouche, les pieds, & les mains juſqu'au coude Elles ont des habits particuliers pour la priére, & de couleur blanche. La propreté du lieu, des habits & de la perſonne, ſont des conditions eſſentielles à la bonne priére, pendant laquelle on ne doit ni cracher, ni touſſer. Certaines parties de la priére ſe récitent enſemble, & à haute voix. La poſture du corps varie: elles ſont tantôt droites, tantôt aſſiſes, ou proſternées ſur des tapis; elles levent les mains au ciel à certains verſets, à d'autres, elles les portent ſur la tête, ſur les yeux, ſur les oreilles, ſur la poitrine, ſur les genoux. Il y a pour cela

des rubriques, qu'on obſerve ſcrupuleuſement. Rien n'eſt comparable à la modeſtie & au receuillement de ces Dames, quand elles prient.

Pour récompenſe de leurs vertus, elles eſpérent le Paradis, tel que Mahomet le promet à ſes Sectateurs. Les vieilles & les laides, diſoit-il un jour, n'y entreront jamais : ſes Diſciples ſurpris lui en demanderent la raiſon. C'eſt, leur répondit-il, parce que les vieilles & les laides deviendront alors jeunes & belles. C'eſt cette eſpéce de bon mot, qu'elles répétent ſouvent en riant, & avec une douce confiance d'en éprouver la vérité.

Elles jeûnent rigoureuſement pendant une Lune chaque année ; & alors elles ne mangent & ne boivent rien de toute la journée : ce n'eſt que la nuit qu'elles prennent leur réfection. Elles ont une eſpéce de Chapelet compoſé de cent grains ; elles le parcourent, en diſant ſur chaque grain une des perfections Divines, par exemple, Tout-Puiſſant, Créa-

teur, Miſéricordieux, &c. Elles font des promeſſes & des vœux, pour obtenir ce qu'elles déſirent. Leurs vœux s'adreſſent d'ordinaire à quelques Saints ou Saintes, qu'elles reconnoiſſent dans leur Syſtême de Religion, & qu'elles ſuppoſent déja habiter les Jardins délicieux du Paradis. Elles les révérent, & conſervent leurs reliques avec reſpect. Dans leurs invocations, ſoit à Dieu, ſoit aux Saints & aux Saintes, elles tournent toujours le viſage du côté de la Mecque. Elles ne ſont point dans l'uſage d'avoir des figures ou des images de ces Saints ou Saintes. Cependant elles voient volontiers l'image de la Sainte Vierge. Elles l'appellent *Hibiminiam*, Dame Marie très-chaſte, qui a eu Jeſus pour fils; & elles racontent en ſon honneur une infinité d'Hiſtoires apocriphes.

Quand les femmes ont perdu leurs maris, elles ſont entretenues par le fils aîné du défunt, dans des appartemens ſéparés, qu'on nomme le vieux ſerrail. Elles paſſent le reſte de

leurs jours dans une triſte viduité. Plus pour elles, ni de parfums, ni d'ornemens, ni de jeux, ou d'amuſemens, comme elles en avoient auparavant, pour ſe diſtraire & pour ſe divertir. Le ſoin même du ménage n'eſt plus de leur reſſort. Elles peuvent pourtant ſe remarier à d'autres avec le conſentement du fils aîné de la famille, au pouvoir duquel elles ſont.

CHAPITRE XVII.

Du Gouvernement Chinois, pour ce qui concerne la Police, les Douanes, & les Poſtes.

CHAQUE Ville de la Chine eſt diviſée en quartiers. Chaque quartier a un Chef, qui veille ſur un certain nombre de maiſons : il avertit de tout ce qui ſe paſſe ; & s'il y arrivoit quelque tumulte, dont il n'avertît pas auſſitôt le Mandarin, il ſeroit ſévérement puni.

Les peres de famille ſont également reſponſables de la conduite de leurs enfans & de leurs domeſtiques. Il n'y a pas juſqu'aux voiſins, qui dans un accident qui ſurviendroit, comme par exemple un vol nocturne, ne ſoient obligés de ſe prêter mutuellement ſecours : dans de pareils événemens, une maiſon répond de la maiſon voiſine.

Il y a aux portes de chaque Ville une bonne garde, qui examine tous ceux qui y entrent ; pour peu que quelque choſe de ſingulier rende un homme ſuſpect, ou que ſa phyſionomie, ſon air, ou ſon accent faſſe juger qu'il eſt étranger, on l'arrête ſur l'heure, & on en donne avis au Mandarin. C'eſt une de leurs coûtumes, de ne pas ſouffrir que les Etrangers s'établiſſent dans leur Empire.

Au commencement de la nuit, les portes de la Ville ſe ferment exactement ; on ferme auſſi les barriéres qui ſont dans chaque rue. D'eſpace en eſpace il y a des Sentinelles, qui arrêtent tous ceux qui ne ſeroient pas

retirés dans leurs maisons. Il y a de même dans quelques endroits une patrouille à cheval sur les remparts, qui fait continuellement la ronde. La nuit, disent-ils, est faite pour le repos, & le jour pour le travail; aussi est il très-rare que d'honnêtes gens se trouvent pendant la nuit dans les rues.

Il y a dans chaque Ville de grosses cloches, ou un tambour d'une grandeur extraordinaire, qui servent à marquer les veilles de la nuit. Chaque veille est de deux heures. La premiére commence vers les huit heures du soir. Pendant les deux heures que cette premiére veille dure, on frappe de tems en tems un coup, ou sur la cloche, ou sur le tambour: quand elle est finie, & que la seconde veille commence, on frappe deux coups tant qu'elle dure, & ainsi des autres.

Le port des armes n'est permis qu'aux gens de guerre; encore ne sont-ils ordinairement armés, que quand ils doivent faire leurs fonc-

tions : hors de-là ils vaquent à leur négoce, ou à leur profeſſion particuliére.

S'il s'éleve quelque démêlé parmi les gens du peuple, ils évitent avec ſoin qu'il n'y ait du ſang répandu ; c'eſt pourquoi ſi par hazard ils avoient entre les mains un bâton, ou quelque inſtrument de fer, ils le quittent auſſi-tôt, & ſe battent à coup de poing. Le plus ſouvent ils terminent leur querelle en allant porter leurs plaintes au Mandarin, qui après les avoir entendus, fait donner en ſa préſence la baſtonade au coupable, & quelquefois à tous les deux enſemble.

Les femmes proſtituées ne peuvent demeurer dans l'enceinte des Villes : leur logement doit être hors des murs ; encore ne peuvent-elles pas avoir des maiſons particulieres. Elles logent pluſieurs enſemble, & ſouvent ſous la conduite d'un homme, qui eſt reſponſable du déſordre, s'il en arrivoit.

Enfin l'éducation qu'on donne à la

la jeuneſſe, contribue beaucoup à la paix & à la tranquillité qui régnent dans les Villes. Comme on ne parvient aux Charges & aux Dignités de l'Empire, qu'à proportion du progrès qu'on a fait dans les Sciences, on occupe continuellement les jeunes gens à l'étude. Le jeu, & tout divertiſſement propre à entretenir l'oiſiveté, leur eſt abſolument interdit; à peine leur laiſſe-t'on le tems de reſpirer.

Le Gouvernement Chinois eſt encore admirable, par ſon attention à pourvoir à l'embelliſſement & à la commodité des grands-chemins. Les canaux dont la Chine eſt toute traverſée, ſont bordés en pluſieurs Provinces de quais de pierre de taille; & dans les lieux bas & marécageux, on a élevé de très-longues Digues, pour la commodité des Voyageurs.

On a grand ſoin d'unir & d'égaler les chemins, & on les pave, ſur-tout dans les Provinces Méridionales, où l'on ne ſe ſert ni de chevaux, ni de chariots. On a pratiqué des paſſages

ſur les plus hautes montagnes, en coupant les rochers, en applaniſſant le ſommet de ces montagnes, & en comblant les vallées.

Il y a certaines Provinces, où les grands-chemins ſont comme autant de grandes allées, bordées d'arbres fort hauts, & quelquefois renfermées entre deux murs, pour empêcher les Voyageurs d'entrer dans les campagnes. Ces murs ont des ouvertures dans les chemins de traverſe, qui aboutiſſent à différens Villages.

Dans les grands-chemins on trouve d'eſpace en eſpace des repoſoirs, qui ſont propres & commodes, ſoit pendant les rigueurs de l'Hiver, ſoit pendant les grandes chaleurs de l'Eté. Des perſonnes charitables ont des gens à leurs gages, qui donnent en Eté gratuitement du Thé aux pauvres Voyageurs, & en Hiver de l'eau où l'on a fait infuſer du gingembre.

On ne manque point d'Hôtelleries dans les chemins: mais rien n'eſt plus miſérable, ni plus mal-propre,

ſi vous en excep[illegible] les grandes routes, où il y en a de fort belles ; mais il faut toujours porter avec ſoi ſon lit, ou ſe réſoudre a coucher ſur une ſimple natte. C'eſt un grand bonheur, quand on trouve dans ces Hôtelleries du poiſſon, ou quelque morceau de viande.

On trouve dans les grands-chemins, d'eſpace en eſpace, des tours, ſur leſquelles il y a des guérites pour des ſentinelles, & des bâtons de pavillon pour les ſignaux en cas d'allarmes. Ces Tours ſont faites de gazon, ou de terre battue. Leur hauteur eſt de douze pieds ; la forme en eſt quarrée ; elles ont des crénaux, & on les éleve en talus. Chacune de ces Tours doit avoir des ſoldats, qui y ſoient continuellement en faction, pour veiller ſur ce qui ſe paſſe, & empêcher toute inſulte. Ces ſoldats ſortent tous de leur corps de garde, & ſe mettent en rang, quand il doit paſſer quelque Officier conſidérable. Auſſi les voleurs de grand-chemin ſont-ils

très-rares à la Chine: ils n'ôtent jamais la vie; mais quand ils ont fait leur coup, ils ſe ſauvent leſtement.

Ces Tours ont encore un autre uſage; c'eſt de marquer les diſtances d'un lieu à un autre.

Lorſque pour éviter la chaleur on voyage pendant la nuit, ſur-tout le long des montagnes, qui ſont infeſtées de Tigres, on prend des guides ſur les lieux, qui portent des torches allumées. Ces torches ſervent à éclairer, & empêchent les Tigres d'approcher. Elles ſont faites de branches de pin ſéchées au feu, & préparées de telle ſorte, que le vent & la pluie ne ſervent qu'a les allumer davantage.

Une grande commodité pour ceux qui voyagent par terre à la Chine, eſt la facilité, & la ſûreté avec laquelle leurs balots ſe tranſportent. Il y a dans chaque Ville un grand nombre de Portefaix qui ont leur Chef, & à qui l'on s'adreſſe. Quand vous êtes convenu avec lui de prix, il vous donne autant de marques que

vous avez arrêté de Portefaix moyennant quoi il vous les fournit à l'instant, & vous répond de tout ce que contiennent vos ballots. Lorſque les Portefaix ont rendu leur charge au lieu arrêté, vous leur donnez a chacun une marque ; ils la portent à leur Chef, qui les ſatisfait ſur l'argent que vous lui avez payé d'avance.

Il y a des doüanes à la Chine : les unes où l'on paye par piéces, & le Marchand en eſt cru ſur ſon livre ; les autres où l'on paye par charge, & cela ne ſouffre nulle difficulté. Lorſque les grands Officiers de la Couronne reçoivent ou envoient quelques ballots, on colle ſur chaque ballot une grande bande de papier, ſur laquelle on écrit le tems auquel le ballot a été fermé, leur nom & leur dignité ; & ſi ces Officiers ſont conſidérables, on ne ſe hazarde guéres de les ouvrir.

Dans tous les lieux où il y a des poſtes, il ſe trouve un Mandarin qui en a ſoin. Les chevaux de poſtes ſont

tous à l'Empereur, & perſonne ne peut s'en ſervir que les couriers de l'Empire, les Officiers, & ceux qui ſont envoyés de la Cour. Ceux qui ſont chargés des ordres de l'Empereur ont ces ordres renfermés dans un grand rouleau, couvert d'une piéce de ſoie de couleur jaune, qu'ils portent en écharpe derriere le dos: ce ſont ordinairement des gens de quelque conſidération; & ils ſont eſcortés de quelques cavaliers.

Les couriers ordinaires portent leur valiſe attachée ſur le dos; & dans le mouvement du cheval, la valiſe porte ſur un couſſin appuyé ſur la croupe du cheval. Leurs valiſes ne ſont pas peſantes; car ils ne portent que les dépêches de l'Empereur, ou celles des Cours ſouveraines, ou les avis des Officiers des Provinces. Ils ne laiſſent pas de porter auſſi, quoique un peu à la dérobée, des lettres des particuliers; & c'eſt en cela que conſiſtent leurs menus profits.

CHAPITRE XVIII.

Des Mandarins de Lettres, & des Mandarins d'Armes; de leurs dignités, de leurs emplois, de leurs fonctions.

LE premier ordre des Mandarins, eſt celui des *Colao*, ou Miniſtres d'Etat, des premiers Préſidens des Cours Souveraines, & autres premiers Officiers de la milice; c'eſt le plus haut dégré auquel les gens de Lettres puiſſent parvenir. Le nombre des *Colao* n'eſt pas fixé; il dépend de la volonté du Prince, qui les choiſit comme il veut, & qui les tire des autres Tribunaux. Cependant ils ne ſont guéres ordinairement que cinq ou ſix. Il y en a un qui eſt le chef du Conſeil. Leur Tribunal ſe tient dans le Palais, à main gauche de la ſalle Impériale, qui eſt le côté le plus honorable. Ce Tribunal qu'on appelle

Mui yüen, ou Cour du dedans, eſt compoſé de trois ordres de Mandarins. Les premiers ſont à proprement parler les Miniſtres d'Etat : ce ſont eux qui voient & qui examinent preſque toutes les requêtes, que les Tribunaux ſouverains doivent préſenter à l'Empereur, ſoit pour les affaires d'Etat, ſoit pour les affaires civiles & criminelles. Les Mandarins du ſecond ordre ſont comme les aſſeſſeurs des premiers ; c'eſt de leur corps que ſe tirent les Vicerois, & les Préſidens des autres Tribunaux. Les Mandarins du troiſiéme ordre ſont les Secrétaires de l'Empereur, & ont ſoin de faire écrire toutes les affaires dont on délibére dans le Tribunal.

Ce ſont là les Officiers qui compoſent le Conſeil de l'Empereur ; & c'eſt à ce Tribunal, que s'examinent & ſe décident la plûpart des grandes affaires, à moins que l'Empereur ne faſſe aſſembler le Grand Conſeil pour en décider. Ce Grand Conſeil eſt compoſé de tous les Miniſtres d'Etat, des premiers Préſidens & Aſſeſſeurs des

ſix

ſix Cours Souveraines, & de ceux de trois autres Tribunaux conſidérables. Car outre ce Conſeil du dedans, il y a à *Péking* ſix Cours Souveraines qu'on appelle *Leoupou*, dont le pouvoir & l'autorité s'étendent ſur toutes les Provinces de l'Empire. De tout tems il y a eu dans chacune un Préſident, qui eſt d'ordinaire Mandarin du premier ordre, & deux Aſſeſſeurs qui ſont du ſecond ordre; ſans compter les Tribunaux ſubalternes au nombre de quarante-quatre, qui ont chacun un Préſident, & au moins douze Conſeillers.

La fonction de la premiere de ces Cours Souveraines, eſt de fournir de Mandarins toutes les Provinces de l'Empire, de veiller ſur leur conduite, & d'en rendre compte à l'Empereur. Cette Cour a quatre Tribunaux ſubalternes. Le premier qui a ſoin de choiſir ceux, qui par leur ſcience & leurs autres qualités méritent de poſſéder des Charges dans l'Empire. Le ſecond qui examine la bonne ou mauvaiſe conduite des Mandarins. Le

troiſiéme qui doit ſceller tous les Actes juridiques, & donner aux Mandarins les Sceaux convenables a leurs Dignités. Enfin, le quatriéme qui eſt chargé d'examiner le mérite des Grands de l'Empire, c'eſt-a-dire, des Princes du Sang Impérial, *des Regulos*, & de toutes les perſonnes d'un rang diſtingué.

La ſeconde Cour Souveraine a la Surintendance des finances, & le ſoin du domaine, de la dépenſe & des revenus de l'Empereur. Elle expédie les ordres pour les appointemens & les penſions. Elle ordonne les livraiſons de ris, de piéces de ſoie & d'argent qui ſe diſtribuent aux grands Seigneurs, & à tous les Mandarins de l'Empire. Elle tient un rolle exact de toutes les familles, de tous les droits qui doivent ſe payer, &c. Pour l'aider dans ce prodigieux détail, elle a quatorze Tribunaux ſubalternes, pour les affaires des quatorze Provinces dont eſt compoſé l'Empire.

La troiſiéme Cour ſouveraine eſt le Tribunal des Rits. Elle veille ſur

l'obſervation des rits & des cérémonies, ſur les ſciences & les arts, ſur la muſique Impériale : c'eſt elle qui examine ceux qui aſpirent aux degrés, & qui permet qu'on les admette aux examens : elle a ſoin des Temples & des Sacrifices, que l'Empereur a coûtume d'offrir ; c'eſt à elle a recevoir, à régaler, & à congédier les Ambaſſadeurs. Quatre Tribunaux ſubalternes aident cette Cour dans ſes fonctions.

La quatriéme eſt le Tribunal des Armes. La Milice de tout l'Empire eſt de ſon reſſort. C'eſt de ce Tribunal que dépendent les Officiers de guerre, généraux & particuliers. C'eſt lui qui entretient les forteresſes, qui remplit les arſenaux & les magaſins d'armes, de munitions de guerre & de bouche. Elle a quatre Tribunaux inférieurs. Le premier diſpoſe de toutes les Charges militaires. Le ſecond diſtribue les Officiers & les Soldats dans divers poſtes, & a ſoin de purger la Ville & les grands-chemins de voleurs. Le troiſiéme a la ſurintendance de tous

les chevaux de l'Empire, des poſtes, des relais, des hôtelleries Impériales, & des barques deſtinées à porter des proviſions aux ſoldats. Le quatriéme a ſoin de faire fabriquer toutes ſortes d'armes, & d'en remplir les arſenaux.

La cinquiéme Cour Souveraine eſt comme la Tournelle, ou la chambre criminelle de l'Empire. Elle a quatorze Tribunaux ſubalternes, ſelon le nombre des quatorze Provinces de l'Empire.

La ſixiéme Cour Souveraine qui eſt le Tribunal des ouvrages publics, a ſoin d'entretenir les Palais, tant de l'Empereur, que des Tribunaux, des Princes du Sang & des Vicerois, les ſépulcres des Empereurs, les Temples, &c. Elle a l'intendance des tours, des arcs de triomphe, des ports, des rivieres, des barques, des ponts, des chauſſées, des grands-chemins, &c. Elle a quatre Tribunaux ſubalternes.

Chacun de ces Tribunaux inférieurs a ſon Palais particulier, avec ſes ſalles, & eſt compoſé de deux Préſidens, & de 24. Conſeillers, partie Tartares,

partie Chinois. On ne parle point d'une infinité de petits Officiers, qui ſont attachés à chaque Tribunal, tels que ſont les Ecrivains, les Greffiers, les Huiſſiers, les Courriers, les Prevôts, les Sergens, &c.

Il y a dans chaque Tribunal un Officier, dont l'emploi eſt d'aſſiſter à toutes les aſſemblées, d'en recevoir tous les actes qui lui ſont communiqués. Il ne peut rien décider par lui-même; il eſt ſimple inſpecteur, pour obſerver toutes choſes, & en rendre compte à la Cour. Ces ſortes de Cenſeurs publics ſont ordinairement incorruptibles, & ſe font extrêmement redouter.

Tous les trois ans, tout ce qu'il y a de Licenciés dans l'Empire ſe rendent à Péking, pour parvenir au degré de Docteur. On les examine rigoureuſement durant 13. jours; & il n'y en a qu'environ trois cens qui ſoient élevés à ce degré. On choiſit parmi ces nouveaux Docteurs les plus habiles, pour compoſer le Tribunal qu'on nomme *Han lin yuen*. C'eſt une eſpéce

d'Académie, qui ne compte parmi ſes membres que les plus beaux génies de l'Empire.

Ce ſont ces Docteurs qui ont l'intendance de l'éducation du Prince héritier, & qui lui doivent enſeigner la vertu, les ſciences, & le grand art de gouverner. Ils ſont chargés d'écrire l'hiſtoire générale de l'Empire.

C'eſt l'Empereur qui nomme les Mandarins, auxquels il donne toute autorité dans les Provinces. Dans toutes les Villes capitales il y a deux Tribunaux, l'un pour les affaires civiles, l'autre pour les affaires criminelles: pour ce qui eſt des Villes particulieres, elles ont auſſi leurs Gouverneurs, & pluſieurs Mandarins qui rendent la juſtice.

Le nombre des Mandarins de Lettres répandus dans tout l'Empire monte à plus de treize mille ſix cens. Les Gouverneurs des Villes qui ſont Mandarins inférieurs, ſont obligés pour les affaires importantes d'en faire rapport aux Mandarins ſupérieurs, comme au Tréſorier général, & au Vice-

roi de la Province. Ces deux grands Mandarins, de même que le *Tong tou*, qui a l'Intendance de plusieurs Provinces, ne reconnoissent au-dessus d'eux que les Tribunaux de Péking.

La marque de dignité qui distingue les Mandarins, consiste dans une pièce d'étoffe quarrée, qu'ils portent sur la poitrine. Elle est richement travaillée, & au milieu se voit la devise propre de leurs Emplois. Aux uns c'est un dragon à quatre ongles, aux autres un aigle ou un soleil, & ainsi du reste. Pour ce qui est des Mandarins d'Armes, ils portent des panthéres, des tigres, des lions, &c.

Les Mandarins d'Armes, ou Officiers de guerre, doivent passer par divers examens, de même que les Mandarins de Lettres, & donner des preuves de leur force, de leur adresse, & de leur expérience dans l'art militaire. Ainsi il y a parmi eux trois degrés; celui de Bachelier, celui de Licencié, & celui de Docteur aux Armes. C'est dans la Capitale de chaque Province, que se fait l'examen des

Bacheliers pour être Licenciés.

Il y a à Péking cinq Tribunaux des Mandarins d'Armes, qui ont à leur tête un Chef, ou deux Aſſeſſeurs. On choiſit ordinairement pour ces poſtes de grands Seigneurs de l'Empire ; & ce ſont eux qui commandent les Officiers de la Cour & tous les Soldats. Ces cinq Tribunaux dépendent d'un Tribunal ſuprême de la guerre. Le chef eſt un des plus grands Seigneurs de l'Etat. Il a pour Aſſeſſeur un Mandarin de Lettres, qui a le titre de Surintendant des Armes, avec deux Inſpecteurs, & cela, pour qu'il n'abuſe pas de ſon autorité.

Le premier des Mandarins d'Armes a le même rang que les Généraux en Europe, & ſes fonctions ſont à peu près les mêmes. Il a ſous lui quelquefois quatre, & quelquefois deux Mandarins, qui ſont ſes Lieutenans Généraux. Ceux ci ont de même ſous eux quatre Mandarins, qui ſont comme les Colonels. Ces derniers ont encore au-deſſous d'eux d'autres Mandarins, qu'on peut regarder comme Capitai-

nes, qui ont pareillement d'autres Officiers ſubalternes, comme nos Capitaines en Europe ont leurs Lieutenans ou Sous-Lieutenans.

On compte plus de dix-huit mille Mandarins de Guerre, & plus de ſept cens mille Soldats répandus dans toutes les Provinces, dans les Forteresſes & dans les Places de Guerre, & le long de la grande muraille. Ces Troupes ſont bien vêtues, & bien armées, & ont quelque choſe de brillant dans une marche ou dans une revûe; mais il s'en faut bien que pour le courage elles ſoient comparables aux troupes d'Europe: les Chinois ſont naturellement mous, & les Tartares ſont devenus Chinois.

Il y a plus de deux mille Forteresſes ou Places d'armes dans tout l'Empire. On compte outre cela plus de trois mille Tours ou Châteaux, où il y a en tout tems des ſentinelles & des ſoldats en faction, qui dès qu'ils découvrent quelque déſordre, donnent le ſignal; ſi c'eſt durant le jour, avec une banniere qu'ils arborent au-deſſus

de la Tour ; & avec une torche allumée, ſi c'eſt pendant la nuit.

Les Villes de Guerre ne ſont preſque fortifiées que par leur ſituation. Toute l'invention des Ingénieurs Chinois ſe borne à un excellent rempart, à des murailles de brique, à des tours, & à un large foſſé plein d'eau.

Quoique l'uſage de la poudre ſoit ancien à la Chine, l'artillerie y eſt aſſez moderne, & l'on ne s'eſt guére ſervi de la poudre depuis ſon invention que pour les feux d'artifice, en quoi les Chinois excellent.

CHAPITRE XIX.

Cérémonies que les Chinois observent dans leurs mariages, & dans leurs funérailles.

ON ne consulte point les inclinations des enfans, quand il s'agit de les unir par les liens du mariage. Le choix d'une épouse est réservé au pere, ou au plus proche parent de celui qu'on veut marier; & c'est avec le pere, ou avec les parens de la fille, qu'on convient du mariage, & qu'on passe le contrat. Car il n'y a point de dot pour les filles à la Chine; la coûtume est que les parens de l'époux futur conviennent avec les parens de l'épouse d'une certaine somme, qu'ils donneront pour arrêter le mariage, laquelle s'emploie à acheter les habits & autres ustensiles, que la mariée emporte le jour de ses nôces.

Un Chinois qui a peu de bien, va

ſouvent à l'Hôpital des enfans trouvés demander une fille, afin de l'élever, & de la donner pour épouſe à ſon fils ; par-là il a l'avantage d'avoir pour ſon fils une épouſe a bon marché.

Les riches, qui n'ont point d'enfans, feignent quelquefois que leur femme eſt enceinte, puis ils vont la nuit, ſans ſe faire connoître, chercher un enfant à l'Hôpital, qu'ils font paſſer pour leur propre fils. Ces enfans étans crus légitimes, lorſqu'ils étudient, ſe font examiner, & parviennent aux degrés de Bachelier & de Docteur. C'eſt un droit qui ne s'accorderoit pas aux enfans adoptifs tirés de l'Hôpital. Lorſque les Chinois n'ont point d'enfans mâles, ils adoptent le fils de leur frere ou de quelqu'un de leurs parens, ou même d'un étranger. L'enfant adopté entre dans tous les droits du véritable fils. Il prend le nom de celui qui l'a adopté, il en porte le deuil après ſa mort, il devient ſon héritier ; & s'il arrivoit qu'après cette adoption le pere eût

des enfans, dont il fût véritablement le pere, le fils qui ne l'eſt que par adoption partageroit également l'héritage avec les autres enfans, à moins que le pere ne fît quelque avantage à ſon propre fils.

La Loi permet aux Chinois de prendre des concubines, outre leur femme légitime; il y a néanmoins une Loi qui défend au Peuple de prendre une ſeconde femme, à moins que la femme légitime n'ait atteint l'âge de quarante ans, ſans avoir eû d'enfans.

Comme les perſonnes du ſexe ſont toujours enfermées dans leurs appartemens, & qu'il n'eſt pas permis aux hommes de les voir, il y a de vieilles femmes, qui ne font point d'autre métier que de négocier des mariages. Quand par le moyen de ces entremetteuſes, on eſt convenu de tout, on paſſe le contrat, on délivre la ſomme arrêtée, & l'on ſe prépare à la célébration des nôces: elles ſont précédées de quelques cérémonies. Les principales conſiſtent à envoyer

de part & d'autre demander le nom de la fille, & le nom de l'époux qui doivent s'épouſer, & à faire aux parens des préſens d'étoffes de ſoie, de toiles de coton, de viandes, de vin & de fruits. On envoie à la future épouſe des bagues, des pendans d'oreilles, & d'autres bijoux de cette nature.

Lorſque le jour des nôces eſt venu, on enferme la fiancée dans une chaiſe magnifiquement ornée; toute la dot qu'elle porte l'accompagne & la ſuit. Parmi le menu peuple, elle conſiſte en des habits de nôces enfermés dans des cofres, en quelques nippes, & en d'autres meubles que le pere donne: un cortége de gens qui ſe louent, l'accompagne avec des torches & des flambeaux, même en plein midi; ſa chaiſe eſt précédée de fifres, de hautbois & de tambours, & ſuivie de ſes parens & des amis particuliers de la famille. Un domeſtique affidé garde la clef de la porte qui ferme la chaiſe, pour ne la donner qu'au mari. Celui-ci, magnifiquement vêtu,

attend à ſa porte l'épouſe qu'on lui a choiſie. Auſſi-tôt qu'elle eſt arrivée, il reçoit la clef que lui remet le domeſtique, & il ouvre avec empreſſement la chaiſe, pour s'aſſurer par ſes yeux de ſa bonne ou mauvaiſe fortune. Il s'en trouve qui mécontens de leur ſort, referment auſſi tôt la chaiſe, & renvoient la fille, conſentant a perdre l'argent qu'ils ont donné.

Des que l'épouſe eſt ſortie de la chaiſe, l'époux ſe met à côté d'elle. Ils paſſent tous deux enſemble dans une ſalle, & la ils font quatre révérences au *Tien*, (le Dieu du Ciel) & après en avoir fait quelques autres aux parens de l'époux, on la remet entre les mains des Dames invitées à cette cérémonie, & elles paſſent avec elle la journée en divertiſſemens & en feſtins, tandis que le nouveau marié régale ſes amis dans un autre appartement.

Pour les concubines, on les reçoit dans la maiſon ſans preſque aucune formalité; on ſe contente de paſſer un écrit avec leurs parens, par lequel

en donnant la ſomme dont on eſt convenu, on promet de bien traiter leur fille.

Ces ſecondes femmes vivent dans une entiére dépendance de la femme légitime ; elles la ſervent, & la reſpectent comme la ſeule maîtreſſe de la maiſon. Les enfans qui naiſſent d'une concubine ſont cenſés appartenir auſſi à la véritable femme, & ont également part à la ſucceſſion : ce n'eſt qu'à celle-ci qu'ils donnent le nom de mere ; & ſi celle dont ils ont reçu le jour vient à mourir, ils ne ſont pas abſolument obligés de porter le deuil pendant trois ans, comme c'eſt l'uſage à la mort de leur pere, & de la femme légitime, quoi qu'elle ne ſoit pas leur mere. On en voit cependant très-peu, qui ſe diſpenſent de donner à leur propre mere cette marque de tendreſſe & de reſpect.

Il y en a qui ne prennent une concubine, que pour avoir un enfant mâle ; & au moment qu'il eſt né, ſi elle déplaît à leur femme, ils la congédient, & lui donnent la liberté de ſe

ſe marier à qui il lui plaît, ou lui cherchent eux mêmes un époux, ce qui eſt le plus ordinaire. Les hommes & les femmes veuves peuvent ſe remarier; mais pour ces ſeconds mariages, il y a peu de formalités a obſerver.

Pour ce qui eſt des veuves qui ont des enfan, elles deviennent abſolument maîtreſſes d'elles-mêmes: on ſçauroit cependant mauvais gré à une veuve, qui ayant des enfans, paſſeroit ſans une grande néceſſité à de ſecondes nôces, ſur-tout ſi c'eſt une femme de condition. Quand elle n'auroit été mariée que quelques heures, ou même ſimplement arrêtée, elle ſe croit obligée de paſſer le reſte de ſes jours dans le veuvage.

Il n'en eſt pas de même des perſonnes d'une condition médiocre. Les parens qui cherchent à ſe dédommager d'une partie de la ſomme qu'elle a coûté au premier mari, peuvent la remarier, ſi elle n'a point d'enfans mâles, & ſouvent la forcent à le faire. Il arrive même quelquefois, que

le mari eſt arrêté, & l'argent livré, ſans qu'elle en ait la moindre connoiſſance. Si elle a une fille qui ſoit encore à la mamelle, elle entre dans le marché de la mere. Elle n'a qu'un moyen de ſe délivrer de cette oppreſſion : c'eſt qu'elle ait de quoi ſubſiſter de la part de ſes parens, qu'elle dédommage ceux du mari défunt, ou bien qu'elle ſe faſſe Bonzeſſe ; mais c'eſt un état ſi décrié, qu'elle ne peut guére l'embraſſer ſans ſe deſhonorer.

Si une femme s'enfuyoit de la maiſon de ſon mari, celui-ci peut la vendre, après qu'elle a ſubi le châtiment ordonné par la Loi : ſi le mari abandonnoit ſa femme & ſa maiſon, après trois ans d'abſence, elle peut préſenter une requête aux Mandarins, qui peuvent lui donner la liberté de prendre un autre époux. Elle ſeroit châtiée, ſi elle ſe marioit ſans obſerver cette formalité.

Un mari peut répudier ſa femme dans certains cas, tels que ſont l'adultére, l'antipatie, ou l'incompa-

tibilité des humeurs, la jalousie, la désobéissance portée aux plus grands excès, la stérilité, ou des maladies contagieuses.

Il y a d'autres occasions où l'on ne peut contracter un mariage, ou s'il avoit été contracté, il devient absolument nul.

1°. Si une fille avoit été promise de telle sorte, que les présens ayent été envoyés & acceptés par les parens des deux familles, elle ne peut se marier à un autre.

2°. Si on a usé de supercherie; comme, par exemple, si à la place d'une belle personne qu'on avoit fait voir à l'entremetteuse, on en substituoit une autre d'une figure désagréable; ou si l'on marioit la fille d'un homme libre avec son esclave; ou bien si celui qui donneroit son esclave à une fille libre, persuadoit aux parens de la fille qu'il est son fils, ou son parent.

3°. Il n'est pas permis à un Mandarin de Lettres de s'allier à aucune famille de la Province, ou de la Ville dont il est Gouverneur; & s'il lui

arrivoit de tranſgreſſer cette Loi, non-ſeulement le mariage ſeroit nul, mais il ſeroit condamné à une rude baſtonnade.

4°. Dans le tems du deuil de la mort d'un pere & d'une mere, tout mariage eſt interdit à leurs enfans. Si les promeſſes s'étoient faites avant cette mort, l'engagement ceſſe.

Il en eſt de même, s'il arrivoit quelque affliction extraordinaire dans la famille, comme ſi, par exemple, le pere ou un proche parent étoit empriſonné, le mariage n'eſt pas permis, à moins que le priſonnier n'y donne ſon agrément; & alors on ne fait point le feſtin des nôces, & l'on s'abſtient de tous les témoignages de joie, qui ſe donnent en pareilles occaſions.

5°. Enfin les perſonnes qui ſont d'une même famille, ou qui portent le même nom, quelqu'éloigné que ſoit leur dégré d'affinité, ne peuvent ſe marier enſemble; ainſi les Loix ne permettent pas à deux freres d'épouſer les deux ſœurs, ni à un hom-

me veuf de marier ſon fils avec la fille de la veuve qu'il épouſe. Paſſons aux cérémonies qui s'obſervent dans les funérailles.

Le deuil ordinaire doit durer trois ans, qu'on réduit communément à 27. mois; & pendant ce tems-là on ne peut exercer aucune Charge publique. Un Mandarin eſt obligé de quitter ſa Charge, & un Miniſtre d'Etat le ſoin des affaires de l'Empire, pour vivre dans la retraite, & ne s'y occuper que de ſa douleur, à moins que l'Empereur, pour de grandes raiſons, ne l'en diſpenſe, ce qu'il ne fait que très-rarement. Le deuil des autres parens eſt plus ou moins long, ſelon le degré de parenté.

Le blanc eſt la couleur des habits de deuil, & parmi les Princes, & parmi les plus vils artiſans. Ceux qui portent le deuil complet, ont leur bonnet, leur veſte, leur ſurtout, leurs bas, leurs bottes de couleur blanche. Dans les premiers mois du deuil qu'ils portent de leur pere, ou de leur mere, leur habit eſt une eſ-

péce de ſac de toile de chanvre, rouſſe & fort claire, à peu près ſemblable à nos toiles d'emballages : une eſpéce de corde éparpillée leur ſert de ceinture ; leur bonnet eſt auſſi de toile de chanvre. C'eſt par cet air lugubre, qu'ils affectent de témoigner la douleur qu'ils ont, d'avoir perdu ce qu'ils avoient de plus cher.

Ils lavent rarement les corps morts; mais ils revêtent le défunt de ſes plus beaux habits, & le couvrent des marques de ſa dignité : enſuite ils le mettent dans le cerceuil qu'on lui a acheté, ou qu'il s'étoit fait conſtruire pendant ſa vie ; car c'eſt là le meuble le plus cher & le plus précieux aux Chinois : auſſi ont-ils grand ſoin de s'en pourvoir long-tems avant que d'en avoir beſoin.

Les cercueils des perſonnes aiſées ſont faits de groſſes planches épaiſſes d'un demi pied & davantage ; ils ſont ſi bien enduits en dedans de poix & de bitume, & ſi bien verniſſés en dehors, qu'ils n'exhalent aucune mauvaiſe odeur. On en voit qui ſont

cizelés délicatement, & tout couverts de dorures. Il y a des gens riches, qui emploient juſqu'à mille écus pour avoir un cercueil de bois précieux, orné de quantité de figures.

Avant que de placer le corps dans la biére, on répand au fond un peu de chaux; & quand le corps y eſt placé, on y met ou un couſſin, ou beaucoup de coton, afin que ſa tête ſoit ſolidement appuyée, & ne remue pas aiſément: le coton & la chaux ſervent à recevoir les humeurs qui pourroient ſortir du cadavre. On met auſſi du coton, ou autres choſes ſemblables, dans tous les endroits vuides, pour le maintenir dans la ſituation où il a été mis.

Il eſt défendu aux Chinois d'enterrer leurs morts dans l'enceinte des Villes, & dans les lieux qu'on habite; mais il leur eſt permis de les conſerver dans leurs maiſons, enfermés dans des cercueils. Ils les gardent pluſieurs mois, & même pluſieurs années comme en dépôt, ſans qu'aucun Magiſtrat puiſſe les obliger de les

inhumer. Un fils vivroit ſans honneur, ſur-tout dans ſa famille, s'il ne faiſoit pas conduire le corps de ſon pere au tombeau de ſes ancêtres, & on refuſeroit de placer ſon nom dans la ſalle où on les honore. Quand on les tranſporte d'une Province à une autre, il n'eſt pas permis, ſans un ordre de l'Empereur, de les faire entrer dans les Villes, ou de les faire paſſer au travers; mais on les conduit autour des murailles.

Les ſépultures ſont hors des Villes, & autant qu'on le peut ſur des hauteurs: ſouvent on y plante des pins & des cyprès. Juſqu'à environ deux lieues de chaque Ville, on trouve des Villages, des hameaux, des maiſons diſperſées çà & là, & diverſifiées de boſquets, & d'un grand nombre de petites collines couvertes d'arbres, & fermées de murailles. Ce ſont autant de ſépultures différentes, leſquelles forment un point de vûe qui n'eſt point déſagréable.

La plûpart des ſépulchres ſont bien blanchis, faits en forme de fer à cheval,

val, & d'une conſtruction aſſez jolie. On écrit le nom de la famille ſur la principale pierre. Les pauvres ſe contentent de couvrir le cercueil de chaume, ou de terre élevée de cinq à ſix pieds en forme de pyramide; pluſieurs enferment le cercueil dans une petite loge de brique repréſentant un tombeau.

Pour ce qui eſt des Grands & des Mandarins, leurs ſépulchres ſont d'une ſtructure magnifique. Ils conſtruiſent une voute dans laquelle ils renferment le cercueil: ils forment au-deſſus une élévation de terre battue, haute d'environ douze pieds, & de huit ou dix pieds de diamétre, qui a à peu près la figure d'un chapeau. Ils couvrent cette terre de chaux & de ſable, dont ils font un maſtic, afin que l'eau ne puiſſe pas y pénétrer. Autour ils plantent avec ſimétrie des arbres de différentes eſpéces. Vis-à-vis eſt une longue & grande table de marbre blanc & poli, ſur laquelle eſt une caſſolette, deux vaſes, & deux candélabres auſſi de marbre, très-

bien travaillés. De part & d'autre on range en plusieurs files quantité de figures d'Officiers, d'Eunuques, de Soldats, de lions, de chevaux sellés, de chameaux, de tortues, & d'autres animaux en différentes attitudes, qui marquent du respect, & de la douleur; car les Chinois sont habiles à donner de l'ame aux ouvrages de sculpture, & à y exprimer toutes les passions.

La cérémonie solennelle qu'on rend au défunt, dure ordinairement sept jours, à moins que quelque raison essentielle n'oblige de se contenter de trois jours. Pendant que le cercueil est ouvert, tous les parens & les amis, qu'on a eu soin d'inviter, viennent rendre leurs devoirs au défunt; les plus proches parens restent même dans la maison. Le cercueil est exposé dans la principale salle, qu'on a parée d'étoffes blanches, qui sont souvent entremêlées de piéces de soie noire & violette, & d'autres ornemens de deuil: on met une table devant le cercueil. L'on place sur cette

table ou l'image du défunt, ou bien un cartouche où ſon nom eſt écrit, & qui eſt accompagné de chaque côté de fleurs, de parfums, & de bougies allumées.

Ceux qui viennent faire leur compliment de condoléance, ſaluent le défunt à la maniere du pays. Ceux qui étoient amis particuliers, accompagnent ces cérémonies de gémiſſemens & de pleurs, qui ſe font entendre quelquefois de fort loin.

Tandis qu'ils s'acquittent de ces devoirs, le fils aîné accompagné de ſes freres, ſort de derriere le rideau, qui eſt à côté du cercueil, ſe traînant à terre, avec un viſage ſur lequel eſt peinte la douleur, & fondant en larmes, dans un morne & profond ſilence. Ils rendent le ſalut avec la même cérémonie, qu'on a pratiquée devant le cercueil. Le même rideau cache les femmes, qui pouſſent à diverſes repriſes les cris les plus lugubres.

Quand on a achevé la cérémonie, on ſe leve : un parent éloigné

du défunt, ou un ami, étant en deuil, fait les honneurs ; & comme il a été vous recevoir à la porte, il vous conduit dans un autre appartement, où l'on vous préſente du thé, & quelquefois des fruits ſecs, & d'autres ſemblables rafraichiſſemens ; après quoi il vous accompagne juſqu'à votre chaiſe.

Lorſqu'on a fixé le jour des obſéques, on en donne avis à tous les parens & amis du défunt, qui ne manquent pas de ſe rendre au jour marqué. La marche du Convoi commence par ceux qui portent différentes ſtatues de carton, leſquelles repréſentent des Eſclaves, des Tigres, des Lions, des Chevaux, &c. Diverſes Troupes ſuivent, & marchent deux à deux ; les uns portent des étendards, des banderoles, ou des caſſolettes remplies de parfums : pluſieurs jouent des airs lugubres ſur divers inſtrumens de muſique.

Il y a des endroits, où le tableau du défunt eſt élevé au-deſſus de tout le reſte. On y voit écrit en gros ca-

ractéres d'or ſon nom & ſa dignité ; paroît enſuite le cercueil couvert d'un dais en forme de dôme, qui eſt entiérement d'étoffe de ſoie violette, avec des houpes de ſoie blanche aux quatre coins, qui ſont brodés, & très-proprement entrelaſſés de cordons. La machine dont nous parlons, & ſur laquelle on a poſé le cercueil, eſt portée par ſoixante-quatre hommes. Ceux qui ne ſont point en état d'en faire la dépenſe, ſe ſervent d'une machine qui n'exige pas un ſi grand nombre de porteurs. Le fils aîné, à la tête des autres enfans & des petits fils, ſuit à pied, couvert d'un ſac de chanvre, appuyé ſur un bâton, le corps tout courbé, & comme accablé ſous le poids de ſa douleur.

On voit enſuite les parens & les amis tous vêtus de deuil, & un grand nombre de chaiſes couvertes d'étoffe blanche, où ſont les filles, les femmes & les eſclaves du défunt, qui font retentir l'air de leurs cris.

Quand on eſt arrivé au lieu de la ſépulture, on voit à quelque diſ-

tance de la tombe des tables rangées dans des salles, qu'on a fait élever exprès ; & tandis que les cérémonies accoutumées se pratiquent, les domestiques y préparent un repas, qui sert ensuite à régaler toute la compagnie.

Quelquefois après le repas, les parens & les amis se prosternent de nouveau, en frappant la terre du front devant le tombeau. Ordinairement on se contente de faire des remercimens. Le fils aîné & les autres enfans répondent à leurs honnêtetés par quelques signes extérieurs, mais dans un profond silence. S'il s'agit d'un grand Seigneur, il y a plusieurs appartemens à sa sépulture ; & après qu'on y a porté le cercueil, un grand nombre de parens y demeurent un ou même deux mois, pour y renouveller tous les jours avec les enfans du défunt les marques de leur douleur.

Les devoirs & les honneurs qu'on rend dans chaque famille aux Ancêtres défunts, ne se bornent pas au tems du deuil & de leur sépulture. Il

y a deux autres ſortes de cérémonies, qui doivent s'obſerver chaque année à leur égard.

Les premiéres ſe pratiquent dans la ſalle des Ancêtres, à certains mois de l'année ; car il n'y a point de famille, qui n'ait un bâtiment fait exprès pour cette cérémonie. Là ſe rendent toutes les branches d'une même famille, compoſée quelquefois de ſept à huit mille perſonnes. Alors il n'y a point de diſtinction de rang. L'Artiſan, le Laboureur, le Mandarin, le Lettré ſont confondus enſemble, & ne ſe méconnoiſſent point. C'eſt l'âge qui régle tout ; & le plus âgé, quoique le plus pauvre, aura le premier rang.

Il y a dans cette ſalle une longue table, placée contre la muraille, & chargée de gradins. On voit ſur cette table aſſez ſouvent l'image du plus conſidérable des Ancêtres, ou du moins ſon nom, avec les noms des hommes, des femmes, des enfans de la famille rangés des deux côtés, & écrits ſur des tablettes, ou petites

planches de bois de la hauteurd'environ un pied, avec l'âge, la qualité, l'emploi, & le jour que chacun d'eux eſt décédé.

Tous les parens s'aſſemblent dans cette ſalle au Printems,& quelquefois dans l'Automne. Les plus riches font préparer un feſtin: on charge pluſieurs tables de quantité de plats de viande, de ris, de fruits, de parfums, de vin & de bougies, à peu près avec les mêmes cérémonies,que leurs enfans pratiquoient à leur égard lorſqu'ils étoient vivans, & qui ſe pratiquent à l'égard des Mandarins le jour de leur naiſſance, ou quand ils prennent poſſeſſion de leurGouvernement. Pour ce qui eſt de ceux du petit peuple, qui n'ont pas le moyen d'avoir un bâtiment deſtiné à ces uſages, ils ſe contentent de placer le nom des Ancêtres les plus proches dans l'endroit le plus apparent de leur maiſon.

Les autres cérémonies ſe pratiquent au moins une fois l'année, au lieu même de la ſépulture des Ancêtres.

Comme les tombeaux ſont hors de la Ville, & ſouvent dans des montagnes, les parens s'y rendent avec leurs parens chaque année, à un certain tems, qui ſe trouve depuis le commencement d'Avril, juſqu'au commencement de Mai. Ils commencent par arracher les herbes & les broſſailles qui environnent le ſépulchre; après quoi ils leur donnent des marques de reſpect, de reconnoiſſance & de douleur, avec les mêmes cérémonies qu'ils ont obſervées à leur mort: puis ils mettent ſur le tombeau du vin & des viandes, qui leur ſervent enſuite à ſe régaler tous enſemble.

Les anciens Chinois ſe ſervoient d'un petit enfant, comme d'une image vivante, pour repréſenter le défunt. Ceux qui ſont venus depuis, ont ſubſtitué l'image ou la tablette, pour tenir en quelque ſorte ſa place; & ils rendent à cette repréſentation les mêmes devoirs, qu'ils rendroient à leurs Ancêtres, s'ils étoient en vie.

Les Bonzes ont mêlé dans ces cé-

rémonies plusieurs pratiques superstitieuses, telles que sont celles de brûler du papier doré en forme de monnoie, & même des étoffes de soie blanche, comme si ces choses pouvoient leur servir dans l'autre monde ; de prêcher que les ames se trouvent sur les tablettes où leurs noms sont écrits, & qu'elles se repaissent de la fumée des viandes & des parfums qu'on brûle. Mais ces coûtumes ridicules sont très-éloignées de la véritable Doctrine Chinoise, & n'ont de force que parmi ceux qui suivent ces sortes de Sectes.

CHAPITRE XX.

Sur les différentes ſortes de châtimens, dont on punit les Criminels à la Chine.

LES affaires criminelles paſſent le plus ſouvent par cinq ou ſix Tribunaux, avant qu'on en vienne à une Sentence déciſive. Ces Tribunaux ſont ſubordonnés les uns aux autres, & ont droit de revoir tous les procès, & de faire des informations exactes ſur la vie & les mœurs des Accuſateurs & des Témoins, auſſi bien que ſur les crimes des perſonnes qu'ils doivent juger.

Cette lenteur dans les procédures fait qu'il eſt rare que l'innocence ſoit opprimée : mais auſſi elle fait reſter long-tems les Accuſés en priſon. Ces priſons n'ont ni l'horreur, ni la ſaleté des priſons d'Europe; elles ſont beaucoup plus commodes & plus ſpacieuſes.

A l'exception des ſcélérats que l'on tient renfermés, les autres criminels ont la liberté pendant le jour de ſe promener, & de prendre l'air dans les cours de la priſon. On les aſſemble tous les ſoirs, on les appelle l'un après l'autre, & on les enferme dans une grande ſalle obſcure, ou bien dans leurs petites chambres, quand ils en ont loué pour être logés plus commodément.

Une Sentinelle veille toutes les nuits, pour tenir tous les priſonniers dans un profond ſilence; & ſi l'on entendoit le moindre bruit, ou ſi la lampe qui doit être allumée venoit à s'éteindre, on avertiroit auſſi-tôt les Géoliers, pour remédier au déſordre.

D'autres ſont chargés de faire continuellement la ronde; & il eſt difficile qu'aucun des priſonniers s'expoſe à tenter les moyens de s'évader. Un Mandarin viſite très-ſouvent les priſons, & doit être toujours en état d'en rendre compte: s'il y a des malades, il en doit répondre. C'eſt à lui

de faire venir les Médecins, de faire fournir les remédes aux dépens de l'Empereur, & d'apporter tous ſes ſoins pour rétablir leur ſanté.

Il y a des priſons, comme celle de la Cour Souveraine de *Péking*, où l'on permet aux Marchands & aux Ouvriers d'entrer, pour le ſervice & la commodité de ceux qui y ſont détenus. Il y a même des Cuiſiniers qui y apprêtent à manger; & tout s'y fait avec grand ordre, par la vigilance des Officiers.

La priſon des femmes eſt ſéparée de celle des hommes, & on ne peut leur parler que par une grille.

Il n'y a point de faute impunie à la Chine. Tout eſt déterminé. La baſtonade eſt le châtiment ordinaire pour les fautes les plus légéres. Le nombre des coups eſt plus ou moins grand, ſelon la qualité de la faute. C'eſt la peine dont les Officiers de guerre puniſſent quelquefois ſur le champ les Soldats Chinois, mis en ſentinelle toutes les nuits dans les rues & les places publiques des gran-

des Villes, quand ils les trouvent endormis.

Quand le nombre des coups ne paſſe pas vingt, c'eſt une correction paternelle qui n'a rien d'infamant, & l'Empereur la fait quelquefois donner à des perſonnes de grande conſidération, & enſuite les voit & les traite comme à l'ordinaire.

Le *pant-ſee*, qui eſt l'inſtrument dont on bat les coupables, eſt une groſſe canne fendue, à demi platte, de quelques pieds de longueur. Elle a par le bas la largeur de la main, & par le haut elle eſt polie & déliée: elle eſt de Bambou, qui eſt un bois dur, maſſif & peſant.

Lorſque le Mandarin tient ſon audience, il eſt aſſis gravement devant une table, ſur laquelle eſt un étui rempli de petits bâtons, longs de plus d'un demi-pied, & larges de deux doigts. Pluſieurs Eſtafiers armés de *pant-ſee* l'environnent. Au ſigne qu'il donne, en tirant & jettant ces bâtons, on ſaiſit le coupable, on l'étend ventre contre terre, on lui

abaiſſe le haut-de-chauſſes juſqu'aux talons ; & autant de petits bâtons que le Mandarin tire de ſon étui, & qu'il a jettés par terre, autant d'Eſtafiers ſe ſuccédent, qui appliquent les uns après les autres chacun cinq coups de *pant-ſee* ſur la chair nue du coupable. On change l'Exécuteur de cinq coups en cinq coups, ou plutôt deux Exécuteurs frappent alternativement chacun cinq coups, afin qu'ils ſoient plus peſans, & que le châtiment ſoit plus rude. Il eſt néanmoins à remarquer, que quatre coups ſont toujours réputés pour cinq ; & c'eſt ce qui s'appelle la grace de l'Empereur, qui comme pere, par compaſſion pour ſon peuple, diminue toujours quelque choſe de la peine.

Ce n'eſt pas ſeulement dans ſon Tribunal, qu'un Mandarin a le droit de faire donner la baſtonade ; il a le même droit en quelqu'endroit qu'il ſe trouve, même hors de ſon diſtrict : c'eſt pourquoi quand il ſort, il a toujours dans ſon cortege des Officiers de juſtice, qui portent des *pant ſee*.

Pour un homme du peuple, il ſuffit de n'avoir pas mis pied à terre ſi l'on eſt à cheval, ou d'avoir traverſé la rue en ſa préſence, pour recevoir cinq ou dix coups de bâton par ſon ordre. L'exécution eſt ſi prompte, qu'elle eſt ſouvent faite, avant que ceux qui ſont préſens s'en ſoient apperçus. Les Maîtres uſent du même châtiment à l'égard de leurs Diſciples, les peres à l'égard de leurs enfans, & les Seigneurs pour punir leurs domeſtiques; avec cette différence, que le *pant-ſée* eſt moins long & moins large.

Un autre châtiment moins douloureux, mais plus infamant, eſt une eſpéce de carcan auquel on attache le coupable, & que les Portugais ont appellé la *Cangue*. Cette Cangue eſt compoſée de deux morceaux de bois échancrés au milieu, pour y inſérer le col du coupable. Il porte jour & nuit ce déſagréable fardeau, qui eſt ou plus peſant ou plus léger, ſelon la qualité de la faute. Il y a de ces Cangues qui péſent juſqu'à deux cens

cens livres. Les ordinaires pésent cinquante à soixante livres.

Les patiens ne laissent pas de trouver différens moyens d'adoucir ce supplice. Les uns marchent accompagnés de leurs parens & de leurs amis, qui soulevent la Cangue par les quatre coins, afin qu'elle ne porte pas sur les épaules ; d'autres l'appuyent sur une table ou sur un banc ; d'autres font faire une chaise, où ils sont assis entre quatre colonnes d'une égale hauteur, qui soutiennent la Cangue. Il y en a qui se couchent sur le ventre, & qui se servent du trou, où leur tête est passée, comme d'une fenêtre, par laquelle ils regardent effrontément tout ce qui se fait dans la rue.

Lorsqu'en présence du Mandarin on a réuni les deux piéces de bois au col du coupable, on colle dessus à droite & à gauche deux longues bandes de papier larges de quatre doigts, auxquelles on applique une espéce de sceau, afin que les deux piéces qui forment la Cangue, ne

puiſſent ſe ſéparer ſans qu'on s'en apperçoive. Puis on y écrit en gros caractére le crime pour lequel le coupable eſt puni, & le tems que doit durer le châtiment. Le lieu où on les expoſe, eſt ordinairement la porte d'un Temple fort fréquenté, ou un carrefour, ou la porte de la Ville, ou une place publique, ou même la premiére porte du Tribunal du Mandarin. Quand le tems de la punition eſt écoulé, les Officiers du Tribunal repréſentent le coupable au Mandarin, qui après l'avoir exhorté à ſe corriger, le délivre de la Cangue, & pour le congédier, lui fait donner une vingtaine de coups de bâton ; car c'eſt l'uſage aſſez ordinaire de la juſtice Chinoiſe, de ne point impoſer de peine, à la réſerve des amendes pécuniaires, qui ne ſoit précédée & ſuivie de la baſtonade.

Il y a certains crimes, pour leſquels on condamne les coupables à être marqués ſur les deux joues ; & la marque qu'on leur imprime eſt un caractére Chinois, qui indique leur

crime. Il y en a d'autres, pour leſquels on condamne ou au banniſſement, ou à tirer des barques Royales. Cette ſervitude ne dure guéres plus de trois ans. Pour ce qui eſt du banniſſement, il eſt ſouvent perpétuel, ſur-tout ſi c'eſt en Tartarie qu'on exile.

On exécute de trois maniéres ceux qui ſont condamnés à mort. La premiére qui eſt la plus douce, eſt de les étrangler. La ſeconde eſt de trancher la tête; & c'eſt de ce ſupplice, qu'on punit les crimes qui ont quelque choſe d'énorme, tel que ſeroit un aſſaſſinat. Cette mort eſt regardée comme plus honteuſe, parce que la tête qui eſt la principale partie de l'homme, eſt ſéparée du corps, & qu'en mourant il ne conſerve pas ſon corps auſſi entier, qu'il l'avoit reçu de ſes parens.

Dans quelques endroits on étrangle avec une eſpéce d'arc, dont on paſſe la corde au col du criminel qui eſt à genoux; on tire l'arc, & par ce moyen on lui ſerre le goſier, & en lui ôtant la reſpiration, on l'étouffe.

En d'autres endroits on met une corde longue de ſept à huit pieds au col du coupable, en y faiſant un nœud coulant: deux valets du Tribunal la tirent fortement, chacun de leur côté, un moment après ils la lâchent tout-à-coup, puis ils la tirent encore comme ils l'avoient fait d'abord, & à ce ſecond coup ils ſont ſûrs que le criminel eſt mort.

Lorſqu'un criminel doit être condamné à mort, le Mandarin le fait tirer de priſon & conduire à ſon Tribunal, où ordinairement on a préparé un petit repas: au moins avant que de lui lire ſa ſentence, on ne manque guéres de lui préſenter du vin. Le Criminel qui ſe voit condamné à mort, éclatte quelquefois en injures & en reproches contre ceux qui l'ont condamné. Quand cela arrive, le Mandarin écoute à la vérité ces invectives avec patience & compaſſion; mais on lui met un baillon à la bouche, & on le conduit au ſupplice. On en voit quelquefois qui ſont conduits à pied, qui vont en

chantant au lieu de l'exécution, & boivent gaiement le vin que leur préſentent leurs amis, qui les attendent au paſſage, pour leur donner cette derniére marque d'amitié.

Il y a un autre genre de mort très-cruelle, dont on a autrefois puni les criminels de Leze-Majeſté. L'Exécuteur attachoit le coupable à un poteau : il lui cernoit la tête, & en arrachoit la peau de force ; il l'abattoit ſur ſes yeux ; enſuite il lui déchiquetoit toutes les parties du corps, qu'il coupoit en pluſieurs morceaux, & après s'être laſſé dans ce barbare exercice, il l'abandonnoit à la cruauté de la populace & des ſpectateurs.

A la réſerve de certains cas extraordinaires, nul Mandarin, nul Tribunal ſupérieur ne peut prononcer définitivement un Arrêt de mort. Tous les Jugemens de crimes dignes de mort doivent être examinés, décidés & ſouſcrits par l'Empereur.

La queſtion ordinaire, qui eſt en uſage à la Chine, eſt douloureuſe & très-ſenſible. Elle ſe donne aux pieds

ou aux mains. On ſe ſert pour les pieds d'un inſtrument qui conſiſte en trois bois croiſés, dont celui du milieu eſt fixe, & les deux autres ſe tournent & ſe remuent. On met les pieds du patient dans cette machine, & on les y ſerre avec tant de violence, que la cheville du pied s'applatit. Quand on la donne aux mains, c'eſt par le moyen de petits bois qu'on inſére entre les doigts du coupable : on les lie très-étroitement avec des cordes, & on les laiſſe pendant quelque tems dans cette torture.

De la queſtion ordinaire on paſſe à l'extraordinaire, qui ſe donne pour les grands crimes, & ſur-tout pour ceux de Leze-Majeſté. Elle conſiſte à faire de légéres taillades ſur le corps du criminel, & à lui enlever la peau par bandes en forme d'aiguillettes.

CHAPITRE XXI.

De l'Agriculture & du Commerce des Chinois.

Telle est l'industrie des Laboureurs Chinois, & telle est leur ardeur infatigable pour le travail, qu'il n'y a point de Province dans tout l'Empire qui ne soit très-fertile, & qu'il n'y en a guéres, qui ne puisse faire subsister la multitude inconcevable de ses Habitans.

Outre la bonté des terres, la quantité prodigieuse de canaux dont elles sont coupées, ne contribue pas peu à cette fertilité ; & l'on recueille tant de différens grains, qu'on en emploie beaucoup a faire du vin & de l'eau-de-vie. Mais lorsque l'on craint la stérilité dans un endroit, les Mandarins ne manquent pas d'empêcher pendant un tems, qu'on ne fasse de ces sortes de boissons. L'A-

griculture y eſt fort eſtimée ; & les Laboureurs, dont la profeſſion eſt regardée comme la plus néceſſaire à un Etat, y tiennent un rang conſidérable : on leur accorde de grands priviléges, & on les préfere aux Artiſans & aux Marchands.

La plus grande attention des Laboureurs eſt pour la culture du ris. Ils fument extraordinairement les terres; & il n'eſt point d'ordures, qu'ils ne ramaſſent pour cela. Lorſqu'ils ne ſont point occupés à la campagne, ils cultivent les jardins potagers ; car les Chinois ſont bien éloignés de préférer l'agréable à l'utile, & d'occuper la terre de choſes ſuperflues & infructueuſes, comme à former des parterres, à cultiver des fleurs, à dreſſer des allées. Ils croient qu'il eſt du bien public, & ce qui les touche encore plus, de leur intérêt particulier, que tout ſoit ſemé, & produiſe des choſes utiles.

Le fumier compoſé de toutes ſortes d'excrémens, qui ailleurs ſeroit capable de brûler les plantes, eſt excellent

cellent pour les terres de la Chine ; auſſi ont-ils l'art de le tempérer avec l'eau ordinaire, avant que de s'en ſervir. Ils portent des ſceaux qui ſont ordinairement couverts, dans leſquels ils ramaſſent ce fumier, & le chargent ſur leurs épaules ; c'eſt ce qui contribue beaucoup à la netteté des Villes, dont on enleve tous les jours les ordures.

Pour mieux faire croître le ris, ils ont ſoin dans certains endroits, quand ils le ſément, d'enterrer des pelotons de poils de cochon, & même de cheveux, qui, ſelon eux, donnent de la force à la terre, & de la vigueur au ris. Quand la plante commence à grener, ſi leurs champs ſont arroſés d'eau de fontaine, ils y mêlent de la chaux vive. Ils prétendent que cette chaux tue les vers & les inſectes, qu'elle détruit les mauvaiſes herbes, & donne à la terre une chaleur qui ſert beaucoup à la rendre féconde.

Toutes les plaines ſont cultivées : on n'apperçoit ni haies, ni foſſés,

ni preſqu'aucun arbre, tant ils craignent de perdre un pouce de terre. En pluſieurs Provinces elles portent deux fois l'an ; & même entre les deux récoltes, on y ſéme de petits grains & des légumes.

Les Provinces qui ſont au Nord & à l'Occident portent du froment, de l'orge, diverſes ſortes de millet, du tabac, des pois toujours verds, des pois noirs & jaunes, dont on ſe ſert au lieu d'avoine, pour engraiſſer les chevaux. Elles donnent auſſi du ris, mais en petite quantité. Celles du Midi portent beaucoup de ris, parce que les terres ſont baſſes & le pays aquatique.

Les Laboureurs jettent d'abord les grains ſans ordre ; enſuite quand l'herbe a crû environ d'un pied ou d'un pied & demi, ils l'arrachent avec ſa racine, & ils en font des bouquets ou de petites gerbes, qu'ils plantent au cordeau & en échiquier, afin que les épis appuyés les uns ſur les autres ſe ſoutiennent aiſément en l'air, & ſoient plus en état de ré-

ſiſter à la violence des vents. Nous avons déja dit comment ils uniſſoient leurs terres, & les mettoient de niveau; c'eſt là une opération qui doit toujours précéder la tranſplantation du ris.

Dans les Provinces où les plaines ſont mêlées de collines & de montagnes, il y en a de ſtériles en quelques endroits; mais la plûpart ſont de bonnes terres, & on les cultive juſques ſur les bords des précipices.

C'eſt un ſpectacle très-agréable, de voir quelquefois des plaines de trois ou quatre lieues, environnées de collines & de montagnes coupées en terraſſe depuis le bas juſqu'au ſommet. Ces terraſſes ſe ſurmontent les unes les autres, au nombre de 20. ou 30. à la hauteur chacune de trois ou quatre pieds. Ces montagnes ne ſont pas ordinairement pierreuſes, comme celles d'Europe. La terre en eſt légére, poreuſe & facile à couper, & même ſi profonde en pluſieurs Provinces, qu'on y peut creuſer trois ou quatre cens pieds ſans trouver le roc.

Quand les montagnes ſont pierreuſes, les Chinois détachent les pierres, & en font de petites murailles pour ſoutenir les terraſſes ; ils applaniſſent enſuite la bonne terre, & y ſément le grain.

Quoiqu'il y ait dans quelques Provinces des montagnes déſertes & incultes, les vallons & les montagnes qui les ſéparent en mille endroits, ſont très-fertiles & très-bien cultivées. On n'y voit pas un ſeul pouce de terre labourable, qui ne ſoit couvert du plus beau ris. L'induſtrie Chinoiſe a ſçu applanir entre ces montagnes tout le terrein inégal, qui eſt capable de culture.

Les Laboureurs diviſent comme en parterres celui qui eſt de même niveau, & par étages en forme d'amphitéâtre, celui qui ſuivant le penchant des vallons a des hauts & des bas. Et comme le ris ne peut ſe paſſer d'eau, ils pratiquent par-tout de diſtance en diſtance, & à différentes élévations, de grands réſervoirs, pour ramaſſer l'eau de pluie & celle

qui coule des montagnes, afin de la distribuer également dans tous leurs parterres de ris; c'est à quoi ils ne plaignent ni soins, ni fatigues, soit en laissant couler l'eau par sa pente naturelle des réservoirs supérieurs dans les parterres les plus bas, soit en la faisant monter des réservoirs inférieurs, & d'étage en étage, jusqu'aux parterres les plus élevés.

Ils se servent pour cela de certains chapelets, ou engins hydrauliques assez simples, pour faire circuler l'eau, & en arroser continuellement leurs terres: de sorte que d'un côté, quelque tems qu'il fasse, le Laboureur est comme assûré de voir chaque année la terre qu'il cultive, lui rapporter une moisson proportionnée à son industrie & à son travail; & d'un autre côté, le Voyageur goûte un plaisir toujours nouveau, en promenant successivement sa vûe dans ces Vallons & ces Campagnes charmantes, qui quoiqu'assez semblables pour la verdure, dont elles sont également couvertes, ne laissent

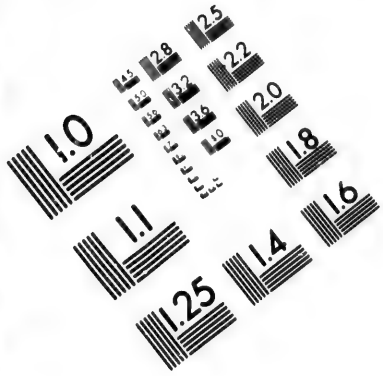
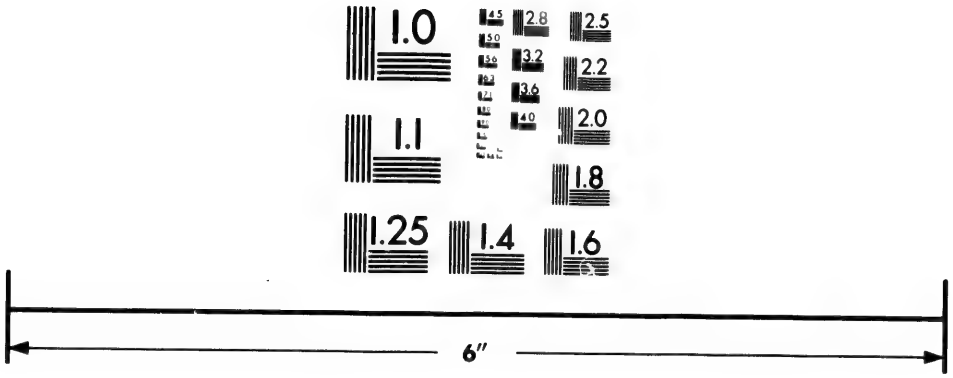
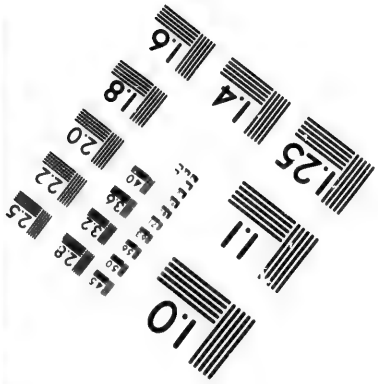
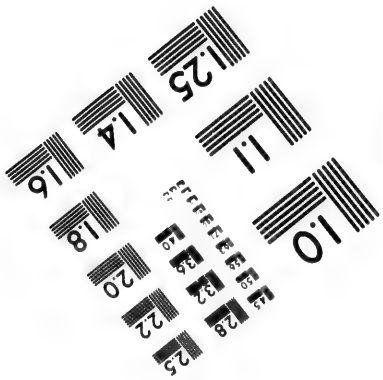


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

pas de préſenter autant de ſcènes admirablement diverſifiées, par la différente diſpoſition ou figure de montagnes qui les environnent : il ſe trouve à toute heure également ſurpris par les nouveaux ſpectacles, qui offrent continuellement à ſa vûe une ſuite perpétuelle d'Amphitéâtres verdoyans, qu'il découvre les uns après les autres dans ſa route.

Cette eſpéce de chapelet dont ils ſe ſervent, eſt très-ſimple, ſoit par ſa ſtructure, ſoit par la maniére dont on le fait jouer. Il eſt compoſé d'une chaîne ſans fin de bois, & d'un grand nombre de petites planches de ſix ou ſept pouces en quarré, enfilées par le milieu, parallelement, à égales diſtances, & angles droits, dans la chaîne de bois. Ce chapelet eſt étendu le long d'un canal de bois, fait de trois planches unies en forme d'auge; de ſorte que la moitié inférieure du chapelet porte ſur le fond de cette auge, & en occupe toute la capacité; & la ſupérieure qui lui eſt parallele, porte ſur une planche po-

ſée le long de l'ouverture du canal. Une des extrémités du chapelet, je veux dire celle d'en bas, eſt paſſée autour d'un cylindre mobile, dont l'axe eſt poſé ſur les deux côtés de l'extrémité inférieure du canal ; & l'autre extrémité du chapelet, ſçavoir celle d'en haut, eſt montée ſur une maniére de tambour garni de petites planches, ſituées de telle ſorte, qu'elles engrainent exactement avec les planches du chapelet, & que ce tambour venant à tourner par le moyen de la puiſſance qui eſt appliquée à ſon eſſieu, fait tourner le chapelet. Comme l'extrémité ſupérieure du canal où porte ce tambour, eſt appuyée à la hauteur où l'on veut faire monter l'eau, & que l'extrémité inférieure eſt plongée dans l'eau qu'on veut élever, il eſt néceſſaire que la partie inférieure du chapelet, qui occupe exactement, comme nous l'avons dit, la capacité du canal de bois, monte le long de ce canal, & que toutes les petites planches, enlevant avec elles autant d'eau

qu'elles en rencontrent, c'eſt-à-dire, autant que le canal en peut contenir, il ſe forme un ruiſſeau d'eau, qui monte ſans interruption à la hauteur qu'on ſouhaite, tant que la machine eſt en mouvement; cependant la partie ſupérieure du chapelet deſcendant uniformément le long de la planche ſur laquelle elle porte, ces deux mouvemens joints enſemble font tout le jeu de la machine, qui eſt miſe en mouvement dans les trois maniéres ſuivantes.

Premierement avec la main, par le moyen d'une ou de deux manivelles attachées immédiatement aux extrémités de l'eſſieu du tambour.

Secondement avec les pieds, par le moyen de certaines chevilles de bois fort groſſes, plantées avec ſaillie de plus d'un demi pied autour de l'arbre, ou eſſieu du tambour allongé tout exprès. Ces chevilles ont de groſſes têtes oblonques & arrondies en dehors, c'eſt-à-dire, de figure propre à appliquer la plante du pied nud, de ſorte qu'un ou pluſieurs hom-

mes, ſuivant le nombre des rangs des chevilles, ou debout ou aſſis, peuvent en ſe jouant, & en remuant ſeulement les jambes ſans aucun effort, tenant d'une main un paraſol, & de l'autre un éventail, faire monter un ruiſſeau perpétuel dans leurs terres arides.

Troiſiémement, par le moyen d'un bufle ou de quelque autre animal, qu'on attache à une grande roue d'environ deux toiſes de diamétre, ſituée horiſontalement, à la circonférence de laquelle on a planté un grand nombre de chevilles, ou de dents, qui engrainant exactement avec des dents ſemblables plantées autour de l'eſſieu du tambour, font tourner la machine, quoique plus grande, avec beaucoup de facilité.

Lorſqu'on nettoye un canal, on le coupe de diſtance en diſtance par des digues, & l'on en aſſigne une partie à chacun des Villages circonvoiſins. On voit auſſi-tôt différentes troupes de payſans, qui apportent une eſpéce de chapelets compoſés de petites plan-

ches quarrées, dont ils ſe ſervent pour élever l'eau du canal dans la campagne, & comme les rives ſont fort hautes, ils dreſſent leurs chapelets à triple étage, & ſe portent ainſi l'eau les uns aux autres.

Il y a des endroits où les Montagnes, qui ne ſont pas fort hautes, ſe touchent les unes les autres, & ſont preſque ſans vallées : cependant elles ſont toutes cultivées, par le ſecret qu'ont les laboureurs d'y faire couler de l'eau autant qu'ils veulent, en la conduiſant d'une montagne à l'autre par des canaux de Bambou.

Ce qui ſoutient dans leurs travaux ceux qui cultivent la terre avec tant de ſoins & de fatigues, ce n'eſt pas ſeulement leur propre intérêt ; c'eſt encore plus la vénération où eſt l'agriculture, & l'eſtime que les Empereurs en ont toujours fait depuis la naiſſance de l'Empire. C'eſt une opinion commune, qu'elle leur a été enſeignée par un de leurs premiers Empereurs nommé *Chin-nong*, & ils le révérent encore aujourd'hui com-

me l'inventeur d'un art si utile aux peuples. Nous avons déja rapporté comment l'Empereur va lui-même labourer la terre, pour marquer l'estime où doit être l'agriculture dans chaque Etat.

L'attention des Empereurs & des Mandarins pour la culture des terres est si grande, que lorsqu'il vient à la Cour des députés de la part des Vicerois, l'Empereur ne manque jamais de leur demander en quel état ils ont vû les Campagnes. Une pluie tombée à propos est un sujet de rendre visite au Mandarin, & de le complimenter.

Du commerce de la Chine.

Le commerce est la seconde source d'où découlent les richesses, qui font régner à la Chine la prospérité & l'abondance. Le commerce qui se fait dans l'intérieur de l'Empire est si grand, que celui de l'Europe entiere ne peut lui être comparé. Les Provinces sont comme autant de Royau-

mes, qui ſe communiquent les uns aux autres ce qu'ils ont de propre; & c'eſt ce qui unit entr'eux tous ces peuples, & qui porte l'abondance dans toutes les Villes.

Les Provinces de *Hou-quang* & de *Kiang-ſi* fourniſſent le ris aux Provinces qui en ſont le moins pourvûes. La Province de *Tche-hiang* fournit la plus belle ſoie. Celle de *Kiang-nan* le vernis, l'encre, & les plus beaux ouvrages en toute ſorte de matiéres. Celles de *Yun-nan*, de *Chen-ſi*, de *Chan-ſi* le fer, le cuivre, & pluſieurs autres métaux; les chevaux, les mulets, les chameaux, les fourures, &c. Celle de *Fo-Kien* le ſucre, & le meilleur thé. Celle de *Set-chuen* les plantes, les herbes médicinales, la rhubarbe, &c.

Toutes ces Marchandiſes qui ſe tranſportent aiſément ſur les riviéres, ſe débitent en très-peu de tems. On voit, par exemple, des Marchands, qui trois ou quatre jours après leur arrivée dans une Ville, y auront vendu cinq ou ſix mille bonnets propres de la ſaiſon. Il n'y a pas juſqu'aux

familles les plus pauvres, qui avec un peu d'œconomie, ne trouvent le moyen de subsister aisément de leur trafic. Nous avons déja rapporté comment cela pouvoit se faire.

Le commerce étant si abondant dans toutes les Provinces de la Chine, il n'est pas surprenant que ses habitans se mettent si peu en peine de commercer au dehors. Aussi dans leurs voyages sur mer ne passent-ils jamais le détroit de la *Sonde*. Leurs plus grandes navigations ne s'étendent du côté de Malaque, que jusqu'à Achen; du côté du détroit de la *Sonde*, que jusqu'à *Batavia* qui appartient aux Hollandois; & du côté du Nord, que jusqu'au Japon.

I. Ordinairement lorsqu'ils veulent aller négocier au Japon, ils mettent à la voile au mois de Juin ou de Juillet au plus tard. Ils vont à *Camboye*, ou à *Siam*, où ils portent des Marchandises propres de ces pays-là, & en prennent d'autres qui sont d'un grand débit au Japon. Quand ils sont de retour dans leur pays, ils trouvent

qu'ils ont fait un profit de deux cens pour cent. 1°. Ils portent des drogues, comme ginſeng, ſtriſtoloche, rhubarbe, eſquine, mirabolans, &c. 2°. De l'écorce d'arecque, du ſucre blanc, des cuirs de buffle & de bœuf; ſur le ſucre ils gagnent mille pour cent. 3°. Toutes ſortes de piéces de ſoie, & principalement des ſatins, des taffetas, & des damas, ſur-tout du noir, 4°. Des cordes de ſoie, du bois d'aigle & de ſandal qui eſt recherché des Japonnois pour les parfums, parce que ſans ceſſe ils parfument leurs Idoles. 5°. Enfin des draps d'Europe, & des camelots, ſur leſquels ils gagnent cinquante pour cent. Les Marchandiſes qu'ils rapportent ſont,

1°. Des perles fines; il y a des occaſions où ils gagnent mille pour cent. 2°. Le cuivre rouge en barre; du cuivre en œuvre, comme balances, réchaux, caſſolettes, &c. 3°. Des lames de Sabre. Elles ne s'achétent qu'une piaſtre au Japon, & ſe vendent quelquefois juſqu'à dix piaſtres à la Chine. 4°. Du papier à fleurs & uni, dont

les Chinois font des éventails. 5o. Des porcelaines qui ſont très-belles. 6o. Des ouvrages de vernis ; il ne s'en fait point de pareils dans le reſte du monde. 7o. De l'or qui eſt très pur, & un certain métail appellé Tombac, ſur lequel ils gagnent 5o. ou 6o. pour cent à Batavia.

II. Les Chinois font auſſi commerce à Manille, où ils portent quantité de ſoies, de ſatins rayés & à fleurs de différentes ſortes de couleurs, des broderies, des tapis, des couſſins, des robes de chambre, des bas de ſoie, du thé, des porcelaines, des ouvrages de vernis, des drogues, &c. où ils gagnent d'ordinaire cinquante pour cent. Ils n'en rapportent que des piaſtres.

III. Le commerce que les Chinois font le plus réguliérement, c'eſt à Batavia. Les Marchandiſes dont ils ſe chargent ſont,

1o. Du thé verd & des porcelaines. 2o. De l'or en feuille, & du fil d'or qui n'eſt que du papier doré. Il y en a qui ne s'achéte pas au poids, mais

par petits écheveaux ; & celui-ci eſt cher, parce qu'il eſt couvert du plus bel or. Celui que les Chinois portent à Batavia ne ſe vend qu'au poids; il eſt par paquets, avec de grandes queues de ſoie rouge qu'ils mettent exprès pour rehauſſer la couleur de l'or, & pour rendre les paquets plus peſans. Les Hollandois n'en font pas uſage ; mais ils les portent ſur les terres des Malais, où ils font un gain conſidérable. 3°. De la toutenaque, (c'eſt un Métal, qui tient de la nature du fer & de l'étain) qui produit cent, & quelquefois cent cinquante pour cent. 4°. Des drogues, & ſur-tout de la rhubarbe. 5°. Quantité d'uſtenſiles de cuivre.

Ils emportent de Batavia, 1°. de l'argent en piaſtres. 2°. Des épiceries. 3° Des écailles de Tortue, dont ils font de très-beaux ouvrages ; ils ne vendent que dix ſols de fort belles tabatiéres formées ſur le modelle de celles d'Europe. 4°. Du bois de Sandal, du bois rouge & noir, du bois de Breſil. 5°. Des pierres d'Agathe

the taillées, dont les Chinois font l'ornement de leur ceinture, des boutons qu'ils attachent à leurs bonnets, & des espéces de chapelets qu'ils portent au col. 6°. De l'ambre jaune en masse, qu'ils ont à grand marché. 7°. Enfin des draperies d'Europe, qu'ils ont de même à bon compte, & qu'ils vendent au Japon.

Les Chinois vont encore, mais rarement, à Achen, à Malaque, à Char, à Patane à Ligor, qui dépend du Royaume de Siam, à la Cochinchine, &c.

Ils ne rapportent guéres de ces pays-là que des épiceries, des nids d'oiseaux, qui font les délices des repas Chinois, dù ris, du camphre, du rotin, (c'eſt une eſpéce de cannes fort longues, qu'on treſſe enſemble comme de petites cordes) des torches faites de certaines feuilles d'arbres qui brûlent comme de la poix réſine, & qui ſervent de flambeau quand on marche pendant la nuit, de l'or, de l'étain, &c.

Quant au commerce que les Euro-

péens font à la Chine, il n'y a guéres que le Port de Canton qui leur ſoit ouvert. On y portoit autrefois des draps, des criſtaux, des ſabres, des horloges, des montres ſonnantes, des pendules à répétition, des lunettes d'approche, des miroirs, des glaces, &c. mais depuis que les Anglois y vont réguliérement chaque année, toutes ces Marchandiſes y ſont à auſſi bon marché qu'en Europe. Le corail même ne peut plus guéres s'y vendre qu'avec perte.

Ainſi, à parler en général, ce n'eſt plus qu'avec de l'argent qu'on peut trafiquer utilement à la Chine. On trouve un gain conſidérable à acheter de l'or qui eſt Marchandiſe. On peut encore acheter à la Chine d'excellentes drogues, différentes ſortes de thé, de l'or filé, du muſc, des pierres précieuſes, des perles, du vif argent, &c. Mais le plus grand commerce qu'y faſſent les Européens, conſiſte principalement dans les ouvrages de vernis, dans la porcelaine & dans toutes ſortes d'étoffes de ſoie.

CHAPITRE XXII.

Du Vernis & des Soieries de la Chine.

UN Eté ſuffit à peine pour donner à un ouvrage de vernis toute la perfection qu'il doit avoir. Il eſt rare que les Chinois ayent de ces ſortes d'ouvrages de prêts ; preſque toujours ils attendent l'arrivée des vaiſſeaux pour y travailler, & ſe conformer au goût des Européens.

Le vernis que les Chinois nomment *Tſi*, eſt une gomme rouſſâtre, qui découle de certains arbres par des inciſions qu'on fait à l'écorce juſqu'au bois, ſans cependant l'entamer. Ces arbres ſe trouvent dans les Provinces de *Kiang-ſi*, & de *Se-tchuen*. Ceux du territoire de *Kan-tcheou*, Ville des plus méridionales de la Province de *Kiang-ſi*, donnent le vernis le plus eſtimé.

Pour tirer du vernis de ces arbres,

il faut attendre qu'ils ayent ſept ou huit ans. Celui qu'on en tireroit avant ce tems là, ne ſeroit pas d'un bon uſage. Le tronc des arbres les plus jeunes, dont on commence à tirer le vernis, a plus d'un pied de circuit. On dit que le Vernis qui découle de ces arbres, vaut mieux que celui qui coule des arbres plus vieux; mais qu'ils en donnent beaucoup moins.

Ces arbres, dont la feuille & l'écorce reſſemblent aſſez à la feuille & à l'écorce du freſne, n'ont jamais guéres plus de 15. pieds de hauteur; la groſſeur de leur tronc eſt alors de deux pieds & demi de circuit. Ils ne portent ni fleurs, ni fruits; voici comme ils multiplient.

Au Printems, quand l'arbre pouſſe, on choiſit le rejetton le plus vigoureux qui ſorte du tronc, & non pas des branches; quand ce rejetton eſt long d'environ un pied, on l'enduit par le bas de mortier fait de terre jaune. Cet enduit commence environ deux pouces au-deſſus du lieu où il ſort du tronc, & deſcend au-deſſous

quatre ou cinq pouces. Son épaiſſeur eſt au moins de trois pouces. On couvre bien cette terre, & on l'enveloppe d'une natte, qu'on lie avec ſoin, pour la défendre des pluies & des injures de l'air. On laiſſe le tout en cet état depuis l'équinoxe du Printems juſqu'à celui d'Automne. Alors on ouvre tant ſoit peu la terre, pour examiner en quel état ſont les racines, que le rejetton a coutume d'y pouſſer, & qui ſe diviſent en pluſieurs filets; ſi ces filets ſont de couleur jaunâtre ou rouſſâtre, on juge qu'il eſt tems de ſéparer le rejetton de l'arbre: on le coupe adroitement ſans l'endommager, & on le plante. Si ces filets ſont encore blancs, c'eſt ſigne qu'ils ſont trop tendres; ainſi on recouvre l'enduit de terre, comme il étoit auparavant, & on différe au Printems ſuivant à couper le rejetton pour le planter. Mais ſoit qu'on le plante au Printems ou en Automne, il faut mettre beaucoup de cendres dans le trou qu'on a préparé, ſans quoi les fourmis dévoreroient les racines encore tendres,

ou du moins en tireroient tout le ſuc, & les feroient ſécher.

L'Eté eſt la ſeule ſaiſon où l'on puiſſe tirer le vernis des arbres ; il n'en ſort point pendant l'Hiver, & celui qui ſort au Printems & en Automne eſt toujours mêlé d'eau. D'ailleurs, ce n'eſt que pendant la nuit que le vernis coule des arbres ; il n'en coule jamais pendant le jour.

Pour tirer le vernis, on fait pluſieurs inciſions de niveau à l'écorce de l'arbre autour du tronc, qui ſelon qu'il eſt plus ou moins gros, peut en fournir plus ou moins. Le premier rang de ces inciſions n'eſt éloigné de terre que de ſept pouces. A la même diſtance plus haut ſe fait un ſecond rang d'inciſions, & ainſi de ſept en ſept pouces, non-ſeulement juſqu'au haut du tronc, mais encore juſqu'aux branches, qui ont une groſſeur ſuffiſante.

On ſe ſert pour faire ces inciſions, d'un petit couteau fait en demi cercle. Chaque inciſion doit être un peu oblique de bas en haut, auſſi profonde que

l'écorce eſt épaiſſe, & non pas davantage ; celui qui l'a fait d'une main, a dans l'autre une coquille, dont il inſére auſſi-tôt les bords dans l'inciſion, autant qu'elle peut y entrer. Ces coquilles ſont plus grandes, que les plus grandes coquilles d'huître qu'on voie en Europe. On fait ces inciſions le ſoir, & le matin on va recueillir ce qui a coulé dans les coquilles ; le ſoir on les inſére de nouveau dans les mêmes inciſions, & l'on continue de la même maniére juſqu'à la fin de l'Eté.

Ce ne ſont point d'ordinaire les propriétaires de ces arbres, qui en font tirer le vernis; ce ſont des Marchands, qui dans la ſaiſon traitent avec ces propriétaires, moyennant cinq ſols par pied. Ces Marchands louent des ouvriers, auxquels ils donnent par mois une once d'argent, tant pour leur travail que pour leur nourriture. Un de ces ouvriers ſuffit pour cinquante pieds d'arbre.

Il y a des précautions à prendre, pour garantir les ouvriers des impreſſions malignes du vernis. Il faut avoir

préparé de l'huile de rabette, où l'on aura fait bouillir une certaine quantité de ces filamens charnus, qui se trouvent entremêlés dans la graisse des cochons, & qui ne se fondent point quand on fait le sain-doux. Lorsque les ouvriers vont placer ces coquilles aux arbres, ils portent avec eux un peu de cette huile, dont ils se frotent le visage & les mains; le matin, lorsqu'après avoir recueilli le vernis, ils reviennent chez le Marchand, ils se frotent encore plus exactement de cette huile.

Après le repas, ils se lavent tout le corps avec de l'eau chaude, dans laquelle on a fait bouillir de l'écorce extérieure & hérissée des chataignes, de l'écorce de bois de sapin, du salpêtre cristallisé, & d'une herbe qui est une espéce de blette, qui a du raport au Tricolor. Toutes ces drogues passent pour être froides.

Chaque ouvrier remplit de cette eau un petit bassin, & s'en lave en particulier; ce bassin doit être d'étain.

Dans le tems qu'ils travaillent auprès

près des arbres, ils s'enveloppent la tête d'un sac de toile, qu'ils lient autour du col, où il n'y a que deux trous vis-à-vis les yeux. Ils se couvrent le devant du corps d'une espéce de tablier fait de peau de daim passée, qu'ils suspendent au col par des cordons, & qu'ils arrêtent par une ceinture. Ils ont aussi des bottines de la même matiére, & aux bras des gans de peau fort longs.

Quand il s'agit de recueillir le vernis, ils ont un vase fait de peau de bœuf attaché à leur ceinture; d'une main ils dégagent les coquilles, & de l'autre ils les raclent avec un petit instrument de fer, jusqu'a ce qu'ils en ayent tiré tout le vernis Au bas de l'arbre est un panier où on laisse les coquilles jusqu'au soir. Pour faciliter la récolte du vernis, les Propriétaires des arbres ont soin de les planter à peu de distance les uns des autres.

Le Marchand a soin de tenir prêt chez lui un grand vase de terre, sur lequel est un chassis de bois soutenu

par quatre pieds, à peu près comme une table quarrée, dont le milieu ſeroit vuide. Sur le chaſſis eſt une toile claire, arrêtée par les quatre coins avec des anneaux. On tient cette toile un peu lâche, & on y verſe le vernis. Le plus liquide s'étant écoulé de lui-même, on tord la toile pour faire couler le reſte. Le peu qui demeure dans la toile ſe met à part; on le vend aux Droguiſtes, parce qu'il eſt de quelque uſage dans la Médecine. On eſt content de la récolte, lorſque dans une nuit mille arbres donnent vingt livres de vernis.

La récolte faite, le Marchand met ſon vernis dans des ſceaux de bois, bien calfatés en dehors, & dont le couvercle eſt attaché avec de bons clous. La livre de vernis tout frais fait revient environ à quarante ſols. Le Marchand en tire le double & davantage, ſelon que les endroits où il le tranſporte ſont éloignés.

Il en coûte cher aux ouvriers qui recueillent le vernis, quand ils négli-

gent de prendre les précautions dont nous venons de parler. Ce mal commence par des espéces de dartres, qui leur couvrent en un jour, & le visage, & le reste du corps : bientôt le visage du malade se bouffit ; & son corps qui s'enfle extraordinairement, paroît tout couvert de lépre.

Pour guérir un homme attaqué de ce mal, on lui fait boire d'abord quelques écuellées de l'eau droguée, dont les ouvriers se servent pour prévenir ces accidens. Cette eau le purge violemment. On lui fait ensuite recevoir une forte fumigation de la même eau, en le tenant bien enveloppé de couvertures, moyennant quoi l'enflure & la bouffissure disparoissent ; mais la peau n'est pas sitôt saine : elle se déchire en divers endroits, & rend beaucoup d'eau. Pour y remédier, on prend de cette espéce de blette qui a du rapport au Tricolor : on la séche, & on la brûle ; puis on en applique la cendre sur les parties du corps les plus maltraitées. Cette cendre s'imbibe de

l'humeur âcre qui ſort des parties déchirées ; la peau ſe ſéche, tombe, & ſe renouvelle.

Le vernis de la Chine, outre l'éclat qu'il donne aux moindres ouvrages auxquels on l'applique, a encore la propriété de conſerver le bois, & d'empêcher que l'humidité n'y pénétre. On peut y répandre tout ce qu'on veut de liquide : en paſſant un linge mouillé ſur l'endroit, il n'y reſte aucun veſtige, pas même l'odeur de ce qui a été répandu. Mais il y a de l'art à l'appliquer ; & quelque bon qu'il ſoit de ſa nature, on a encore beſoin d'une main habile & induſtrieuſe pour le mettre en œuvre. Il faut ſur-tout de l'adreſſe, & de la patience dans l'ouvrier, pour trouver ce juſte tempérament que demande le vernis, afin qu'il ne ſoit ni trop liquide, ni trop épais, ſans quoi il ne réuſſiroit que médiocrement dans ce travail.

Le vernis s'applique en deux maniéres ; l'une, qui eſt plus ſimple, ſe

fait immédiatement ſur le bois. Après l'avoir bien poli, on paſſe deux ou trois fois de cette eſpéce d'huile que les Chinois appellent *Tong-yeou*: quand elle eſt bien ſéche, on applique deux ou trois couches de vernis. Si on veut cacher toute la matiére ſur laquelle on travaille, on multiplie le nombre des couches de vernis, & il devient alors ſi éclatant, qu'il reſſemble à une glace de miroir. Quand l'ouvrage eſt ſec, on y peint en or & en argent diverſes ſortes de figures, comme des fleurs, des hommes, des oiſeaux, des arbres, des montagnes, des palais, &c. ſur leſquels on paſſe encore une légere couche de vernis, qui leur donne de l'éclat, & qui les conſerve.

L'autre maniére, qui eſt moins ſimple, demande plus de préparation; car elle ſe fait ſur une eſpéce de petit maſtic, qu'on a auparavant appliqué ſur le bois. On compoſe de papier, de filaſſe, de chaux, & de quelques autres matieres bien battues, une eſpece de carton qu'on colle ſur le bois,

& qui forme un fond très-uni & très-ſolide, ſur lequel on paſſe deux ou trois fois de l'huile dont nous avons parlé, après quoi l'on applique le vernis à différentes couches, qu'on laiſſe ſécher l'une après l'autre. Chaque ouvrier a ſon ſecret particulier, qui rend l'ouvrage plus ou moins parfait, ſelon qu'il eſt plus ou moins habile.

Il arrive ſouvent qu'à force de répandre du thé, ou des liqueurs chaudes ſur des uſtenſiles de vernis, le luſtre s'en efface, parce que le vernis ſe ternit, & devient jaune. Le moyen de lui rendre le noir éclatant qu'il avoit, eſt de l'expoſer une nuit à la gelée blanche, & encore mieux de le tenir quelque tems dans la neige. Venons aux ſoieries de la Chine.

L'on peut dire que la Chine eſt le pays de la ſoie : il ſemble qu'elle ſoit inépuiſable. Outre qu'elle en fournit à quantité de nations de l'Aſie & de l'Europe, l'Empereur, les Princes, les Domeſtiques, les Mandarins, les

gens de Lettres, les Femmes, & généralement tous ceux qui ſont tant ſoit peu à leur aiſe, portent des habits de ſoie, & ſont vêtus de ſatin ou de damas. Il n'y a guéres que le petit peuple, ou les payſans & les gens de la Campagne, qui s'habillent de toiles de coton peintes en couleur bleue.

Quoique pluſieurs Provinces de la Chine fourniſſent de parfaitement belles ſoies, celle qui vient de la Province de *Tche-hiang*, eſt ſans comparaiſon la meilleure & la plus fine. Les Chinois jugent de la bonne ſoie par ſa blancheur, par ſa douceur, & par ſa fineſſe. Si en la maniant elle eſt rude au toucher, c'eſt mauvais ſigne. Souvent pour lui donner un bel œil, ils l'apprêtent avec une certaine eau de ris mêlée de chaux, qui la brûle, & qui fait que l'ayant tranſportée en Europe, on ne la peut mouliner.

Il n'en eſt pas de même de celle qui eſt pure; car rien n'eſt plus aiſé à mouliner. Un ouvrier Chinois mou-

linera cette ſoie pendant plus d'une heure, ſans qu'aucun fil ſe caſſe.

Les moulins dont ils ſe ſervent, ſont biens différens de ceux d'Europe, & beaucoup moins embarraſſans. Deux ou trois méchans dévidoirs de Bambou, avec un rouet, leur ſuffiſent. Il eſt ſurprenant de voir quelle eſt la ſimplicité des inſtrumens, avec leſquels ils font les plus belles étoffes.

On trouve à *Canton* une eſpéce de ſoie, qui vient du *Tong-hing*; mais elle n'eſt pas comparable à celle que fournit la Province de *Tché-hiang*: pourvû néanmoins que celle-ci ne ſoit pas trop humide, & c'eſt à quoi il faut prendre garde; car les Chinois, qui d'ordinaire cherchent à tromper, mettent quelquefois dans le cœur du paquet un ou deux écheveaux de groſſe ſoie, bien différente de celle qui paroît au deſſus.

C'eſt de cette ſoie, que les plus belles étoffes ſe travaillent dans la Province de *Kiang-nan*; car c'eſt dans cette Province que ſe rendent la plupart

des bons Ouvriers, & c'eſt elle qui fournit à l'Empereur toutes celles qui ſont à ſon uſage, & dont il fait préſent aux Grands & aux Seigneurs de ſa Cour. Le grand commerce qui ſe fait à Canton, où tous les Etrangers abondent, ne laiſſe pas d'y attirer auſſi un grand nombre des meilleurs Ouvriers.

Ils feroient des étoffes auſſi riches qu'en Europe, s'ils étoient ſûrs d'en avoir le débit; ils ſe bornent d'ordinaire à ce qu'il y a de plus ſimple, parce que les Chinois s'attachent plus volontiers à ce qui eſt utile, qu'à ce qui eſt agréable.

Ils font à la vérité des étoffes d'or; mais ils ne paſſent pas leur or par la filiere, afin de le retordre avec le fil, comme on fait en Europe. Ils ſe contentent de dorer une longue feuille de papier, qu'ils coupent en très-petites bandes, dont ils enveloppent la ſoie avec beaucoup d'adreſſe.

Ces étoffes ſont très-belles en ſortant des mains de l'Ouvrier; mais el-

les ne ſont point de ſi longue durée, & ne peuvent guéres ſervir aux vêtemens, parce que l'air & l'humidité terniſſent bientôt l'éclat de l'or : elles ne ſont guéres propres qu'à faire des meubles & des ornemens d'Egliſe. Il n'y a que les Mandarins & leurs femmes, qui s'habillent de ces ſortes d'étoffes ; ce qui eſt même très-rare.

Les piéces de ſoie dont les Chinois ſe ſervent davantage, ſont les gazes unies & à fleurs, dont ils ſe font des habits d'Eté ; des damas de toutes les ſortes & de toutes les couleurs ; des ſatins rayés, des ſatins noirs de *Nanhing* ; des taffetas à gros grain qui ſont d'un très bon uſage ; diverſes autres ſortes de taffetas, les uns à fleurs qui reſſemblent à du gros de Tours ; d'autres dont les fleurs ſont à jour, comme de la gaze ; quelques autres qui ſont rayés & de fort bon goût, ou jaſpés, ou piqués à roſettes, &c. du crépon, des brocards, des pannes & différentes ſortes de velours. Celui qui eſt teint en cramoiſi ſe

vend plus cher; mais il eſt aiſé d'y être trompé. Un moyen de découvrir la fraude, eſt de prendre du jus de Limon mêlé avec de la chaux, & d'en répandre quelques gouttes en différens endroits: ſi la couleur change, c'eſt ſigne qu'elle eſt fauſſe.

Enfin les Chinois font une infinité d'autres étoffes. Il y en a de deux ſortes, qui ſont parmi eux d'un uſage plus ordinaire.

1°. Une ſorte de ſatin plus fort & moins luſtré, que celui qui ſe fait en Europe. Il eſt quelquefois uni; d'autres fois on le diverſifie par des fleurs, des arbres, des oiſeaux, des papillons.

2°. Un taffetas particulier, dont ils ſe font des caleçons & des doublures. Il eſt ſerré, & pourtant ſi pliant, qu'on peut le doubler & le preſſer de la main, ſans lui faire prendre de pli. On le lave même comme de la toile, ſans qu'il perde pour cela beaucoup de ſon luſtre.

Les Ouvriers Chinois donnent le

luſtre à ce taffetas avec la graiſſe de Marſouin de riviére. On purifie cette graiſſe, en la lavant & la faiſant cuire. Enſuite avec une broſſe fine on en donne au taffetas des couches de haut en bas en un même ſens, & du ſeul côté qu'on veut luſtrer. Quand les Ouvriers travaillent la nuit, ils uſent à leurs lampes de cette graiſſe fondue, au lieu d'huile. Son odeur délivre de mouches le lieu où ils travaillent, ce qu'on regarde comme un grand avantage; car ces inſectes, en ſe plaçant ſur l'ouvrage, lui ſont fort dommageables.

La Province de *Cang-tong* fournit une ſoie particuliére, qui ſe trouve en quantité ſur les arbres, & dans les campagnes. Elle ſe file, & l'on en fait une étoffe nommée *Kien-tcheou*. Cette ſoie eſt produite par de petits inſectes, qui reſſemblent aſſez aux chenilles. Ils ne la tirent pas en rond ni en ovale, comme font les vers à ſoie, mais en fils très-longs. Ce fil s'attache aux arbriſſeaux & aux buiſ-

sons, selon que le vent le pousse d'un côté ou d'autre. On amasse ces fils, & on en fait des étoffes de soie qui sont plus grossiéres, que celles qui se filent dans les maisons. Mais aussi ces vers sont sauvages, & ils mangent indifféremment les mûriers & les feuilles des autres arbres. Ceux qui ne s'y connoissent pas, prendroient ces étoffes pour de la toile rousse, ou pour un droguet des plus grossiers.

Les vers qui filent cette soie sont de deux espéces. La premiére qui est beaucoup plus grosse & plus noire que nos vers à soie, se nomme *Tsoun-Kien* : la seconde qui est plus petite, se nomme *Tiao-Kien*. Le coton de la premiére est d'un gris rousseatre ; celui de l'autre est plus noir. L'étoffe qu'on en fait tient de ces deux couleurs. Elle est fort serrée, ne se coupe point, dure beaucoup, se lave comme de la toile ; & quand elle est bonne, les tâches ne la gâtent point, pas même celles de l'hui-

le qui tombe deſſus. Cette étoffe eſt fort eſtimée des Chinois, & eſt quelquefois auſſi chére que le ſatin & les étoffes de ſoie les mieux faites. Comme les Chinois ſont très-habiles à contrefaire, ils font de faux *Kien-tcheou* avec le rebut de la ſoie de *Thé-kiang*; il eſt aiſé d'y être trompé, ſi l'on n'y prend garde.

Les Ouvriers de Canton font auſſi des rubans, des bas & des boutons de ſoie, & ils y réuſſiſſent parfaitement.

CHAPITRE XXIII.

Des différens degrés de la Nobleſſe Chinoiſe ; des Droits, des Honneurs, des Prérogatives dont elle jouit : De la Sujettion & de la Dépendance dans laquelle ſont retenus les Princes du Sang.

LA Nobleſſe n'eſt point héréditaire à la Chine, quoiqu'il y ait des dignités qui reſtent dans quelques familles, & qui ſe donnent par l'Empereur à ceux de la famille qu'il juge avoir le plus de talens. L'on n'y a de rang, qu'autant qu'on a de capacité & de mérite. Quelqu'illuſtre qu'ait été un homme, fût-il même parvenu à la premiére Dignité de l'Empire, les enfans qu'il laiſſe après lui ont leur fortune a faire ; & s'ils ſont dépourvus d'eſprit, ou amateurs de leur repos, ils ramperont avec

le peuple, & ſeront ſouvent obligés d'embraſſer les plus viles profeſſions.

Il eſt vrai qu'on peut ſuccéder aux biens de ſon pere ; mais on ne ſuccéde ni à ſes dignités, ni à ſa réputation : il faut s'y élever par les mêmes degrés que lui. C'eſt pourquoi ils font leur capital de l'étude la plus conſtante ; & ils ne manquent guéres de s'avancer, de quelque condition qu'ils ſoient, quand ils ont de la diſpoſition aux Lettres. Auſſi voit-on tous les jours à la Chine des élévations de fortune non moins ſurprenantes, qu'il s'en fait quelquefois en Italie par des Eccléſiaſtiques, où des gens de la plus baſſe extraction peuvent aſpirer aux premiéres Dignités.

Tout eſt Peuple, ou Lettrés, ou Mandarins à la Chine. Il n'y a que ceux de la famille régnante, qui ſoient diſtingués. Ils ont le rang de Princes ; & c'eſt en leur faveur, qu'on a établi cinq degrés de Nobleſſe titulaire à peu près ſemblables aux Titres

Titres qu'on donne en Europe, de Ducs, de Marquis, de Comtes, de Barons & de Seigneurs.

On accorde ces Titres aux Descendans de la Famille Royale, tels que sont les enfans de l'Empereur, & ceux que l'Empereur fait entrer dans son alliance, en leur donnant ses filles en mariage. On leur assigne des revenus propres à soutenir leur Dignité ; mais on ne leur donne aucun pouvoir. Il y a cependant d'autres Princes, qui ne sont point alliés à la Famille Impériale, soit qu'ils viennent des Dynasties précédentes, soit que leurs Ancêtres ayent acquis ce Titre par les services rendus à l'Empire. Les Provinces ne sont gouvernées que par les Mandarins envoyés par l'Empereur, qui nomme immédiatement aux principaux Emplois, & qui confirme ceux qui les font tirer au sort, après les avoir fait venir en sa présence, & les avoir examinés par lui-même.

L'Empereur .... qui fit la con-

quête de ſon propre pays, de toute la Tartarie Orientale, du Royaume de Corée, & de la Province de *Léao-tong* au-delà de la grande muraille, ayant été aidé dans ſes conquêtes par ſes freres, qui étoient en grand nombre, il leur donna des Titres d'honneur. Il fit les uns Tſin-vang, les autres Kiun-vang & Pai-lé. Il a plu aux Européens d'appeller ces ſortes de Dignités du nom de *Regulos*, ou Princes du premier, du ſecond & du troiſiéme ordre. Il fut réglé alors, que parmi les enfans de ces Regulos, on en choiſiroit toujours un, pour ſuccéder à ſon pere dans la même Dignité.

Outre ces trois Dignités, ce même Empereur en établit encore quelques autres, qui leur ſont inférieures, & qui ſe donnent aux autres enfans qui s'en rendent les plus dignes. Ceux du quatriéme degré s'appellent *Peutſe*, ceux du cinquiéme *Cong heou*, & ainſi des autres. Ce cinquiéme degré eſt au-deſſus des

plus grands Mandarins de l'Empire. Les autres qui suivent, n'ont pas comme les précédens des marques extérieures, qui les distinguent des Mandarins, soit dans leurs équipages, soit dans leurs habits. Ils ne portent que la ceinture jaune, qui est commune à tous les Princes du Sang, tant à ceux qui possédent des Dignités, qu'à ceux qui n'en ont pas. Mais ceux-ci ont honte de la faire paroître, lorsque leur indigence les met hors d'état d'avoir un équipage convenable à leur rang & à leur naissance.

La pluralité des femmes fait que ces Princes se multiplient extrêmement; mais a force de se multiplier, ils se nuisent les uns aux autres. Comme ils n'ont point de fonds de terres, & que l'Empereur ne peut pas ou ne veut pas donner des pensions à tous, ils vivent dans une extrême pauvreté, quoiqu'ils portent la ceinture jaune.

Ces Princes, outre leur femme lé-

gitime, en ont ordinairement trois autres, auxquelles l'Empereur donne des Titres, & dont les noms s'inſcrivent dans le Tribunal des Princes. Les enfans qui en naiſſent, ont leur rang après les enfans légitimes, & ſont plus conſidérés que ceux qui naiſſent des ſimples Concubines, qu'ils peuvent avoir en auſſi grand nombre qu'ils ſouhaitent.

Ils ont pareillement deux ſortes de Domeſtiques : les uns qui ſont proprement Eſclaves ; les autres qui ſont des Tartares, ou des Chinois Tartariſés, que l'Empereur donne en grand ou petit nombre, à proportion de la Dignité dont il honore les Princes du Sang.

Ces derniers ſont l'équipage du Régulo, & on les appelle communément les gens de ſa Porte. Il y a parmi eux des Mandarins conſidérables, des Vicerois, même des Tſongtou, (Mandarin, qui a l'Intendance de pluſieurs Provinces.) Quoiqu'ils ne ſoient point Eſclaves comme les

premiers, ils ſont preſqu'également ſoumis aux volontés du Régulo, tant qu'il conſerve ſa Dignité. Ils paſſent après ſa mort au ſervice de ſes enfans, s'ils ſont honorés de la même Dignité.

Si le Prince pendant ſa vie vient à décheoir de ſon rang, ou ſi le conſervant juſqu'à la mort, ſa Dignité ne paſſe pas a d'autres de ſes enfans, cette eſpéce de Domeſtiques eſt mise en réſerve, & on la donne à quelques autres Princes du Sang, lorſqu'on fait ſa maiſon, & qu'on l'éleve à la même Dignité.

L'occupation de ces Princes, en remontant du cinquiéme ordre juſqu'au premier, eſt pour l'ordinaire d'aſſiſter aux cérémonies publiques, de ſe montrer tous les matins au Palais de l'Empereur, puis de ſe retirer dans leur Hôtel, où ils n'ont d'autre ſoin que celui de gouverner leur famille, les Mandarins & les autres Officiers, dont l'Empereur a compoſé leur maiſon. Il ne leur eſt pas permis

de ſe viſiter les uns les autres, ni de coucher hors de la Ville ſans une permiſſion expreſſe. Il y en a cependant quelques-uns, que l'Empereur emploie dans les affaires publiques, & qui rendent de grands ſervices à l'Empire.

On met encore au rang des Nobles, en premier lieu, ceux qui ont été autrefois Mandarins, en ſecond lieu, ceux qui n'ayant pas eu aſſez de capacité pour parvenir aux degrés Littéraires, ſe ſont procuré par la faveur ou par des préſens certains Titres d'honneur, à l'aide deſquels ils entretiennent avec les Mandarins un commerce de viſites, qui les fait craindre & reſpecter du peuple. En troiſiéme lieu, une infinité de gens d'étude, qui depuis l'âge de quinze à ſeize ans, juſqu'à celui de quarante, viennent tous les trois ans pour les examens au Tribunal du Gouverneur, qui leur donne le ſujet de leur compoſition.

L'une des principales marques de

la Nobleſſe, eſt d'avoir reçu de l'Empereur des Titres d'honneur, qu'on ne donne qu'aux perſonnes d'un mérite éclatant. Le Prince les donne quelquefois pour cinq, ſix, huit ou dix générations, ſelon les ſervices plus ou moins grands, que l'on a rendus à l'Etat. C'eſt de ces Titres honorables, que les Mandarins ſe qualifient dans leurs lettres, & ſur le frontiſpice de leurs maiſons.

En Europe la Nobleſſe paſſe des peres aux enfans, & à leur poſtérité; mais quelquefois à la Chine, elle paſſe des enfans aux peres & aux ayeux. Quand quelqu'un s'eſt diſtingué par un mérite extraordinaire, l'Empereur ne ſe contente pas de l'élever aux honneurs dont nous venons de parler, mais par autant de Patentes, il étend ces Titres au pere & à la mere, à l'ayeul & à l'ayeule de celui qu'il a honoré; ou pour mieux dire, il donne à chacun un Titre d'honneur particulier, en reconnoiſſance de ce qu'ils ont mis au

monde, & élevé avec ſoin un homme d'un mérite ſi diſtingué & ſi utile à l'Etat.

On voit par ce que nous venons de dire, qu'à la réſerve de la famille de Confucius, qui ſe conſerve en ligne directe depuis plus de deux mille ans dans la perſonne d'un de ſes neveux, & des Princes iſſus de la famille régnante, on n'eſt Noble à la Chine, qu'autant qu'on a un mérite reconnu par l'Empereur, ou qu'on y occupe un rang, où lui ſeul éleve ceux qu'il en juge dignes. Tout ce qui n'eſt point gradué eſt de condition roturiére; & par-là il n'y a pas à craindre, que des familles ſe perpétuant dans un certain éclat, que donne l'ancienneté de la Nobleſſe, s'aviſent d'établir dans les Provinces une autorité dangereuſe à celle du Souverain.

FIN.

De l'Imprimerie de GISSEY.